

LA CAVERNE AUX PERLES

RESUME. — Philippe et son ami Laurent, Isabelle et Henriette s'étaient égarés dans une grotte. Ils sont enfin retrouvés et ont découvert la preuve que François Maleyran, injustement soupçonné, était innocent, car Julou était tombé dans une crevasse.

ÉPILOGUE

L'INNOCENCE de François Maleyran devait être, en effet, bientôt complètement reconnue. Aidée par les renseignements des garçons, les spéléologues repèrent le fameux trou, et, dans le second puits, découvrirent le corps du malheureux Julou. Il fut alors certain que le contrebandier, voulant éviter les douaniers, trompé par la nuit et un brouillard épais et subit, comme il s'en produit si souvent dans la montagne, n'avait pas vu le gouffre qui devait lui être fatal et qu'il ne soupçonnait pas. Et puis, n'aimait-il pas trop aussi la bouillotte ?

Quelques semaines s'écoulaient, et, les vacances se terminant, la famille Arcou dut regagner Paris. Chacun se sépara avec peine, on décida de s'écrire. Les promesses furent si bien tenues que, l'été suivant, tout le monde se retrouva à Ost, dans la vieille demeure pittoresque du capitaine, car...

Ding, ding, dong ! chantaient les cloches de la petite église romane, un beau matin de juillet. Ding, ding, dong !... Oui, c'est aujourd'hui que Mme Arcou devient Mme François Maleyran ! semblaient-elles annoncer à la ronde.

Et, suivant les mariés, heureux et rajeunis, voici Isabelle, délicieuse dans une robe de mousseline blanche, et Philippe, digne et grave.

Derrière eux, Henriette, vêtue d'une jolie robe rose et toute fière de partager cette joie avec Laurent, dont elle est de-

venue bonne camarade. Henriette la mijorée n'est plus. Mais Henriette d'aujourd'hui, simple et énergique, a gagné l'amitié de ses camarades. Bondissant derrière le cortège, Buck semble comprendre l'importance de ce grand jour.

Ainsi donc, Philippe et Isabelle n'abandonneraient pas leurs chères Pyrénées. Ils en étaient ravis, faisant déjà mille projets avec Laurent pour leur avenir de spéléologues, car, malgré la dramatique aventure qu'ils avaient vécue dans la grotte dénommée par eux la « Caverne aux perles », leurs vocations s'étaient encore affir-

mées, et même celle d'Isabelle, qui renonçait désormais à l'aviation.

Leur découverte, explorée par de vrais spéléologues, avait révélé ses secrets et ses merveilles ; elle était maintenant connue et attirait de nombreux savants.

Le jour du mariage de sa mère, Philippe avait, une fois de plus, exprimé son grand regret de ne pas voir, au cou de celle-ci, le collier des précieuses et rarissimes perles de caverne qu'il avait tant rêvé de lui offrir.

— Ne regrette rien, lui avait affirmé un spéléologue présent,

ce collier, ta mère n'aurait jamais pu le porter.

En effet, ces perles sont si dures qu'il est impossible de les percer sans les briser pour les enfilet, et le splendide joyau qui repose dans une vitrine de Norbert Casteret n'est qu'une apparence.

Mais François Maleyran n'avait pas oublié l'ardent désir de Philippe, et, quelques jours plus tard, ornant le cou délicat de la nouvelle mariée, l'on y devinait le doux reflet nacré d'un véritable collier de perles.

FIN



Leur découverte avait révélé ses secrets et ses merveilles.

LA SEMAINE PROCHAINE

tu liras le premier épisode du nouveau ROMAN :

L'ENFANT AUX YEUX VERTS

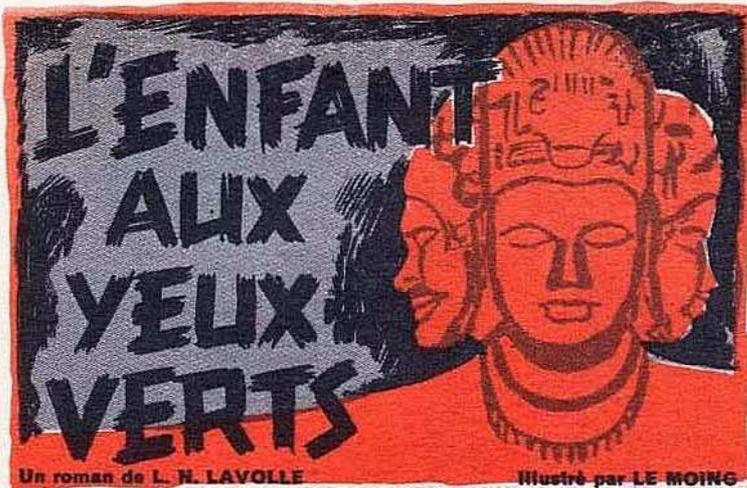
Aux Indes, pays fabuleux pour nous Européens, Nelly habite Bombay avec son frère Patrice et ses parents.

Nelly aime beaucoup ses camarades hindous. Elle fait la connaissance de Dennis, jeune garçon métis.

Arriveront-ils à pénétrer dans la cité interdite où Donald, ami de Dennis, est prisonnier ?

Tu le sauras en lisant chaque semaine le très beau roman de Mme Lavolle : *L'Enfant aux yeux verts*.

En page 1. — Un épisode de ce roman : La montée vers...



*Car l'Est est l'Est, et l'Ouest est l'Ouest ;
Et jamais les deux ne se joindront
Jusqu'au jour du Jugement dernier,
Quand le Ciel et la Terre se tiendront côte à côte devant Dieu...
Mais il n'est Ouest ni Est,
Ni frontière, ni race, ni lignée,
Quand deux hommes se trouvent face à face,
D'où qu'ils viennent.*

Rudyard KIPLING.

PROLOGUE

C'ÉTAIT une école de Bombay, une petite école anglaise, au milieu d'un parc aux pelouses de gazon.

L'homme et son enfant, avant de franchir la porte, échangeaient un sourire ravi.

— Comme tu seras bien ici, mon Dennis !

— Regarde, papaji (1) ! Il y a même un tennis et une piscine !

— Exactement comme en Angleterre !

— Pour prononcer ces mots, l'homme avait eu un accent de

conviction. Il connaissait si bien l'Angleterre par ses lectures, qu'il oubliait sans cesse qu'il n'y était jamais allé.

Il ajouta :

— L'éducation de ton grand-père s'est faite dans un collège semblable. Je vais aller parler au directeur.

L'enfant, sérieux et beau comme un ange de bronze, regarda son père :

L'homme était un métis de haute taille, policier de son état comme la plupart des Anglo-Indiens. Son visage olivâtre avait une expression de rude loyauté. Pour présenter son fils, il avait cru bon de tro-

quer sa tenue militaire contre un étrange amalgame d'habits européens, où short et souliers vernis voisinaient avec une veste de velours et un casque colonial. Malgré ces vêtements qui engonçaient sa sveltesse indienne, il demeurait d'une élégance innée.

Dennis avait pour son père une admiration éperdue et, en toutes choses, s'efforçait de l'imiter. Il redressa son corps brun, coiffa ses cheveux très noirs d'un revers de main :

— Je suis bien comme ça, papaji ?

— Allons !

Le règlement de ce collège, fréquenté uniquement par des enfants blancs, s'opposait à l'admission des métis parmi les élèves. Aussi, le directeur, un Anglais, écouta son visiteur avec un sourire d'une gentillesse impassible, puis il dit :

— Les classes de mon école sont au complet, Sir. Désolé.

L'homme repassa la porte du bureau directorial. Dans le couloir, Dennis tira son père par la manche pour lui montrer les classes. Celles-ci, conçues pour trente élèves au moins, ne contenaient chacune qu'une dizaine d'écoliers.

Silencieux, l'homme et son enfant se dirigèrent vers Byculla, le quartier qu'ils habitaient. Auparavant, ils suivirent le quai des bateliers. Au moment où ils traversaient le port, une bagarre éclata entre musulmans et Hindous (2) à propos de l'embarquement d'une vache.

Les musulmans étaient pour, les Hindous étaient contre.

Après avoir échangé des injures, puis des horions, les querelleurs semblaient apaisés lorsque, tout à coup, une balle

siffla. Il y eut des cris et des remous dans la foule qui entourait la vache.

Un seul policier était sur le port !

Le père de Dennis ordonna à son fils :

— Rentre à la maison, je vais aider mon collègue.

Mais le garçon était trop anxieux pour obéir tout de suite. Il se contenta de se cacher à demi derrière un baraquement pour guetter les événements.

On se battait ferme autour de la vache. Les musulmans brandissaient tout ce qui leur tombait sous la main en poussant des hurlements sauvages, et les Hindous ripostaient. De partout, des gens surgissaient pour prêter main-forte à leurs coreligionnaires. La bagarre tournait à l'émeute...

Soudain, Dennis aperçut une petite fille aux cheveux roux, une Européenne, qui courait la tête rejetée en arrière, poursuivie par un grand diable de manifestant.

On entendit une rafale de balles tirées d'on ne savait où.

La fillette rousse poussa un cri terrifié et trébucha.

Dennis n'eut pas un instant d'hésitation. Il se précipita au-devant de celui qui la traquait et de toutes ses forces donna un croc-en-jambe à l'homme, qui s'effondra.

Quand Dennis se retourna, une menue silhouette blanche s'enfuyait vers le quartier européen.

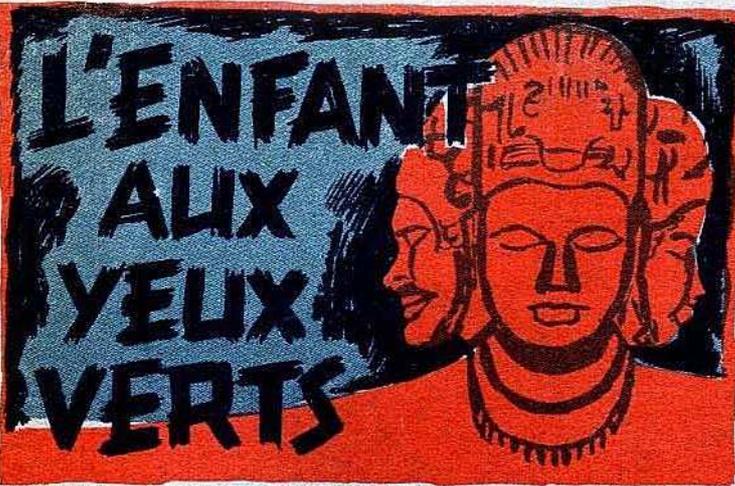
(A suivre.)

La semaine prochaine :
Dennis, orphelin, seul aux Indes.

(1) Papa.

(2) A ce moment-là, les habitants de l'Inde étaient soit de religion hindoue, soit de religion musulmane.





RESUME. — Nelly et Patrice habitent Bombay aux Indes, où leur père est consul. Dennis, jeune métis, aurait aimé entrer dans une école anglaise. Mais il n'est pas « un blanc ».

DENNIS

Un mois plus tard, Bombay évoquait l'atmosphère d'un bain turc. Bien que ce fut encore le printemps, la saison de Vasanta, le soleil brillait, implacable, et, depuis deux jours, le thermomètre s'obstinait à ne pas vouloir descendre au-dessous de 40°.

Les citadins, trempés de sueur, dévitalisés, se traînaient de puits en fontaine, en proie à une soif inextinguible. Mais, à peine avaient-ils avalé un gobelet d'eau tiède que le liquide s'évaporait par tous les pores de leur peau, et l'envie de boire les tourmentait à nouveau.

Dans les rues embrasées, les Indiens continuaient à circuler, débordant jusque sur la chaussée, les trottoirs étant encombrés d'une multitude humaine, vêtue de blanc comme un troupeau qui transhume, qui marche, marche avec la puissante lenteur d'un fleuve intarissable.

Que ce fût midi, minuit, l'aube ou le crépuscule, Bombay déversait d'une avenue dans l'autre le même flot ininterrompu de gens basanés, maigres et passifs, dont l'unique occupation semblait être de mâcher du bétel dont ils éclaboussaient ensuite les trottoirs et les murs.

Dennis, févreux, boitillant de fatigue, s'arrêta pour souffler un instant sur le quai des bateliers, à l'endroit où la bagarre avait éclaté et où son père avait été tué d'une balle perdue.

Depuis ce jour affreux, l'orphelin menait une vie sombre. D'abord, il avait espéré être aidé par les supérieurs de son père, mais une lettre administrative lui avait appris « qu'aucune indemnité ne pouvait être accordée pour l'accident arrivé au policier Mac Donald, la victime n'étant pas en service commandé ».

Des heures noires... Le logement n'étant plus payé, Dennis, jeté à la rue, couchait à présent dans les squares ou derrière les éventaires des marchands du bazaar (2).

Il se levait à l'aube, les yeux rougis par le manque de sommeil, pour partir au plus vite à la recherche des quelques annas (3) nécessaires au riz quotidien.

(2) Marché indigène et quartier habité par les Indiens.
(3) Petites pièces de monnaie.

Un matin, affamé, il avait eu l'idée d'aller du côté du Fort, à un entrepôt qui engageait des coolies pour porter les balles de coton jusqu'aux bateaux.



Mais, bien qu'il fut arrivé dès l'aurore, Dennis se trouva derrière une cohue silencieuse d'hommes en haillons qui semblaient venus là avant même que le soleil ne se lève.

Quando on tira les lourdes grilles de l'entrepôt, la ruée fut telle que les vieux et les enfants, rejetés, piétinés par la horde des plus forts, virent avec désespoir, en se relevant, le fatidique écriteau déjà replacé sur la porte refermée :

Plus d'embauche.

Résigné, un vieux aux allures de fakir (4) glissa à Dennis : — Si tu as trop faim, petit frère, il te reste les temples où l'on donne à manger aux pauvres...

— Où ça ? demanda l'enfant avec empressement.

— Innocent qui ignore encore le chemin de la cuisine des dieux ! Rends-toi ce soir au carrefour de Païdoneh.

Il répugnait un peu à Dennis de se mêler à la multitude des mendiants entourant les temples, mais la lune se levait et il n'avait encore trouvé aucun travail. Les tiraillements de son estomac devenant impérieux, le petit garçon courut entre les piétons nonchalants vers le lieu du rendez-vous.

(4) Ascète, religieux hindou.

Il ne put apercevoir le vieillard, tant la foule était dense autour d'un brahmine (5) qui distribuait des chapatis (6) dans les mains tendues.

Tremblant de convoitise, Dennis réussit à s'approcher, et, l'aumône reçue, il s'enfuit dans l'ombre pour dévorer son pain.

Mais, avant même qu'il n'ait porté un morceau à sa bouche, un homme avait surgi, s'était jeté sur lui, l'avait dépouillé, frappé en lui criant :

— Et ne t'avise pas de gémir, fils de rien, tu n'es pas un Hindou !...

Révolté, l'enfant s'était rué vers le bazaar, choisissant les rues les moins éclairées afin de n'être dévisagé par personne. Il pleurait...

La faim avait recommencé à le tourmenter des journées entières. Dennis ramassait alors n'importe quelle épluchure de fruit et marchait en chanceant.

Ce matin-là, sur le quai des bateliers, Dennis remâchait ses souvenirs. Uné sueur de lassitude perlait de son front et coulait dans ses yeux. Il faisait

— Il y a des « vedettes » à Apollo Bunder.

— Nous savons où c'est ! Par cette chaleur, c'est traverser l'enfer que d'aller jusqu'à ce débarcadère ! N'y aurait-il pas un bateau ici même ?

Dennis courut sur le quai trouver un batelier indien qui prenait parfois des passagers. Il dut discuter longuement pour faire baisser peu à peu le prix fabuleux qu'on lui réclamait.

Attirés par la discussion, des badauds s'étaient attroupés et, quand l'enfant, fier de sa victoire sur la rapacité du passeur, revint vers les Américains, ils les trouva aux prises avec de cauteleux personnages qui s'efforçaient, en baragouinant l'anglais, de se faire accepter comme cicérones.

Ces Indiens, des Marathes, jetèrent à Dennis des regards féroces en lui conseillant de décamper sans tarder...

Mais un des marins posa sa main sur l'épaule du petit garçon :

— Puisque tu parles la langue de ces gens-là, dis-leur de ma part que leur anglais est inin-

teelligible pour nous et que c'est toi qui vas nous servir de guide à Eléphantia.

Oh ! l'heureuse journée.

D'abord, les touristes occasionnels partagèrent avec Dennis toutes les provisions de gâteaux, de fruits, de sodas emportées pour tromper la longueur du trajet. Puis, quand ils eurent admiré le roc à tournure de monstre qui cachait dans ses flans l'inoubliable Çiva aux trois visages, ils donnèrent à l'enfant une roupie (7) pour le remercier de les avoir menés jusque-là.

Oh ! l'heureuse journée.

Revenu sur le quai, ses adieux faits, Dennis eut un sourire : voilà un métier où je pourrai me défendre contre les grands. Hélas ! cet après-midi, je ne verrai guère de touristes, il fait si chaud !

Revenu sur le quai, ses adieux faits, Dennis eut un sourire : voilà un métier où je pourrai me défendre contre les grands. Hélas ! cet après-midi, je ne verrai guère de touristes, il fait si chaud !

(A suivre.)

— Il fait trop chaud à notre goût pour visiter la ville. Que nous proposes-tu ?

Dennis réfléchit :

— Vous pourriez visiter les grottes d'Eléphantia, c'est dans une île, pas très loin d'ici.

— Des grottes !... Il doit y faire frais. Voilà une bonne idée. Qu'est-ce qu'on y voit, dans tes grottes ?

— La vie des dieux, le mariage de la déesse Pârvâti, des figures colossales dont la Trimourti de Çiva. C'est très beau.

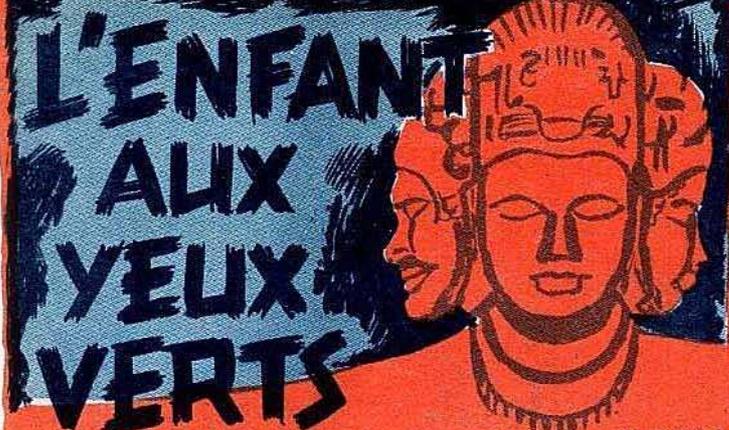
Les marins se consultèrent du regard :

— Sais-tu combien coûterait le passage ?

(7) Monnaie indienne.

(5) De la caste des brahmanes.
(6) Galettes de maïs ou de froment servant de pain.

La semaine prochaine :
LA VACHE SACREE.



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

L'amitié ne tient pas compte de la caste, pas plus qu'un assoiffé ne repousse la cruche ébréchée.

LA VACHE SACRÉE

C'EST le même jour, dans les beaux quartiers de la ville, on faisait la sieste. A plat ventre sous la moustiquaie de son lit, au-dessous d'un gigantesque ventilateur, Nelly, la petite fille rousse du quai des Bateliers, surveillait les aiguilles de la pendule.

Lorsque les coups de 6 heures sonnèrent, elle poussa un hurlement de sauvage, afin d'alerter Patrice, son jumeau, qui sommeillait de l'autre côté de la cloison :

— Hepp ! à la douche, on peut descendre !

Nelly s'arrosa d'eau fraîche, passa un peigne dans ses cheveux courts, endossa short et chemisette dans un temps record. Elle allait sortir pieds nus, quand la réflexion lui vint :

« Allons, bon ! j'allais encore oublier mes sandales, ce n'est pourtant pas le moment de me faire attraper ! »

Elle se chaussa et passa la porte.

Patrice était déjà prêt :

— Je t'attendais ! Pourvu que maman ne nous interdise pas le jardin ? Tu penses, il fait 40 !

Dans le hall dallé de marbre blanc et noir, deux patinettes, l'une bleue, l'autre rouge, étaient posées contre le mur. C'était là le cadeau d'anniversaire de leurs douze ans, reçu le jour même.

Une voix, à la fois douce et impérative, leur fit lever la tête vers l'étage :

— Restez sous les arbres du jardin, à l'ombre. Toi, Nelly, ne cède pas à ton démon pour aller courir le bazaar avec les « natives » (1), il y a des troubles en ce moment. Tu m'entends ?

Certes ! Nelly savait qu'il y avait des émeutes !... Elle répondit d'un ton soumis :

— Oui, maman.

— Si cette nouvelle patinette est cassée, tu n'en auras pas d'autre, tu es prévenue !

A mi-voix, Patrice ajouta :

— Et si tu la prêtes à ta bande, ne compte pas que tu pourras te servir de la mienne après.

Nelly soupira :

— Minable, va !

— Partons !

Sur leurs engins brillants, ils roulaient dans l'allée. Il y avait tant de lumière que Nelly cligna des yeux pour apercevoir les couleurs du jardin et la mer d'Arabie qui murmurait tout près, juste derrière les grilles de Cuffe Parade, où ils habitaient.

... Vert opalin du ciel, bleu intense de la mer, palmiers très

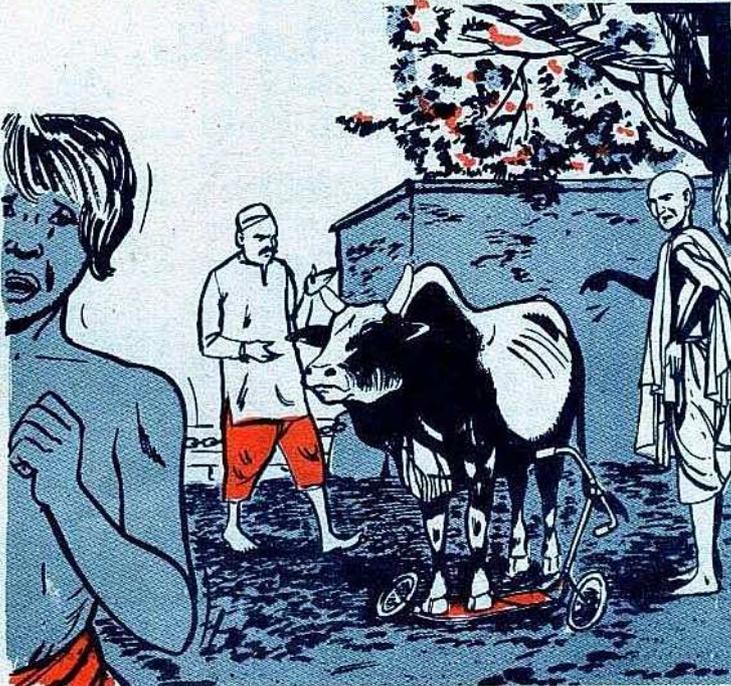
(1) Indigènes.

... Et interdiction toujours transgressée.

Elle jeta un regard vers la blanche colonnade de la maison, puis passa la porte du jardin, sa patinette à la main.

Qu'ils étaient donc malingres, faméliques, vieux avant l'âge, les amis de Nelly ! Mais quel charme dans leurs yeux trop longs, trop noirs, dans leur sourire éclatant. Ils étaient si pauvres, si dénués de tout, ces Parias (2), que seul, Tcharoudanta, dont le père était tresseur de guirlandes, avait une espèce de chemise, pompeusement baptisée tunique. C'était d'ailleurs l'aîné de la bande, il avait treize ans.

Tcharoudanta posa sa main



La vache écrasa paisiblement la patinette.

hauts, très droits, à reflets d'émeraude, leurs troncs soutenant des retombées de fleurs roses et violettes. Parfum du jasmin, des lis d'eau, des magnolias, enivrement de rouler très vite en fendant la chaleur du printemps indien.

Chaleur que les jumeaux supportaient parfaitement, étant nés sous ce climat.

Courant sur le gazon, à l'ombre des palmes, de charmants écureuils gris, rayés de noir, s'arrêtaient, peureux et indécis, pour voir passer les enfants.

Un singe, qui avait l'air d'un négroïde habillé de fourrure isabelle, se suspendit par la queue à la branche d'un arbre en glissant des cris de joie. Ponctuant le roulement des patinettes, on entendait sonner les cloches des étranges pagodes disséminées de Worli à Malabar Hill, le croisement des corbeaux, l'appel lointain des vautours qui survolaient les tours du silence et la chanson somnolente des jardiniers qui tiraient l'eau d'un puits pour arroser les fleurs.

Devant le porche d'entrée, les jumeaux virèrent, l'un à droite, l'autre à gauche, pour remonter vers la maison.

Ce fut à cet instant que Nelly découvrit ses amis indiens.

Derrière la grille, suspendus par leurs doigts frères, roulant de larges prunelles émerveillées, ils attendaient avec un timide sourire que Nelly veuille bien s'apercevoir de leur présence.

C'était là, pour la petite fille, amitiés clandestines, jeux défendus.

brune sur le guidon de la patinette :

— Qu'elle est brillante ! Tu peux nous la prêter un tout petit peu « notre » amie ?

Nelly parlait le marathi (3) depuis sa plus tendre enfance :

— Bien sûr, que vous pourrez jouer avec, mais pas ici, tu comprends ?

— Allons du côté des hôtels, proposa Késava, un petit bonhomme débrouillard et souriant. Il y a sous leurs arcades des trottoirs rien qu'en macadam.

— Trop fréquentés par les Anglais.

— Le Ballar Pier et les quais ?

— C'est ça, pour galoper une fois de plus sous la fusillade des manifestants ! Merci ! J'ai entendu siffler les balles l'autre jour.

— Alors, vers Colaba ?

— Non, tranche Mahavikrama, un gamin de dix ans, qui en paraissait cinq, filons plutôt au bazaar, là, nous serons tranquilles.

Sans bruit, sur leurs pieds nus, poussant Nelly, dressée, ainsi qu'une idole, sur sa patinette, la bande passa muette et furtive devant les beaux jardins de Cuffe Parade.

Dans les faubourgs du Nord, bien au-delà des collines de Malabar Hill et des quartiers européens, le bazaar étendait son labyrinthe de ruelles étroites, sa jungle de taudis crasseux, surpeuplés, où les odeurs de la ville tourbillonnaient : musc et jas-

(2) Caste indienne la plus basse intouchable.

(3) Langue indienne parlée à Bombay.

min, et surtout sueur et épices.

Odeurs aussi mélangées que les races qui s'entrecroisaient, odeurs d'extrême Asie, aussi inoubliables que celles du métro pour un Parisien.

A Bombay, la plupart des Indiens vivent dans la rue, n'ayant pas d'autre domicile dans la ville surpeuplée, dont la population s'accroît sans cesse. Il s'ensuit dans les artères de la cité une cohue, au bariolage indescrivable, où chacun se différencie de son voisin par une marque, un turban, un costume, où le Rajput (4), strictement boutonné jusqu'au cou dans sa tunique, coudoie l'ascète, nu, sous sa longue chevelure.

Après avoir cherché inutilement un endroit tranquille, Nelly s'arrêta :

— Tant pis, restons chez les marchands de guirlandes, puisqu'ils n'ont pas encore étalé toutes leurs fleurs par terre, il nous restera un peu de place. A toi de commencer, Tcharoudanta ; ensuite, ce sera le tour de Késava, puis celui de Mahavikrama, puis de Sousila, et enfin à moi. En attendant, asseyons-nous tous ici.

Grisé de joie, Tcharoudanta bondit sur la patinette. Il était si heureux qu'il criait à tue-tête :

— Regardez-moi !

Fonçant comme un bolide, il ne vit pas une vache maigre aux cornes dorées, plantée au milieu du trottoir, fort occupée à brouter le plus beau tas de fleurs d'un marchand.

Il y eut un choc mou. La vache sacrée se mit à mugir lamentablement.

Epouvanté du sacrilège, — la vache étant un dieu pour les Hindous — Tcharoudanta lâcha sa patinette, que le bovidé écrasa paisiblement.

Atterré, le petit Indien revint vers ses amis, un amas de ferraille sous le bras :

— C'est la vache...

— Oh !

— Décidément, on n'a pas de chance, avec ces bestiaux-là...

Le mois dernier, sur le quai, les gens se sont battus autour de nous. J'ignore encore comment j'ai réussi à fuir !

— J'ai vu un garçon faire un croc-en-jambe à l'homme qui te poursuivait. Il l'a fait tomber au moment où il allait t'atteindre.

— Qui c'était ? Quelqu'un de votre bande ?

— Non, nous étions tous trop loin de toi. C'est un métis qui doit parler anglais, car je l'ai rencontré ce matin, escortant des touristes.

— Tâche de le retrouver pour me le faire connaître.

— Hum !... si tu veux. Dis, pour ta patinette, on va voir le forgeron du coin ?

Mais le forgeron s'avoua impuissant à fabriquer roues et pédale avec les débris qui restaient.

La gorge serrée, Tcharoudanta questionna :

— Il coûtait cher, ton jouet, Nelly ?

— Je n'en sais rien, il a été acheté à « Navy and Army ».

— Allons-y.

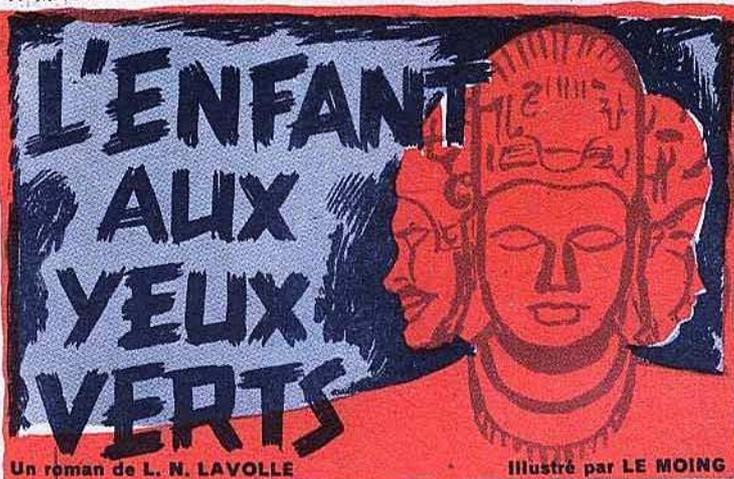
Il n'était pas permis aux enfants parias de pénétrer dans le beau magasin. Ils collèrent leur nez à la vitre, pendant que Nelly s'informait du prix auprès des vendeurs. Quand elle revint, ce fut une consternation générale. ... 10 roupies !...

Aucun des enfants n'avait vu une telle somme réunie.

Nelly consola ses amis :

— Laissez-moi faire, j'ai une idée.

(4) Natif du Rajpoutana.



Un roman de L. N. LAVOLLE Illustré par LE MOING

RESUME. — Nelly et Patrice habitent les Indes où leur père est consul. Un jeune méris, Dennis, sauve la vie à Nelly dans une bagarre entre Hindous et musulmans. Mais Nelly ne connaît pas son sauveur.

Le travail de la pensée ressemble au forage d'un puits. Le puits donne d'abord de l'eau trouble, puis se clarifie peu à peu.

VISAGES SOMBRES, CŒURS D'OR

REVENUE à la maison, Nelly inspecta sa boîte de peinture et son bloc d'aquarelle. Oui, cela pourrait aller. Elle se mit aussitôt à l'ouvrage et confectionna des cartes drôles, représentant un Indien pliant sous le poids de plusieurs kilos de fleurs suspendues en guirlandes à son cou, ou bien des enfants, musulmans et hindous, de part et d'autre d'une vitrine, qui léchaient leurs doigts en guignant des pots de confitures. Les musulmans devant les étiquettes marquées : « Pour les Hindous uniquement » et les petits Hindous devant celles qui indiquaient : « Pour les musulmans uniquement ».

Lorsqu'elle jugea sa provision de cartes suffisante, la fillette s'esquiva à nouveau.

Le crépuscule était venu. Parmi l'ombre des auvents, Nelly distinguait, accroupis sur un tapis usé, derrière la corde qui leur servait à se relever, les marchands indiens, aussi immobiles que des morts.

Malgré la chaleur encore cruelle, Nelly courait sans arrêt.

Elle entra chez un Indien, libraire de son métier, qu'elle connaissait de longue date. Le commerçant terminait ses comptes de la journée, en emplissant de petites monnaies rondes sur une planche creusée de trous. Quand la planche était toute garnie, il inscrivait un chiffre sur un calepin.

L'homme sourit à la petite fille :

— Tu viens choisir un livre ?
— Non, Babou (1). Je viens te proposer une affaire.

— Oh ! Oh ! Voyons cela. Je t'écoute.

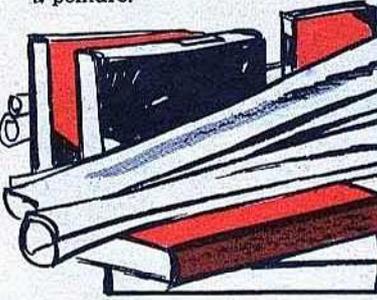
Nelly conta son histoire, puis montra son travail. Le Babou était sensible à l'humour. Il éclata de rire en examinant les dessins.

— Tu ne manques pas de talent. Elles sont fort drôles, tes caricatures, et plairont à certains de mes clients. Je te les achète. Mais, j'y songe, pourquoi ne ferais-tu pas d'autres cartes représentant soit la vache sacrée soit Ganeça, le dieu-éléphant, ou Hanouman, le dieu-singe ? En les dessinant avec ta façon originale de voir ? J'ai des ama-

teurs pour ce genre : les touristes. Peindre des animaux sera-t-il trop difficile pour toi ?

— Je peux essayer. Tu me commandes combien de cartes ?

— Fais-m'en une cinquantaine, à 10 annas la carte, pour commencer. Attends, j'ai là des blocs de cartes postales prêtes à peindre.



— Merci, Babou.

— Voici une avance sur ton travail, ajouta le commerçant en glissant 5 roupies à Nelly.

Exultante de joie, la petite cria, avant de s'enfuir :

— Demain soir, je t'apporte tous les dessins !

— Hé ! là ! Ne succombe pas à la tâche ! Et fais-les bien, tes aquarelles !

Toujours courant, Nelly regagna Cuffe Parade et la maison paternelle qui était le consulat de France.

Au moment où elle traversait le jardin, Sandjivaka, le maître d'hôtel, tapait sur un gong pour annoncer le dîner.

La fillette se précipita dans sa chambre. Quand elle parut dans la salle à manger, sa mère inspecta d'un oeil critique la toilette de la petite fille.

Fait rarissime : coiffée, lavée, en robe nette et chaussée, Nelly était impeccable.

Satisfaite, maman déplaça sa serviette.

Patrice pouffa en se juchant sur sa chaise. Il avait bien remarqué, lui, l'absence de la patinette bleue !

Le dîner commença.

Au plafond, un ventilateur énorme tournoyait sans arrêt. Malgré ce semblant de fraîcheur, la chaleur était si intolérable que personne n'avait

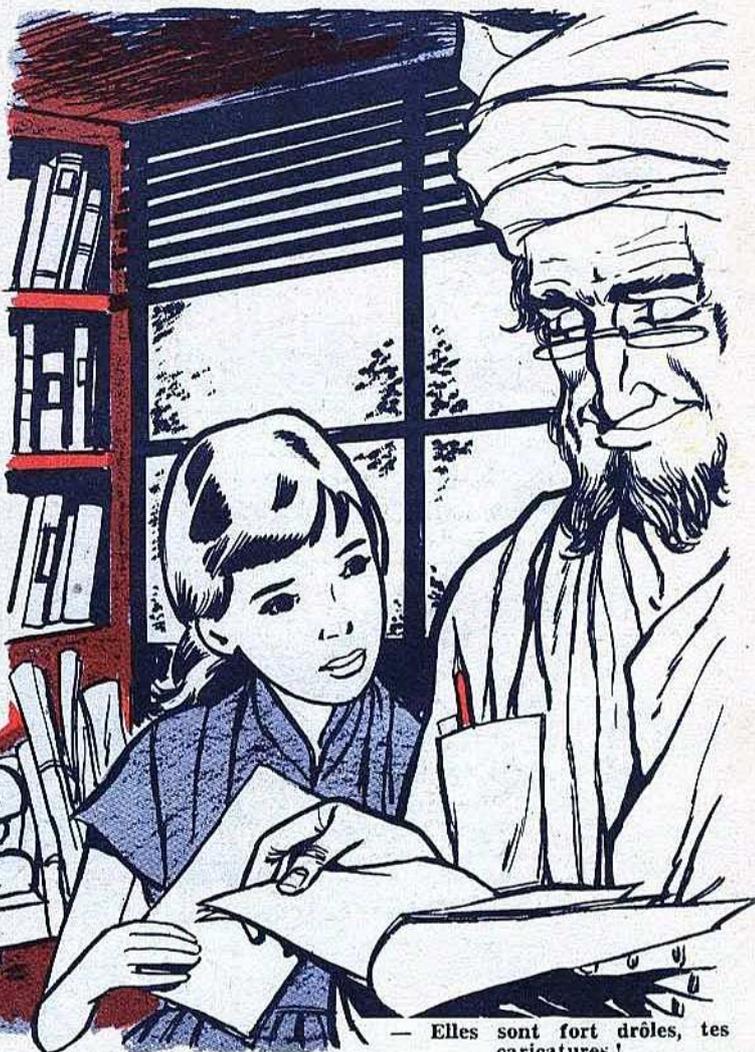
faim. Seuls, fruits et boissons glacées étaient bienvenus.

Le repas touchait à sa fin, lorsque, tout à coup, par une des baies demeurrées ouvertes sur le jardin, une étrange créature bondit sur la table et s'empara d'une banane qu'elle se mit à déguster avec des soupirs de satisfaction.

mangue que je voulais pour mon dessert !

Tout le monde se mit à rire en se levant de table, tandis que Sandjivaka, le domestique indien, soufflait à l'oreille de Patrice pour le consoler :

— Les dieux ont faim et soif, tout comme nous. Mais que le jeune Sahib prenne patience.



— Elles sont fort drôles, tes caricatures !

C'était Barbeblanche, le singe favori des enfants et le compagnon de tous leurs jeux.

Barbeblanche était un langur de l'Himalaya. Il était aussi grand qu'un enfant de sept ans, svelte, de couleur fauve, avec une malicieuse face noire encadrée d'une frange argentée.

Pour les Hindous, les singes sont sacrés depuis qu'Hanouman, un singe de la légende indienne du Râmâyana, un quadrumane énergique et rusé, réussit, avec l'aide du peuple à longues queues, à construire un pont reliant l'Inde à Ceylan, afin que le dieu Râma puisse reprendre son épouse enlevée par un rival.

Nelly caressa la soyeuse tête grise :

— Où as-tu été courir, Barbeblanche, on ne t'a pas vu de la journée ?

— Tu mériterais que l'on te prive de liberté ! menaça Patrice.

Le singe grommela dans sa barbe en gratifiant le petit garçon d'une grimace désoyante, puis il disparut prestement dans l'ombre du jardin après avoir rafié les mangues et les bananes du compotier.

— Barbeblanche !

— Voleur !

— Pirate !

Patrice se mit à pleurnicher :

— Il a même pris la grosse

demain je lui cueillerai la plus grosse mangue du jardin !

Toute la journée du lendemain fut pour Nelly consacrée au travail. Elle dessinait, peignait, ne s'arrêtant que pour éponger ses paumes, moites de sueur.

La famille ne comprenait rien à cette sagesse insolite, et maman parlait déjà de séjour au Cachemire, la santé de son enfant lui paraissant menacée.

Seul Patrice souriait, sarcastique.

A l'heure où les chauves-souris tourbillonnaient, Nelly descendit enfin de sa chambre pour se rendre chez le libraire.

Elle était fiévreuse et un peu abattue, car, malgré tout son courage, elle n'avait peint que la moitié des cartes remises.

Elle n'avait pas fait cinq pas dans la rue qu'elle aperçut, ombres furtives et souriantes, les petits Parias, ses amis. Chacun tenait quelque chose dans sa main brune.

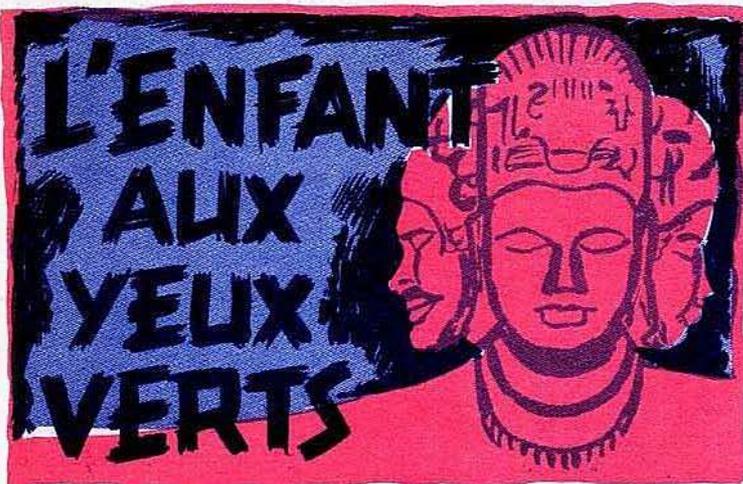
— Tiens... J'ai gagné ça, cette nuit, aux guirlandes...

— Moi, ça, en portant des colis jusqu'au Ballar Pier ; j'aurais eu plus si un certain Dennis n'avait pas rafié toutes les valises des touristes sous prétexte qu'il parlait anglais !

(A suivre.)

La semaine prochaine :
Les paons du maharadjah.

(1) Titre donné aux commerçants.



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Nelly et Patrice habitent aux Indes où leur père est consul. Ils vont souvent jouer dans les rues avec des Indiens de leur âge. Une vache sacrée écrase la patinette neuve de Nelly, comment la remplacer ?

— Moi, j'ai eu tout ça en ouvrant les portières devant le club du « Green ».

— Et moi, cria Mahavikrama, j'ai ciré les chaussures des Sahibs du Grand Hôtel et de l'Astoria !

— Compte vite, « notre » amie, car nous, nous ne savons pas compter plus loin que nos dix doigts.

Les pièces étaient si nombreuses que le Babou put gar-

nir deux planchettes. Très grave, le libraire tira 5 nouvelles roupies de son tiroir, plus quelques annas :

— J'espère que tu pourras m'apporter le reste des cartes à la fin de la semaine ? Bon. Voici ce que je te dois. Bonne chance, petit cœur !

Ce fut ainsi qu'une nouvelle patinette bleue fit son entrée dans le jardin de Cuffe Parade.

Jamais le nuage ne va contre le vent.

Si deux hommes sont en procès, le bénéficiaire en revient à un tiers...

LES PAONS DU MAHARADJAH

A cheval sur la maîtresse branche d'un magnolia, Patrice pouvait regarder par-dessus le mur des voisins.

Il apercevait un parc planté d'arbres immenses qui projetaient une ombre couleur d'absinthe sur les allées et, tout au fond du jardin, une mystérieuse maison rouge à piliers sculptés, qui avait sa véranda emplies d'une foule de serviteurs s'agitant comme un ballet de fantômes.

Brusquement, ces Indiens se prosternèrent devant un personnage vêtu d'une tunique immaculée et coiffé d'un puggaree (1) violet, qui venait de surgir de l'embrasement d'une porte.

Patrice se laissa glisser à terre et courut porter la nouvelle :

— Nelly ! Le maharadjah (2) de Sopour est arrivé !

— Tout seul ?

— Sans doute est-il avec la maharani (3) et les petits princes, mais je n'ai encore vu que lui.

— Vu ? Comment, vu ? Tu n'es pas sorti, ce matin !

Géné, Patrice avoua :

— Je l'ai guetté en haut du magnolia.

— Eh bien ! Si maman était là, elle te dirait que ces manières sont bonnes pour Barbeblanche !

— C'est entendu, mais après tout, nous avons le droit d'escalader « nos » arbres.

— Si tu ne deviens pas avocat, toi !... Dis-moi, comment est-il, le maharadjah ?

Narquois, Patrice conseilla :
— Tu n'as qu'à prendre le chemin des singes pour le savoir.

Nelly eut un instant d'hésitation, mais la curiosité fut la plus forte. Bientôt, installés côte à côte sur le magnolia, les deux enfants se confiaient leurs impressions :

— Papa dit que le maharadjah est considéré à l'égal d'un dieu, chez lui, au Cachemire.

— Crois-tu qu'il est vraiment dieu ?

— Bien sûr que non, voyons ! On dit ça pour faire entendre qu'il a toute autorité sur ses sujets.

— Il a, paraît-il, des chambres entières pleines de bijoux.

— Il est fabuleusement riche.

— Est-ce lui, là-bas ?

— Peut-être..., je vois mal. Tu es mieux placée que moi pour apercevoir la maison.

— Il part...

— Attendons un peu, il descendra sans doute au jardin.

Qu'il faisait chaud !

Dans la rue, un marchand de glaces passa, tapant deux morceaux de métal l'un contre l'autre pour appeler les clients. Il allait en conclure, des affaires, par cette chaleur ! Nelly et Patrice passèrent un bout de langue altérée sur leurs lèvres, en pensant à ces sorbets indiens, à la fois onctueux et légers, si frais.

Et tellement défendus par leur maman, qui craignait toujours que ses enfants n'attrapent le typhus. Le « do » et le « fa » du cliquetis tentateur s'éloignèrent.

Une forme agile sauta lestement sur la branche qui supportait les jumeaux.

— Doucement, Barbeblanche ! Tiens-toi tranquille !

Des paons, somptueux comme des vitraux, s'approchèrent à pas lents en balançant la moire de leur cou. Leur arrivée chassa un vautour fauve, figé sur le mur. Le rapace s'envola en criant : « Ghee-wea ! »... Il devait sûrement détester les paons.

Chaud !... Qu'il faisait chaud ! Afin de s'éventer, Nelly ôta son casque. Son frère lui décocha un coup de coude :

— N'agite pas ça ! Tu vas nous faire repérer !

Le geste du garçon avait été si brusque que la coiffure fut expédiée dans le jardin voisin.

— Oh !

Nelly voulut rattraper son couvre-chef. Elle était une gymnaste accomplie. Calculant son élan, elle se laissa choir dans la propriété du maharadjah et elle atterrit juste sur la queue d'un paon.

Effrayé, l'oiseau se sauva, laissant sa plus belle parure sous les sandales de la fillette.

Patrice eut un rugissement de joie :

— Tu aurais voulu exécuter le même tour au cirque, que tu n'aurais pas fait mieux !

Barbeblanche n'avait rien perdu de la scène. Compagnon de jeux des enfants et complice de toutes leurs sottises, il s'élança sur le premier oiseau à sa portée avec une telle vigueur que le malheureux dut abandonner ses dépouilles au pillard.

— Et de deux ! pouffa Patrice, au comble de l'excitation.

— Léon !... Léon !... Léon !... criaient les paons épouvantés.

Avec une grimace démoniaque, Barbeblanche sauta à pieds joints sur la queue d'un troisième paon qui, pour son malheur, arrivait à cet instant. Comme par enchantement, la traîne bleue resta prisonnière du singe.

Celui-ci se mit à danser de joie devant une farce si réussie.

Horrifiée, une moisson de

plumes entre les mains, Nelly ne savait que faire.

Patrice se dévoua. Suspendu par les pieds à la branche la plus basse, il aida sa sœur à remonter le mur.

Une fois Nelly réinstallée dans le magnolia, il laissa éclater sa galeté :

— Tu voulais un éventail, tu l'as !

— Si jamais le maharadjah tient à ses paons ?

— C'est pas nous, c'est le singe !

— Hum ! mieux vaut rentrer à la maison.

De minute en minute, la chaleur devenait plus épouvantable. Le bouton de la porte d'entrée était si brûlant que Patrice dut s'aider de son mouchoir pour le faire tourner.

C'était l'heure de la sieste.

Trempés de sueur, les jumeaux s'endormirent sous les ventilateurs qui ronronnaient comme de gros chats.

Réveillés vers 18 heures, ils s'emparèrent de leur butin de plumes pour jouer aux Sioux.

Patrice représentait le grand chef et Nelly était sa squaw.

Parés comme des sauvages, les enfants firent une entrée bruyante dans le salon pour faire admirer leurs coiffures.

Ils s'arrêtèrent net.

Ayant maman à sa droite et papa à sa gauche, un Hindou, vêtu de soie blanche et coiffé d'un turban violet, était installé dans un fauteuil.

... Le maharadjah de Sopour !

Le « dieu » regarda les jumeaux avec un malicieuse sourire et demanda dans un anglais parfait :

— Qui est-ce qui a des paons, mais pas de plumes, et qui est-ce qui a des plumes, mais pas de paons ?

Nelly eut un soupir accablé :

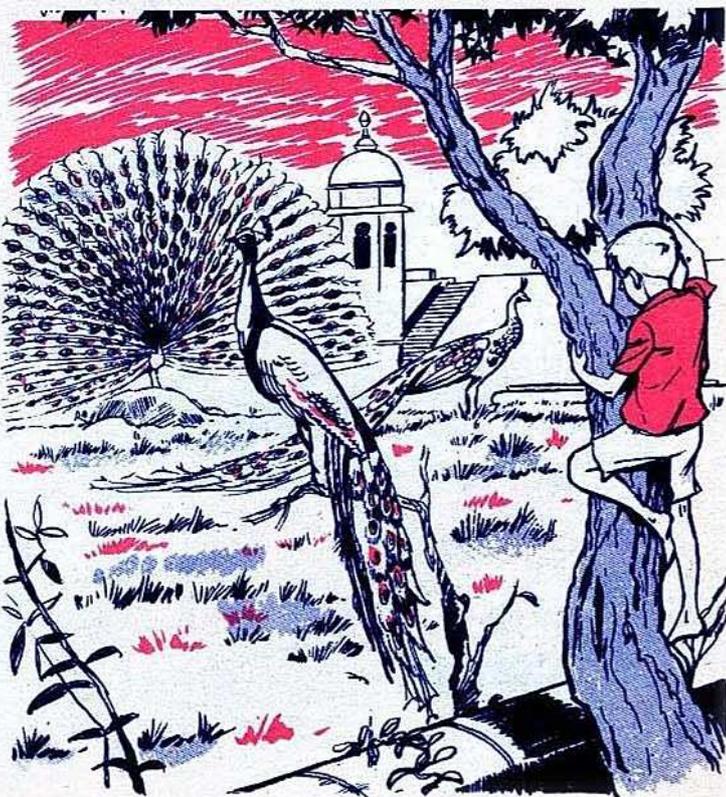
— Voilà la solution : qui est-ce qui a un singe ?

Et, à ce moment précis, Barbeblanche parut, aurolé des dépouilles qu'il venait d'arracher aux volailles du poulailler !

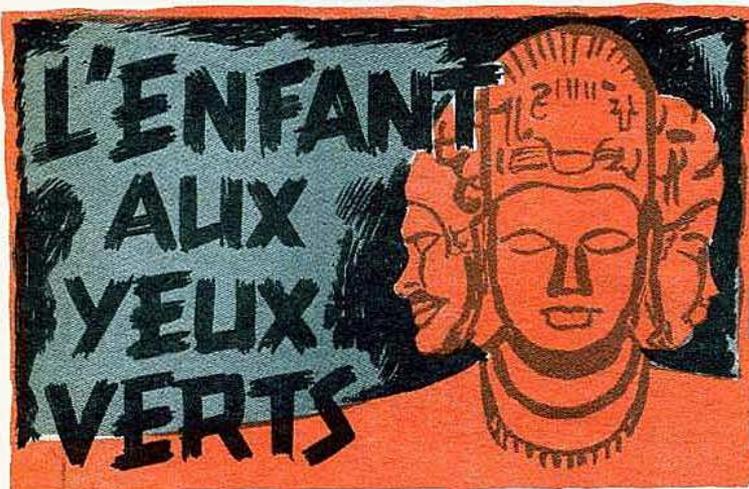
(A suivre.)

La semaine prochaine :
Le grand espoir de Dennis.

Patrice regardait par-dessus le mur des voisins.



(1) Turban.
(2) Prince.
(3) Princesse.



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Nelly et Patrice habitent les Indes où leur père est consul. Un jeune métis, Dennis, sauve la vie à Nelly dans une bagarre entre hindous et musulmans. Mais Nelly ne connaît pas son sauveur.

La vérité paraît parfois contraire à la raison.

SUR LA RIVE INDIENNE ON ATTEND UN NAVIRE

PUIS-JE entrer ? demanda un jeune garçon qui venait d'entrebâiller la grille du jardin.

C'était un enfant indigène. Patrice faillit répondre non. Il se reprit :

— Que veux-tu ?

— Parler au Sahib (1) français.

— Au consul de France ?

— A lui, oui.

— Tu n'as pas de chance. Mes parents sont partis chez des amis. Va-t-en.

Le garçon eut un regard de désarroi si pathétique que Patrice ajouta avec un semblant de gentillesse :

— Tu pourras revenir demain.

L'enfant secoua sa tête brune :
— Demain sera trop tard pour moi.

— N'importe comment, aujourd'hui, c'est trop tard. Si tu savais lire, tu aurais vu sur cette pancarte que le consulat est fermé.

— Fermé tous les après-midi. Je sais lire et j'ai vu.

— Bon, alors, reviens demain matin.

Patrice allait repousser la grille lorsqu'une main s'interposa. Nelly venait de surgir. Elle avait tout entendu. Elle sourit au petit indigène et lui demanda :

— Pourquoi demain sera-t-il trop tard pour toi ?

— Parce qu'un bateau anglais arrive dans une heure.

— Le Strathmore ?

— Oui. Sur le Strathmore, il y a un passager qui porte mon nom. Du moins, je l'espère.

— Comment cela « tu l'espères » ? Il faut courir attendre le navire au port, voyons !

— Ce serait simple si je connaissais la personne..., je veux dire si j'étais sûr que le nom qu'elle porte est le mien..., bref, je suis venu chez vous pour éclaircir la chose.

Intrigués, les jumeaux se regardèrent. Une même pensée les avait effleurés : le garçon était-il fou ?

L'enfant surprit le coup d'oeil :

— Je m'appelle Dennis Mac Donald. Je suis anglais.

— Anglais !

Dennis avait le teint et les traits d'un pur Indien. Seuls ses yeux étaient clairs. Verts, comme ceux d'un félin.

Il expliqua :

— Ma mère était indienne, elle est morte peu après ma naissance. Mon père, après avoir vécu au Cachemire, est redescendu à Bombay pour entrer dans la police. Il a été tué le mois dernier en réprimant une bagarre entre musulmans et Hindous.

— C'est lui, qui était anglais ?

— Non, c'était mon grand-père. Il est reparti en Angleterre il y a très très longtemps, puisque mon père était encore un bébé. Lorsque je suis né, papa a tenu à me donner les noms de ce grand-père qui n'est jamais revenu : Dennis, Denzil, Mac Donald. C'est un nom écossais. Ce matin, un douanier m'a averti qu'il avait cru lire mon nom sur la liste des passagers du Strathmore. Il n'a pu me la montrer, cette liste, car elle n'est placardée qu'après le débarquement des voyageurs, mais il m'a dit qu'elle était communiquée à tous les consuls de Bombay.

Nelly frappa dans ses mains :
— J'ai compris ! Tu es venu pour t'assurer que le douanier n'a pas fait erreur et que tu n'auras pas de désillusion en te rendant au quai !

Dennis découvrit ses dents éblouissantes dans un sourire :
— C'est aussi pourquoi j'ai dit à ton frère : demain sera trop tard, car imagine un instant que mon grand-père prenne tout de suite un train pour une autre ville que Bombay ?

— Tu as raison. Nous allons regarder la liste des passagers dans le bureau de papa. Viens !

Patrice retint sa sœur par le bras et lui dit, en français, pour n'être compris que d'elle :

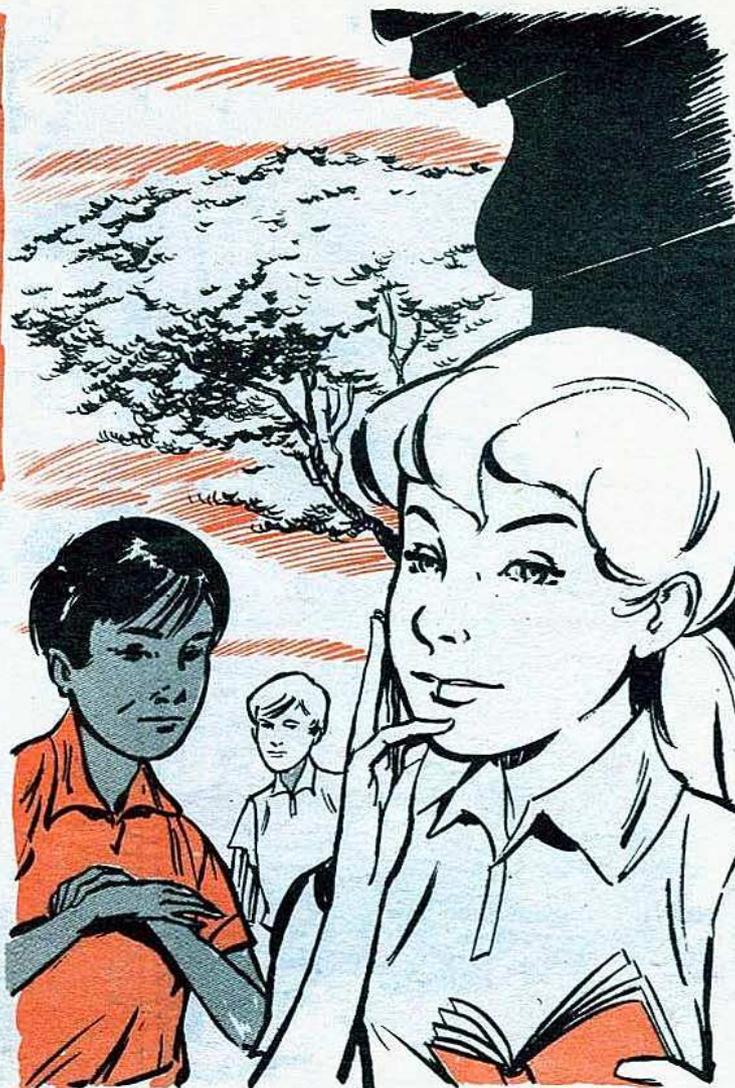
— Maman nous a interdit de faire entrer des indigènes chez nous en son absence.

— Le petit garçon porte un nom anglais. Il est orphelin. On ne peut lui refuser la chance de retrouver une famille, voyons !

— Mais, maman...

— Balaie tes éternelles terreur, poule mouillée !

Vexé, Patrice se redressa :



— Mon papa a bien un ami dans les bureaux !

— Je n'ai pas peur, mademoiselle ! Je crains seulement de désemparer !

Nelly prit l'air important :

— Il y a danger, oui, c'est vrai, mais réfléchis combien les lois raciales sont dures. Nos parents sont obligés d'en tenir compte. Seulement, n'oublie pas que papa dit toujours : lorsque vous êtes embarrassés sur la conduite à tenir, interrogez votre cœur pour agir avec « discernement ».

Patrice demanda d'un air moqueur :

— Es-tu bien sûre qu'il ne s'agit pas de « discernement » ?

Nelly avait bon caractère. Loin de se piquer de la remarque, elle éclata de rire :

— Tu dois avoir raison. A force de parler trente-six langues, je mélange tout ! Je te décerne une mention de discernement !

Elle ajouta en anglais :

— Entre, Dennis !

L'enfant se déchaussa avant de pénétrer dans le hall. Il avançait avec précaution, comme s'il eût scrupule d'abîmer une si belle maison, une demeure où il y avait une longue, longue table, des chaises dorées si nombreuses qu'elles devaient servir aux convives d'un banquet et, dans cette nouvelle pièce, tellement, tellement de livres que, même à l'école il n'en avait jamais tant vu.

Nelly fouilla avec vivacité dans les papiers paternels :

— Pourvu que la note n'ait pas été rangée dans un tiroir qui ferme à clef... Chic ! La voilà !

— Lis vite ! supplia Dennis. Mac Donald y est ?

— Ah !... laisse-moi me dé-

brouiller dans tous les noms qu'il y a ! Barker... Bayle... Greene... Kenneth... Laughton... Lyon..., ça y est ! Mac Donald ! et même D. D. Mac Donald !

Dennis joignit ses mains amarrées :

— D. D. ne peuvent signifier que Dennis, Denzil..., ça creve les yeux, c'est mon grand-père !

— Le Strathmore est annoncé pour 14 heures. Cours tout de suite au débarcadère, tu as juste le temps !

— J'espère qu'on me laissera passer..., le service d'ordre est d'un sévère !

Nelly réfléchit un instant :

— Mon papa a bien un ami dans les bureaux et même un ami qui me connaît... Attends, je vais t'accompagner !

Patrice protesta.

— Nelly ! Maman nous a recommandé d'apprendre nos leçons « par cœur » dès qu'elle serait partie. Tu vas te faire attraper et moi aussi, par ricochet.

— Mets ta précieuse personne à l'abri des remontrances, mon cher, en demeurant dans ta chambre avec « discernement ».

— Je saurai mes leçons, moi !

— A la condition que tu ne t'endormes pas, comme d'habitude, en les apprenant allongé sur ton lit !

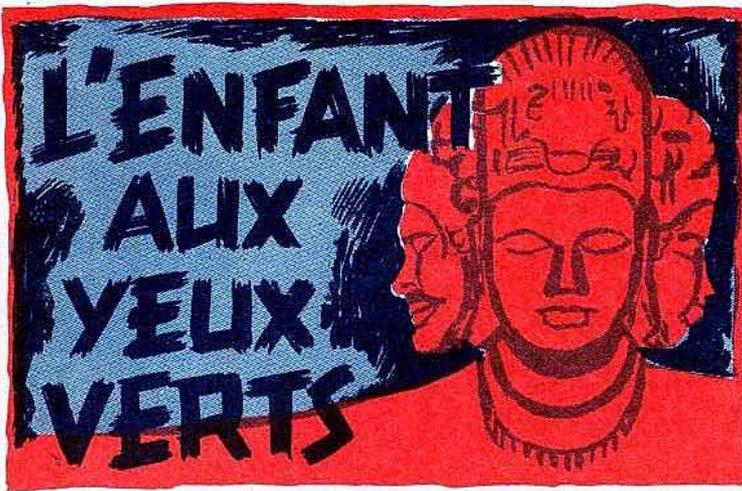
— On verra bien ! A tout à l'heure, Terre-Neuve !

— A tout à l'heure... idole des Parias !

(à suivre)

La semaine prochaine :
Dennis pourra-t-il monter à bord ?

(1) Monsieur, seigneur.



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Nelly et Patrice habitent dans les Indes où leur père est consul de France. Un jeune métis, Dennis, vient demander à Nelly de l'aider à retrouver son grand-père qui doit arriver avec le prochain bateau.

En arrivant au Ballar Pier, le port de Bombay, Nelly croisa Késava, son ami hindou. Il coltinait de menus colis.

Le jeune Paria (1) toisa Dennis, puis regarda Nelly avec une moue de dédain :

— Le gars qui t'accompagne n'est pas un nouvel ami, j'espère ?

— Pourquoi ?

Késava posa sa hotte sur le sol pour expliquer la cause de son mépris :

— Parce que si, moi, je suis un Indien et toi, une Européenne, lui, il n'est ni l'un ni l'autre !

Indignée, Nelly tourna le dos à Késava.

— Partons, Dennis.

Tenant le garçon par la main, pour affirmer sa solidarité avec lui, la petite Française se dirigea vers un des bureaux du port. Elle poussa une porte et salua le fonctionnaire qui somnolait dans son fauteuil.

— Bonjour, monsieur. Nous sommes venus attendre un passager du Strathmore. Pouvez-vous nous faire entrer sur le quai de débarquement ?

Bien qu'à moitié endormi, le fonctionnaire reconnut la fillette du consul de France.

Il désigna une porte derrière lui.

— Passez par là. Le bateau est annoncé. Mettez-vous à l'ombre des baraquements de la douane, il fait un soleil à cuire un éléphant à la broche !

Sur la baie, les couleurs du ciel et de la mer se confondaient en une irradiation verte et bleue, aussi légère qu'une flamme d'alcool. La chaleur était terrible.

Massés sur le quai, les gens venus attendre le Strathmore donnaient sous leurs casques l'impression d'une gigantesque champignonnière.

Bravant la fournaise, les deux enfants s'avancèrent vers la jetée, scrutant avec impatience le miroir étincelant sur lequel aucun navire ne se profilait encore.

Dennis eut un soupir en regardant au loin, perdu dans une buée de chaleur, ce quai des bateliers où le drame de sa vie s'était joué. Il n'avait pas reconnu en Nelly la fillette rousse qu'il avait sauvée, la petite fille ayant fait couper ses longs cheveux depuis peu. D'ailleurs, eût-il reconnu Nelly, que par fierté il n'eût pas soufflé mot de sa courageuse intervention.

Il murmura en détournant les yeux :

— Tu es gentille d'avoir pris mon parti tout à l'heure. Si jamais je retrouve cet Hindou !

— Il ne faut pas avoir de rancune contre Késava, Dennis, la plupart du temps il parle sans réfléchir. C'est malgré tout un bon garçon. Il est mon ami, comme tu es le mien.

Dennis en demeura tout interdit :

— Tu es une drôle de fille !

— Si je n'étais pas une « drôle » de fille, nous ne serions pas sur le quai en train d'attendre ton grand-père. Ah ! je vois le bateau ! Courons demander à M. Cox de nous laisser monter à bord.

— Qui est M. Cox ?

— Le chef de la police du port.

Dennis regarda Nelly avec une sorte d'admiration :

— Tu connais tout le monde décidément !

M. Cox tendit sa large main à la fillette :

— Eh bien, Miss Nelly on vient chercher un ami d'Angleterre ou un parent ?

— Un parent de Dennis Mac Donald. Pouvez-vous nous faciliter le passage sur le navire ?

— Restez derrière moi, nous monterons bientôt. Qui faudrait-il demander ?

— Sir Mac Donald.

Sur le pont du Strathmore, les passagers se penchaient pardessus le bastingage pour échanger de gais saluts avec leurs familles.

Les enfants se faulfilèrent derrière le gigantesque M. Cox qui s'approcha d'un des officiers du Strathmore :

— Nous réclamons sir Mac Donald, s'il vous plaît.

— Suivez-moi.

Les yeux de Dennis fulgurèrent de joie. Il tremblait presque à l'idée d'atteindre son but : retrouver enfin ses parents anglais. Le rêve de son père et le sien.

L'officier du Strathmore s'arrêta devant un jeune homme d'une rousseur typiquement écossaise, qui dépassait d'une tête tous les autres passagers :

— Sir, ces deux enfants viennent à votre rencontre.

Et, après avoir salué, l'officier tourna les talons.

Déconcerté, prêt à pleurer devant ce trop jeune grand-père, Dennis bredouilla :

— Je m'appelle aussi Dennis Denzil Mac Donald.

Amusé, l'Écossais regarda le petit Indien maigre et noir comme un corbeau :

— Enchanté, mais je suis Donald, David Mac Donald.

— Sans doute est-ce votre père qui porte le prénom de Dennis..., peut-être même votre grand-père ?

— Ni l'un ni l'autre, mon garçon. A part moi, nul n'a encore fait le voyage des Indes.

Dennis baissa la tête et ferma les yeux. Il ne voulait pas qu'on le voit pleurer.

Nelly vint à son secours.

— Dennis porte le même nom que vous, Sir, c'est pourquoi...

— Désolé. Ignorez-vous que Mac Donald est aussi répandu en Ecosse que Smith l'est en Angleterre ?

On vit trembler le menton de Dennis quand il demanda :

— Resterez-vous à Bombay ?

— Très peu de temps, mon « cousin ».

— Peut-être aurez-vous quand même besoin d'un « boy » sachant parler marathi, hindi, tamoul, urdu et anglais ? Quelqu'un de très dévoué ?

— Une personne dans ton genre ?

— Oui, dit gravement Dennis.

— Entendu, mais avec l'approbation de tes parents.

— Vous serez toute sa famille, dit Nelly. Dennis est orphelin.

DONALD DÉCOUVRE UNE VILLE DANS LA VILLE

Il ne suffit pas de connaître un médicament pour guérir une maladie.

EN sortant de la douane, Mac Donald, sollicité par tous les porteurs de grands hôtels, ne voulut à aucun prix entendre parler de palaces : « uniquement pour Européens, sir ».

Il se tourna vers les enfants :

— Je ne suis pas venu ici pour voir des Anglais dîner en smoking. Il doit exister des hôtels purement indiens ?

Dennis s'éleva contre ce projet qui choquait toutes ses conceptions sur les Sahibs :

— Aucun Européen ne s'en va vivre au bazaar ! Aux Indes, les Sahibs restent entre eux.

Donald grommela entre ses dents :

— C'est bien ce que je leur reproche. Voyons, Nelly, as-tu une idée ?

La fillette regarda Dennis. Il avait l'air navré.

— Dennis doit connaître quelque chose.

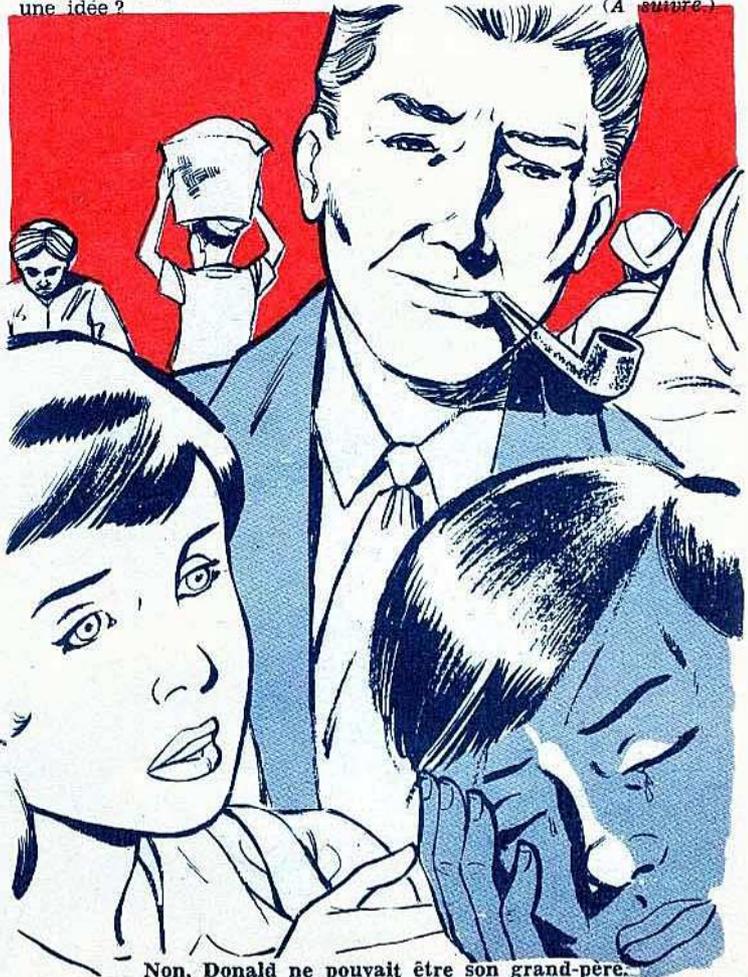
— Hum !... oui ; mais les pensions indiennes ne sont pas confortables. Un Sahib qui vient tout juste de débarquer risque d'attraper toutes sortes de mauvaises choses : typhus, variole, choléra...

— Arrête ! arrête, mon garçon ! Ne t'inquiète pas pour ma santé. Avant mon départ, j'ai été vacciné d'office contre tout ce qui court, vole, rampe, griffe ou se boit. Allons, donne-nous cette adresse.

Vaincu, car il espérait bien connaître la vie menée dans un palace, Dennis soupira :

— « Naju mansion ». Elle est située dans Naigaum Road.

(A suivre.)

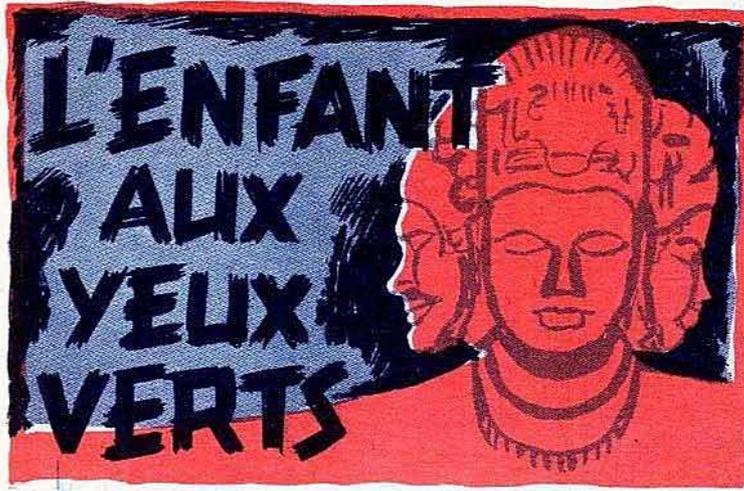


Non, Donald ne pouvait être son grand-père.

La semaine prochaine :

Changement de direction.

(1) De la caste indienne la plus basse.



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Nelly est la fille d'un consul de France aux Indes. Elle accompagne Dennis, un jeune métis sur le port. Dennis croyait retrouver son grand-père à l'arrivée du bateau venant d'Europe mais, grosse déception : Donald est beaucoup trop jeune pour être le grand-père de Dennis !

Donald appela un taxi. Nelly réfléchit qu'il se passerait certainement encore une heure avant le retour de ses parents au consulat et elle décida d'accompagner ses nouveaux amis.

Le trajet du Ballard Pier aux quartiers Nord de Bombay constitua pour Donald un véritable choc. Klaxonnant avec une ardeur sauvage, le Sikh magnifiquement barbu qui conduisait la voiture, après avoir roulé dans les belles avenues aux maisons européennes, fonçait à présent dans des rues grouillantes où les boutiques étaient devenues des échoppes minables, infestées de mouches, où les odeurs se faisaient de seconde en seconde plus lourdes, plus intolérables, plus innommables. Abasourdi par les appels de trompe, les cris des mendiants, les mille dialectes qui s'entre-croisaient sur le mode suraigu particulier à l'Orient, Donald regardait l'hallucinant défilé.

Ce qui le frappait le plus dans cette cohue, c'étaient l'extrême jeunesse et la maigreur des gens.

Brahmanes à boucles d'oreilles, le tilaka (1) peint entre les yeux, Shivaïstes barbouillés de cendres, Parias vêtus d'un pagne ultra-court, Vishnouïstes au front marqué d'un triple trait, Jaïnistes, portant un masque de gaze devant la bouche et le nez afin de ne pas aspirer par mégarde quelque bestiole, tous étaient d'une maigreur pathétique.

Le taxi stoppa devant une maison aux murs fraîchement crépis.

— Voici la « Naju Mansion », Sir.

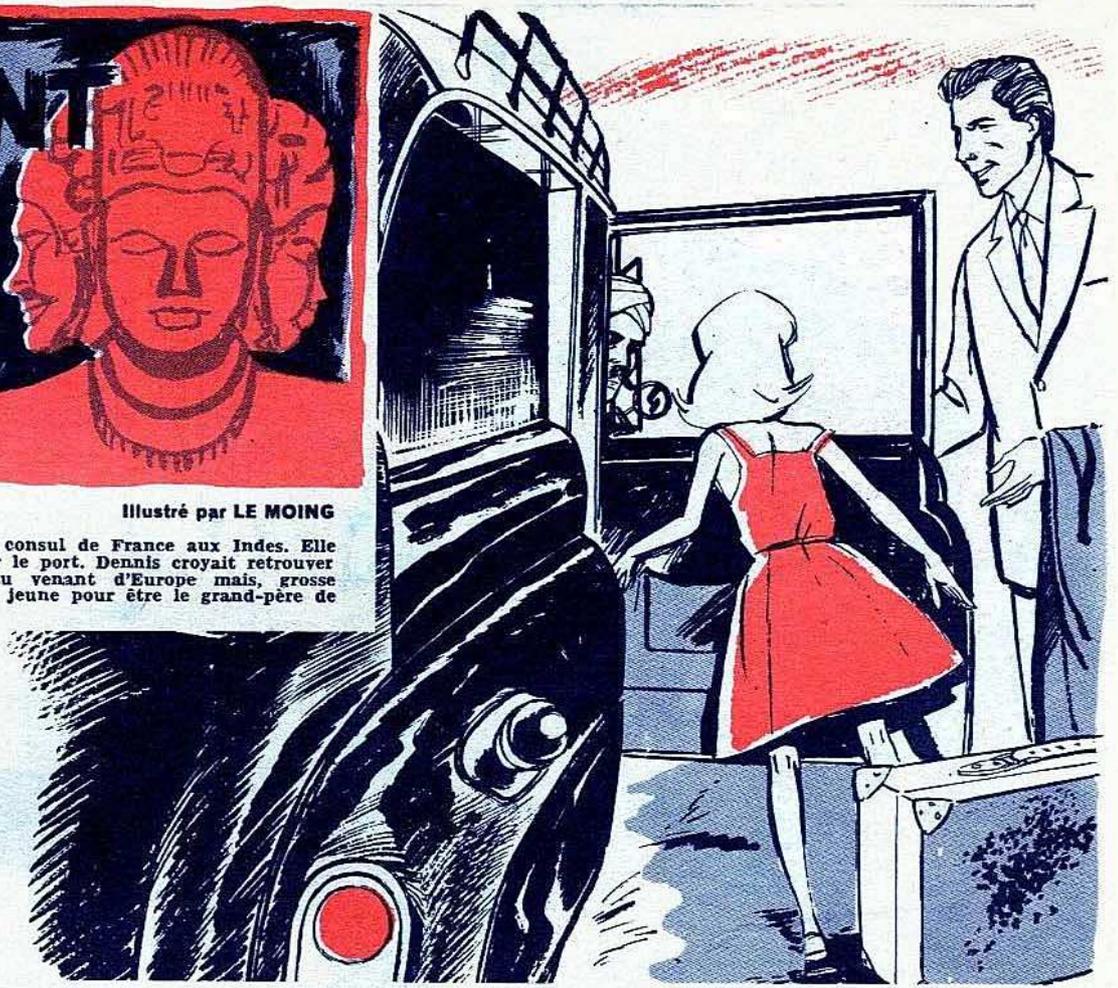
Donald descendit de voiture. Les indigènes qui se trouvaient sur le trottoir dévisagèrent l'étranger et arrêtèrent net leurs conciliabules. Leurs regards étaient subitement devenus fixes : ils semblaient voir « au travers de Donald », d'un Donald transparent, sans épaisseur.

— Qu'ont-ils à me regarder ainsi ? demanda l'Écossais intrigué.

— Il m'est arrivé, dit Dennis, de marcher des journées entières dans le quartier hindou, sans jamais rencontrer un seul Européen. Ils sont... surpris.

Nelly se mit à rire : — Et à voir leur expression, ils doivent vous prendre pour un inspecteur de police !

— Entrons ! Suivi par les enfants, Donald



pénétra dans le hall. Il y régnait une chaleur de fournaise. Le panka (2) suspendu au plafond, sa corde poussiéreuse passée dans un trou de la cloison, devait être là comme pur ornement. Dennis frappa dans ses mains pour appeler l'hôtelier.

Celui-ci surgit d'une alcôve où il faisait la sieste et il jeta un regard étonné sur l'étranger :

— Le Sahib désire ?
— Une chambre.
— Une..., mais..., mais... le Sahib est anglais ?

— Pas anglais, écossais.
— Réellement... oh !... Holà ! Nanda Ram, arrive ici, prends les valises du Sahib et porte-les dans la chambre n° 1 !

Satisfait de la tournure prise par l'entretien, Donald eut un clin d'œil malicieux à l'adresse de Nelly et de Dennis.

La chambre qu'on lui indiqua comme la plus belle de la pension était petite et d'une nudité visiblement ascétique. Elle comportait en tout et pour tout un lit de cordes, voilé de tulle comme un cataplasme.

A part ce meuble, il n'y avait que des murs blanchis à la chaux jusqu'au plafond où trônait un panka (3), veuf de la corde qui servait à l'agiter.

La chambre semblait nette de termites, mais lorsque Dennis souleva la moustiquaire du lit, une énorme araignée en sortit et se mit à galoper à travers la salle pour se blottir dans un trou du plancher.

— Tarentule, dit laconiquement Nelly.

Ce fut avec un soupir de soulagement que Donald Mac Donald repassa la porte de cet accueillant hôtel.

(2) Appareil que l'on balance à l'aide d'une corde pour donner de la fraîcheur à une pièce.

(3) Ecran suspendu au plafond, employé comme ventilateur.

— Quelle idée as-tu eu, Dennis, de m'indiquer ce « home » pour entomologiste ?

— Mais... je ne voulais pas ! Ici c'est un hôtel indien, pas un hôtel pour des Sahibs !

— Très juste, mon garçon, c'est moi qui l'ai réclamé pour la couleur locale ! A présent, j'ai compris, en route pour le Taj Mahal Palace, mais, auparavant, nous allons passer chez toi pour y prendre ta valise.

Dennis eut un mélancolique sourire :

— Oh ! elle sera bientôt faite. J'ai tout juste une chemise de rechange et la photo de papa avec la décoration qu'on lui a donnée...

— De quel côté habites-tu ?

— J'aime mieux aller seul.

— En voilà des idées ! On va prendre un taxi pour aller plus vite ! Avec une chaleur pareille ! Allons, où se trouve ta maison ?

L'aveu de sa pauvreté coûtait visiblement à Dennis :

— Après la mort de mon père, je n'ai plus eu d'argent. J'ai cherché du travail pendant des jours et j'ai été obligé de venir coucher dans un endroit peu brillant. Enfin, venez...

C'était une sorte de bidonville placé à la fin du bazar, un camp composé de tentes faites d'étoffes pourries et rapiécées, de carton bitumé et de débris de fer blanc. Ces tanières ne comportaient pas de fenêtres et on devait se glisser en rampant sous l'ouverture qui servait de porte. Elles étaient si serrées les unes contre les autres que leurs habitants, obligés faute d'égouts de jeter les eaux usées à terre, marchaient et dormaient sur un sol éternellement boueux.

Pendant que Dennis s'éloignait en sautant par-dessus les rigoles d'eau sale, Donald questionnait Nelly :

— C'est effarant ! Quels sont les « natives » qui vivent ici ?

— Des « hors caste ». La plupart sont des Parias (4).

— Tu me parais bien renseignée. Qu'attendent les Anglais pour faire disparaître l'horreur de ce coin ?

— Pour certaines tâches il ne faut pas seulement de l'argent, il faut surtout de l'amitié.

— Mais elle existe !

— Pas entre les castes, pas même entre les Indiens. Tout, en Inde, est question de religion. Il faut avoir vécu ici pour comprendre. Pour les Hindous, la misère est la juste châtimement de fautes commises dans une de leurs vies antérieures, car ils s'imaginent en avoir eu beaucoup d'autres avant celle qu'ils vivent actuellement. La misère, ils l'acceptent comme une punition méritée, avec résignation, en espérant que cette attitude leur donnera peut-être le droit de revivre dans une caste supérieure... et qui sait ? de devenir brahmane à leur tour ! Ils ne réclament aucune pitié et ne font rien pour sortir de leur condition de paria.

— C'est absurde !

— Sans doute, mais je les admire pour leur foi totale. Le Père de la Mission nous a posé cette question : « Etes-vous sûres d'être aussi fidèles à votre foi de chrétiennes qu'ils le sont à leurs croyances hindoues ? »

J'ai réfléchi. Eh ! bien ! non ! Je fais ce que je peux, mais j'ai bien l'impression de ne pas leur arriver à la cheville pour ce qui est de soumettre toute ma vie à ma foi. Ils acceptent tout, avec un détachement inhumain.

— C'est absurde !

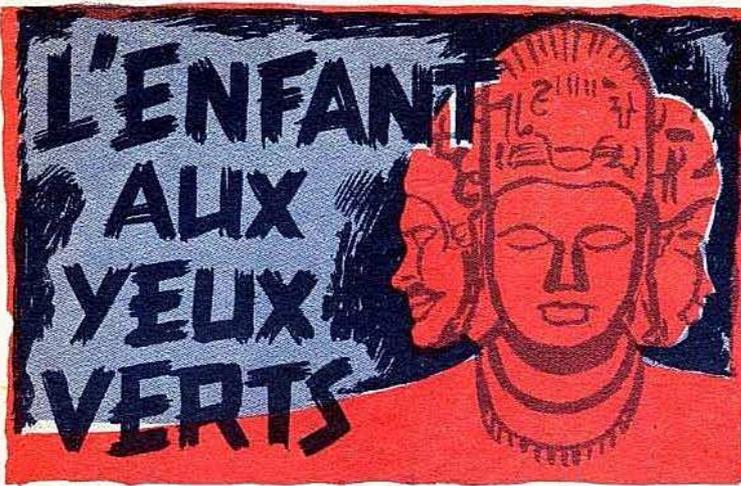
— C'est absurde !

— Sans doute, mais je les admire pour leur foi totale. Le Père de la Mission nous a posé cette question : « Etes-vous sûres d'être aussi fidèles à votre foi de chrétiennes qu'ils le sont à leurs croyances hindoues ? » J'ai réfléchi. Eh ! bien ! non ! Je fais ce que je peux, mais j'ai bien l'impression de ne pas leur arriver à la cheville pour ce qui est de soumettre toute ma vie à ma foi. Ils acceptent tout, avec un détachement inhumain.

(4) Caste la plus basse de l'Inde. (A suivre.)

La semaine prochaine :
En route pour les quartiers hindous !

(1) Signe rituel.



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Nelly et Patrice habitent les Indes où leur père est consul de France. Nelly, qui partage souvent les jeux des petits Indiens, vient de faire la connaissance de Dennis, un jeune métis, et de Donald, un Ecossais qui vient de débarquer d'Europe.

Que peuvent faire les Anglais devant une civilisation fondée entièrement sur la religion ? Rien. Alors, ils passent, sans regarder... comme des brahmanes.

— Tu es anglaise ?
— Je suis française. Mais en même temps que la France, mon pays est aussi l'Inde, l'Inde où

je suis née, où j'ai mes amis, qu'ils soient blancs ou parias.

L'Ecossais passa sa main sur les cheveux de la fillette :

— Je partage tes idées et, parmi les cadeaux que notre « civilisation » fait à l'Asie, il serait grand temps d'y glisser l'amitié.

Le grand défaut des hommes est d'abandonner leurs propres champs pour ôter l'ivraie de ceux des autres.

LE DÉPART

De retour à Cuffe Parade, Nelly fut accueillie par son frère.

— Je t'annonce que nos honorables parents sont arrivés avant toi.

— Alors, je vais entendre un beau sermon !

— Peut-être pas, ô protectrice des parias... je me suis montré bon à ton égard... trop bon.

Inquiète, Nelly regarda son jumeau :

— En langage clair cela veut dire ?

— Que j'ai arrangé les choses en avouant tout de suite à la famille que tu n'avais pas encore appris un mot de tes leçons.

— Vampire ! Tu appelles ça « arranger » les choses !

Imperturbable, Patrice expliqua :

— Cela leur a fait comprendre tout de suite pourquoi tu n'étais pas là pour leur sauter au cou, et cette franchise que tu déplores, — à tort, ma très chère, — va te permettre de voler jusqu'à ta chambre pour y revêtir ta tenue n° 1.

— Ma robe à petits plis ?

— Yes, jeune Mensahib, ton espèce de cloche à chichis.

— En voilà une idée ! Je n'ai encore jamais accompli de punition en robe de cérémonie !

— O Terre-Neuve breveté, qui te parle de punition ?

— Toi !

Le jeune garçon s'inclina une main sur son cœur :

— Erreur, idole des parias ! C'est pour accompagner Patrice Sahib chez le maharajah de Sopour, — où nos parents sont déjà, — que tu dois, comme dans la chanson, mettre « ta robe blanche et ta ceinture dorée ».

— Hurrah ! cria Nelly en se débarrassant prestement de ses sandales afin de grimper plus aisément l'escalier. Elle détestait porter des chaussures et chaque fois que cela lui était possible



— Je possède plusieurs palais, le plus souvent déserts.

elle était pieds nus comme les Indiens.

A ses côtés, exultant, Patrice escaladait les marches deux par deux.

— Il paraît que nous allons faire la connaissance d'un petit prince de notre âge, dont c'est aujourd'hui l'anniversaire. C'est pour lui que le maharajah donne une fête qui sera, je l'espère, tout ce qu'il y a de plus hip ! hop ! et badaboum !

Les jumeaux ne furent pas longs à s'approprier et ils s'élançèrent vers la résidence voisine. Le parc avait un aspect féérique. A toutes les branches d'arbres étaient suspendues des girandoles, des guirlandes et des lampions chinois.

Les derniers rayons du soleil faisaient chatoyer les costumes des invités et rendaient plus

éblouissante encore l'harmonie de leurs couleurs : les roses, les jaunes, les verts, les violets, qui se mariaient sans se heurter. Sous leur « sari », les femmes étaient parées de somptueux bijoux et les turbans masculins s'enjolivaient parfois d'une pierre brillante.

De loin, Nelly reconnut ses parents, assis près du maharajah. Elle précipita sa marche. Un regard réprobateur de sa mère stoppa son élan. Baissant les yeux, la fillette s'aperçut, qu'une fois de plus, elle avait oublié de se chauffer : en robe de gala, elle était pieds nus !

Sa confusion fut de courte durée. Souriant, le maharajah qui avait près de lui un petit garçon aux yeux si larges qu'on les voyait aussi bien de profil que de face, lui faisait signe d'approcher.

— J'ai raconté à Nandaka, comment, certains enfants de ma connaissance, se procurent des plumes de paon pour leurs coiffures. Mon fils voudrait voir Barbeblanche dans ses atours et ses danses burlesques !

— Le prince, si vous le voulez bien, peut venir jouer chez nous dans notre jardin. Barbeblanche s'y trouve toujours.

Le maharajah se tourna vers son fils :

— Qu'en penses-tu Nandaka ? Pour toute réponse, le jeune Hindou enleva son collier de jasmins qu'il passa autour du cou de Patrice, puis il offrit son sourire comme d'autres fleurs blanches dans son visage bronzé.

Baissant ses longs yeux, il prononça dans un anglais hésitant :

— Vous me tentez. J'ai souvent rêvé connaître les défilés par où se sont introduits en Inde, Cyrus, Darius, puis Alexandre le Grand.

— Sans compter que c'est aussi l'antique route de la soie, celle du bouddhisme et la voie des invasions de Gengis Khan, de Tamerlan et de Baber. Ce pays mérite votre visite, croyez-moi.

— Je suis persuadé de sa beauté et de son intérêt, mais il est difficilement accessible. N'oubliez pas que j'ai femme et enfants...

— Le climat est supportable, chaud, mais moins malsain que celui de Bombay. C'est la haute montagne.

— C'est aussi un territoire militaire ?

— Oui, puisqu'il longe le « pays rebelle ».

— Le « pays rebelle » ?

— On donne aux tribus montagnardes qui vivent entre le confluent d'Astor et le pays de Hazara, le nom de « pays rebelle » parce qu'il n'a jamais voulu recevoir de maîtres. Leurs territoires constituent autant de petites républiques. Certaines se composent de cinq maisons seulement...

— En ce cas, il ne doit y avoir ni hôtel ni Dāk-Bungalow (1) où loger les miens pendant ces vacances !

Le maharajah sourit :

— Vous n'auriez pas à craindre une séparation d'avec votre famille, mon cher ami. Je possède plusieurs palais, le plus souvent déserts puisque je voyage sans cesse. Ces palais, ces « forts » plutôt, servaient

jadis de gîte d'étape aux Grands Mogols qui se rendaient à Samarqand. Je pense à l'un de ces relais. Il serait un « home » (2) plus confortable qu'un hôtel pour vos vacances.

La femme du consul était ravie : l'idée d'échapper à la fois à la fournaise de Bombay et à l'entassement des hôtels de Simla était réconfortante. Elle murmura, radieuse :

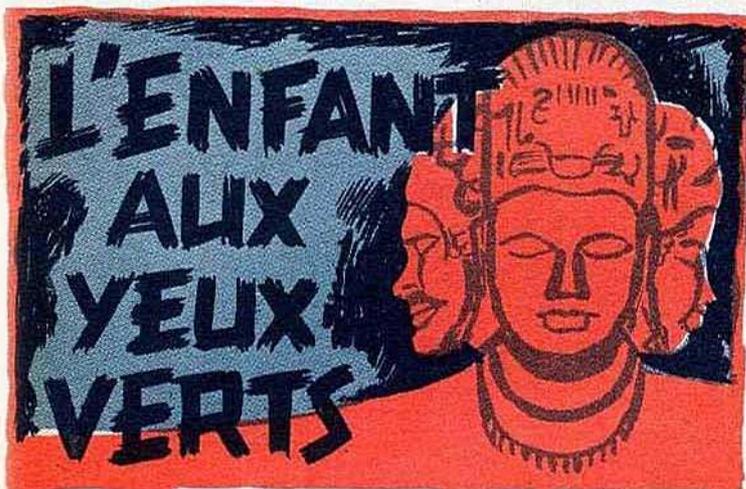
— Je ne sais comment vous remercier ?

(A suivre.)

(1) Habitation d'un seul étage.

(2) « Chez soi ».

La semaine prochaine :
En route pour Pèchawar.



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Nelly et Patrice habitent les Indes où leur père est consul de France. Au cours d'une réception, le maharajah de Sapour propose au consul et à sa famille d'aller passer leurs vacances dans un de ses palais en bordure du « pays rebelle ».

— En acceptant, tout simplement ! Alors, c'est dit, je vais donner des ordres pour que l'on vous attende à l'embranchement de Peshawar, lundi prochain. Vous voyagerez dans mon wagon spécial.

Quelques jours après cette conversation, les jumeaux s'embarquèrent pour la frontière du Nord-Ouest à la Victoria Station de Bombay.

Le nombre des voyageurs y est journellement celui qu'on voit dans les grandes gares parisiennes une veille de fête, car les Indiens ont pour habitude de venir s'installer sur les quais, une journée ou deux avant le départ de leur train. Un Indien part quand il est prêt, même si l'heure de son train avait été fixée pour la veille ou si elle doit l'être pour le lendemain. Cela n'a pas d'importance, ce qui compte c'est de partir.

Accroupis ou allongés, les Indiens occupaient chaque parcelle de la gare, cuisinant, mangeant, fumant, dormant, au milieu de leurs animaux familiers : poules, chiens, chats, chèvres, oiseaux, que, bien entendu, ils emmenaient avec eux.

Des dizaines de marchands ambulants, leur éventaire pendu au cou, proposaient à chacun des gâteaux huileux et des bons poissons, tout couverts de mouches et de poussière. Des mendiants rongés de vermine harcelaient les voyageurs qui se hâtaient vers leur compartiment :



— Baksheesh ! Baksheesh ! De temps à autre, des vaches sacrées, squelettiques, affamées, faisaient irruption jusque sur les voies pour venir brouter un légume pourri ou une fleur fanée entre les Indiens allongés.

Ce fut dans cette confusion de gens, de bêtes, d'appels, de cris, que les jumeaux et leurs parents réussirent à joindre le quai où attendait la « Flèche Rouge », le train de la frontière.

Leurs serviteurs chargés des « bedding » (1), des valises, des paniers, couraient et bousculaient les dormeurs malgré les exhortations au calme de leurs maîtres. Barbeblanche, agrippé au cou de Sandjivaka, roulait des yeux effarés et poussait des soupirs douloureux, tandis que le maître d'hôtel criait sans arrêt :

— Par ici, Sahib ! Suivez-moi Memsahib ! (2), Courez ! Courez vite, enfants !

— Mais nous avons le temps Sandjivaka ! Il nous reste une demi-heure et le wagon nous est réservé !

En bon Indien Sandjivaka n'avait cure de ces paroles. Ayant reconnu de loin, à ses armoires dorées, le wagon du maharajah, il se rua à l'assaut d'un compartiment que personne ne lui disputait, jetant valises, bedding et paniers par la fenêtre ouverte en dédaignant la portière fermée par un loquet...

Puis, ayant expédié Barbeblanche par le même chemin, il réussit l'exploit de s'introduire à son tour dans le wagon par l'étroit orifice !

Un effroyable bruit de valise cassée termina cette gymnastique.

Nelly regarda sa mère :

— Ton nécessaire de voyage, sans doute !

Sandjivaka ouvrit la portière et annonça en souriant :

— Vite, mes maîtres, montez !

J'ai arrangé le compartiment. Il y a deux couchettes de chaque côté, ici, et autant à côté. Cette porte ouvre sur un réduit à douches. Cette autre porte sur

- (1) Couvertures pour la nuit.
- (2) Madame.

La porte la mieux fermée est celle qu'on peut laisser ouverte.

VERS LE SÉJOUR DE LA FORTUNE

SUR le quai de Peshawar, en sortant de l'inférieure « Flèche Rouge », les Français se sentaient mûrs pour la tente à oxygène du plus proche hôpital.

A leur descente du wagon, ils furent accueillis par un homme de haute taille, vêtu de la tchoga (1) rouge des Hunzukuts

- (1) Manteau, cape.

un petit salon. Entrez, entrez, Memsahib !

La femme du consul poussa le léger vantail et, malgré sa contrariété, ne put s'empêcher de rire : au milieu de débris de flacons épars, Barbeblanche achevait de frotter ses bosses avec ce qui restait d'eau de Cologne !

L'heure du départ approchait, mais n'incitait pas des Hindous se rendant à un pèlerinage à se hâter, car ils n'avaient guère d'objets à transporter. Les enfants les virent simplement remettre sur leur front la cendre qu'ils avaient enlevée pour dormir. C'était leur façon de s'habiller.

Puis, calmes et dignes, ils se hissèrent sur les toits des autres wagons dont les compartiments étaient bondés à refus, de voyageurs entassés jusque par-dessus les filets et les ouvertures de fenêtres.

Malgré les ventilateurs, les blocs de glace qui s'évaporèrent dans des bassins spéciaux, une intolérable chaleur collait à la peau comme un emplâtre.

— A quelle heure serons-nous à Peshawar, papa ? demandèrent les jumeaux d'une même voix.

— Pas avant trois jours...

et coiffé d'une étrange toque à bourrelet.

Il se présenta :

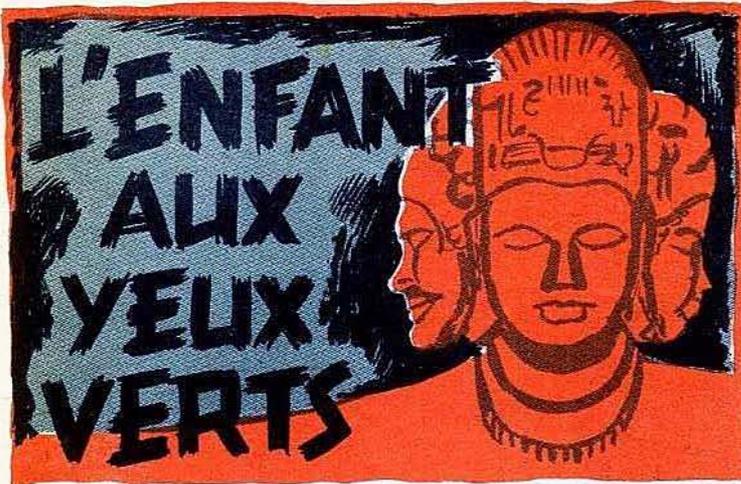
— Je me nomme Nazim. Le maharajah de Sapour m'a désigné pour vous guider jusqu'à son palais.

(A suivre.)

*La semaine prochaine :
La chevauchée
dans le désert.*



Les compartiments étaient bondés à refus.



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

Nazim était accompagné par un jeune Indien, incroyablement beau, qu'il poussa devant lui :

— Et voici le prince Bhimsi, qui a eu la gentillesse de m'aider à amener les chevaux que vous allez monter.

La femme du consul, encore ankylosée par l'atroce voyage, s'exclama :

— Quoi ? Nous devons encore faire le reste du trajet à cheval !

Les yeux de Nazim se mirent à pétiller :

— Comment atteindre Daoulatabad autrement ? Il n'y a ni route ni ponts.

Le consul paraissait intrigué :

— Daoulatabad ? Cela signifie bien le « séjour de la fortune » ?

— Exactement, sahib ! dit Bhimsi, découvrant dans un sourire ses dents éblouissantes.

Plusieurs chevaux, sellés de velours rouge, attendaient les voyageurs. C'étaient des bêtes nerveuses venues tout droit de Kaboul. Elles avaient des harnais pailletés et des colliers de perles bleues. D'autres chevaux, d'aspect rustique, avec une crinière laineuse, devaient servir au transport des bagages. Ils étaient surveillés par de farouches Afghans, enturbannés de soie noire, qui portaient leurs fusils en bandoulière avec une fleur au bout du canon.

Après avoir aidé les Français à enfourcher leurs montures, Nazim conseilla :

— Le prince Bhimsi marchera en tête pour indiquer la route. Avec les Afghans, je vais encadrer les sahibs et leurs servi-

teurs indiens. Ne craignez rien, nous sommes armés contre les pillards et avons l'habitude des mauvaises surprises.

Ce fut ainsi que Nelly et Patrice apprirent que la frontière du Nord-Ouest était sans cesse parcourue par des tribus rebelles dont il fallait se défier.



La petite troupe quitta le léger tapis de fleurs roses.

RESUME. — Nelly Patrice et leurs parents ont été invités par le maharajah de Sopour à passer leurs vacances dans un de ses palais en bordure du pays rebelle. Ils arrivent à Peshawar, après un pénible voyage par le chemin de fer.

Laissant derrière eux Peshawar, qui cuisait sous un couvercle de poussière, les cavaliers passèrent lentement devant le cantonnement des gardiens de la Khaïber Pass — des Ecossais — pour rejoindre par des pistes à peine visibles la lointaine « route de la soie ».

Sur le plateau désertique où semblait planer l'angoisse des anciennes batailles, les chevaux prirent le trot.

A l'horizon, de puissantes chaînes de montagnes se dissimulaient dans des écharpes de nuages que les pics trouaient de leurs glaives.

A mesure que les monts se rapprochaient, le sentier était parfumé d'arômes venus de délicates graminées que les chevaux écartaient en secouant leurs fantasques crinières.

La petite troupe quitta le léger tapis de fleurs roses pour parcourir un site tragique, jonché par les ossements d'anciennes caravanes, où les roches tourmentées prenaient des al-

lures de bêtes tapies dans la poussière et où chaque ondulation de terrain pouvait masquer un rebelle à l'affût.

Plus une herbe, plus un oiseau. On eût dit que l'immense désert brûlait sourdement depuis l'aube du monde, tant le sable, noir comme de la cendre, ensevelissait les pattes des chevaux.

Oppressée, Nelly se tenait aux côtés de son père qui lui montra les cimes, deux fois hautes comme les Alpes, se découpant à l'horizon sous un ciel d'un bleu violent :

— L'Himalaya !

(A suivre.)

La semaine prochaine :

DAOULATABAD !



LA RÉDACTION VOUS PARLE

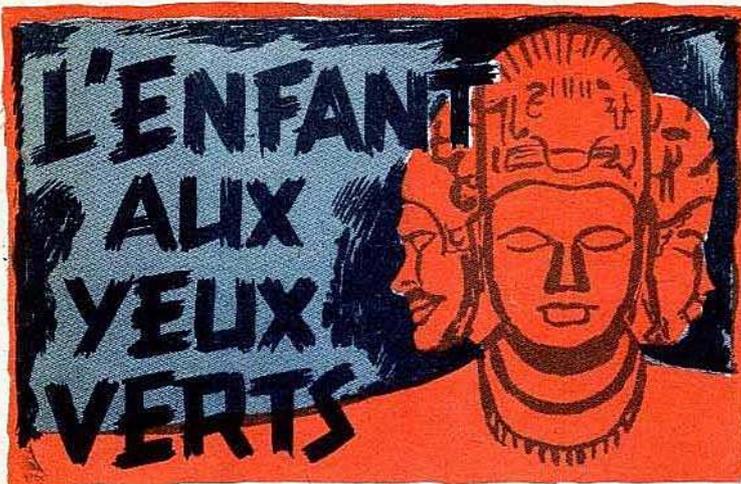
Maintenant que tu as lu la présentation de Tony, Clara et Zéphyr en pages 10 et 11, prends ton plus beau stylo-bille pour répondre au référendum de la page 2 :

« TON JOURNAL TEL QUE TU LE VOUDRAIS »

Et n'oublie pas d'inviter tes camarades à le faire.

Avec toi, avec eux, ensemble, nous ferons un **Fripounet et Marisette** sensationnel !

La rédaction **Fripounet et Marisette**.



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Nelly, Patrice et leurs parents ont été invités par le maharajah de Soupour à passer leurs vacances dans un de ses palais situé en bordure du pays rebelle. Ils vont, sur leurs chevaux, à travers le désert, proche de l'Himalaya.

Mais il fallut chevaucher longtemps encore avant d'aborder une gorge qui conduisait aux montagnes parées de coulées de neige.

Le désert... toujours le désert... Enfin, le vent apporta à nouveau le parfum des herbes. Les asphodèles dressèrent leurs quenouilles blanches, les rhododendrons épanouirent leurs frais bouquets mauves.

A travers une coupure de montagne, les enfants aperçurent l'Indus qui, tout en bas dans la vallée, luisait comme un cimetière. Les cavaliers redescendirent vers le fleuve dont il fallait passer, à gué, un des affluents.

Au bord de la rivière qui roulait torrentielle, Nazim se dépouilla de ses vêtements superflus et apparut taillé comme un lutteur qui aurait eu des épaules de corsaire.

Il entra dans l'eau, se planta à l'endroit le plus périlleux et, impavide, guida les bêtes dans les remous. Il était semblable à un dieu de la nature domptant les forces de l'eau vive et pliant à sa volonté les étalons terrifiés.

Sur l'autre rive, les chevaux galopèrent à travers la steppe. Ils paraissaient avoir repris courage depuis que l'air était devenu plus vivifiant. Mais cette trêve fut de courte durée, car ils durent s'engager dans un défilé tellement étroit que les cavaliers sentaient le roc leur raboter les genoux. Une lumière de crépuscule descendait des rochers surplombants, le sentier côtoyait parfois des précipices où les pierres roulaient sous le pas trébuchant des bêtes. Chacun retenait sa respiration, se confiant à l'instinct de sa monture pour passer à travers le chaos des éboulis.

Souvent, le sol manquait et était remplacé par une sorte de passerelle suspendue, formée de pierres plates soutenues par des branchages entrelacés. Ce pont aérien craquait si fort au-dessus des abîmes que les chevauxangoissés refusaient de faire un pas de plus. Nazim descendait alors pour les tirer par la bride, les flattant de paroles encourageantes, tandis que Barbeblanche éperdu, lâchant le cou de Sandjivaka, s'enfuyait avec des gémissements rauques pour atteindre au plus vite la terre ferme !

Et l'ascension reprenait, implacable comme un cauchemar...

Une vallée apparut enfin. Elle arracha un cri d'admiration aux Français.

C'était un site prodigieux, entouré de montagnes qui paraissaient taillées comme autant de joyaux. Les cimes scintillaient telles des améthystes, des rubis, des topazes, des tourmalines, des saphirs, des béryls gigantesques.

Nazim pointa son doigt vers l'horizon :

— Daoulatabad et sa couronne de gemmes !

Les sahibs écarquillèrent les yeux.

Accrochée à un roc, une fantastique cité se dressait. Nazim sourit et répéta :

— Daoulatabad !

Les chevaux gravirent la dernière piste qui menait au « séjour de la fortune ». Elle était si abrupte que les bêtes, presque debout, se hissaient sur leurs pattes arrière à coups de reins, en s'agrippant aux moindres aspérités, comme des chats ou des chèvres.

Imperturbable, Bhimsi se tenait fidèlement à son poste, en tête de la caravane. Il annonça :

— Nous voici arrivés !

Le « fort » de Daoulatabad était niché sur un balcon creusé dans la roche par les convulsions géologiques qui avaient formé l'Himalaya. Au cours de temps incalculables, les vents y avaient semé les fleurs et les arbres du prestigieux Cachemire, tandis que les pluies grossissaient peu à peu un lac d'une limpidité de source.

Daoulatabad, perché entre ciel et terre, était alors devenu un paradis aérien, une escale d'oiseaux éblouis, avant de devenir une halte de conquérants farouches.

Car Daoulatabad était aussi, était surtout, une forteresse rouge qui escaladait le ciel de ses murs aveugles, si hauts, qu'ils défiaient à l'avance une tentative d'assaut.

Daoulatabad avait été bâti par Balban, comme un bouclier contre l'invasion, pour surveiller la route de la soie, ce chemin qui menait de l'Inde de Golconde à la Chine du Roi d'Or et à la merveilleuse Samarkand, la ville verte.

Balban, ministre d'un sultan de Delhi, qui combattit les Mongols, restaura l'ordre intérieur et... s'empara du pouvoir à la mort de son souverain.

Une seule porte, secrète, masquée dans le rocher, donnait accès à l'intérieur du palais. Derrière se trouvaient les écuries où Nazim laissa les chevaux aux mains des palefreniers afghans.

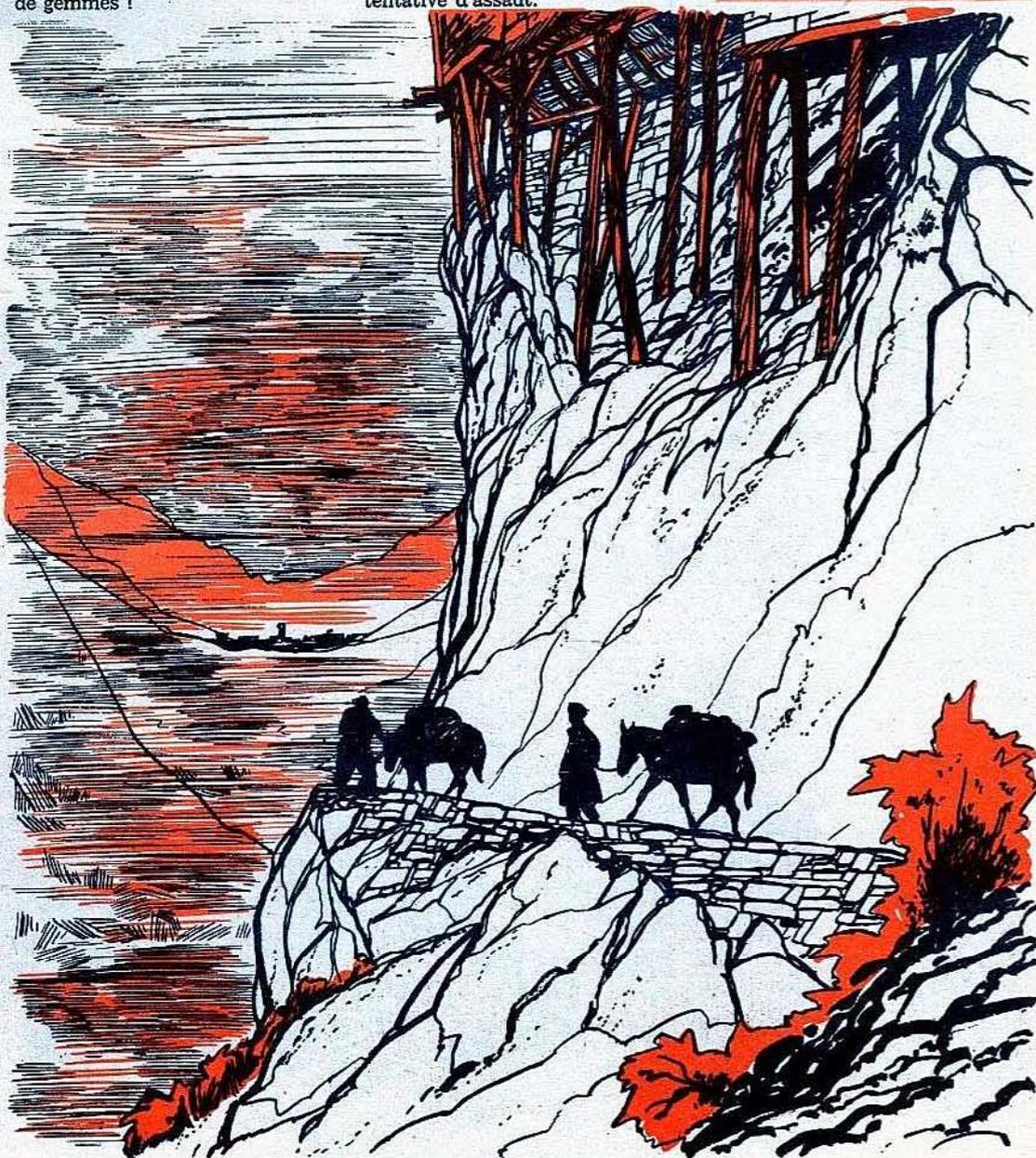
— A présent, suivez - moi, sahibs !

Le Hunzikut s'engagea dans un escalier obscur, tellement étroit que les enfants touchaient les parois de leurs épaules. En haut des marches, une lourde trappe de bronze scella le passage. Nazim frappa des coups, espacés comme un signal, auxquels des voix étouffées répondirent. Pendant que l'on tirait les multiples verrous de cette clôture, le consul, intrigué, demanda :

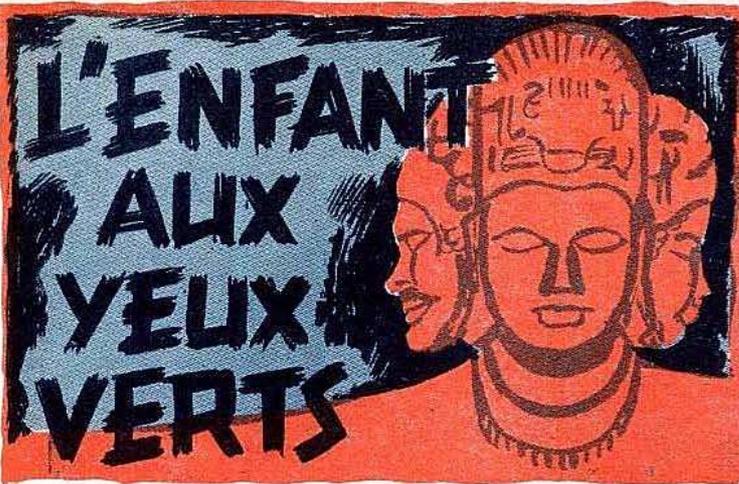
— Pourquoi ce luxe de précautions ?

(à suivre)

La semaine prochaine :
Le paradis des Grands Mogols.



DAOULATABAD : une forteresse rouge qui escaladait le ciel.



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Nelly et Patrice habitent les Indes où leur père est consul de France. Invités avec leurs parents dans un des palais du maharajah de Sopour, ils arrivent à Daoulatabad, « le séjour de la fortune ».

Dans l'ombre, la voix de Bhimsi résonna :

— Parce que les Mogols étant des usurpateurs, il fallait que leurs forteresses soient rendues inattaquables. Cet escalier où un homme peut tout juste se glisser tenait les conquérants de l'Inde à l'abri du poignard d'un assassin venu du dehors, car il débouche au beau milieu d'un corps de garde. La surprise était impossible : un soldat pouvant défendre à lui seul l'entrée du palais contre tout une horde.

— Il restait l'escalade des murs.

Bhimsi éclata de rire :

— Elle n'est permise qu'aux aigles !

Le bouclier d'airain venait de se soulever. Les Français traversèrent l'ancienne salle de garde et, par un corridor orné de délicates peintures, gagnèrent le palais qui était d'une beauté fascinante. Les murs étaient de marbre, ajourés comme une dentelle, les arcades et les portes avaient des revêtements d'émail bleu sombre, turquoise et rose, d'un faste inouï sur lesquels se détachaient des fleurs d'or au cœur de pierrerie.

La femme du consul s'approcha. Incrédule, elle toucha cette floraison des Mille et Une Nuits :

— Elles sont en or ?

La véritable science consiste à regarder le bien d'autrui comme de la poussière et les autres êtres comme soi-même.

LE PARADIS DES GRANDS MOGOLS

DEPUIS l'époque des grands Mogols, le jardin de Daoulatabad était légendaire.

Peu de gens de la « ville-d'en-bas » avaient été admis à le parcourir, mais ceux qui l'avaient vu en gardaient un souvenir ébloui :

— Il est beau comme Rauzah — le paradis, — disaient-ils.

Conduits par Bhimsi, Nelly et Patrice étaient restés en extase pendant de longues minutes en découvrant l'oasis de Daoulatabad et ses arbres gigantesques.

Banians, cèdres, platanes centenaires étaient devenus le refuge des oiseaux indiens.

Ils étaient tous là, ceux qui chantent, sifflent, roucoulent et même ceux qui nagent, car au milieu de la sylve aérienne poussée comme par magie dans ce désert minéral, il existait un lac couvert de lotus roses qui supportait des escadres de canards, des poules d'eau, des râles ocel-

— Oui, memsahib, leurs pétales sont d'or pur et le pistil est soit une émeraude, soit une topaze, un rubis ou un diamant.

— Véritables ?

— Daoulatabad est le « Séjour de la Fortune », voyons !

Des tapis anciens couvraient le sol, et le plafond ouvragé en mille facettes de petits miroirs réfléchissait la lumière comme un monstrueux diamant. Les grillages de marbre qui fermaient les fenêtres étaient exécutés avec un art si délicat qu'ils simulaient des rideaux de tulle.

Les jumeaux s'approchèrent d'une embrasure qui permettait d'observer les alentours du palais. Tout en bas, il y avait des rues fourmillant de l'animation des bazars indigènes, des maisons, des voitures et des soldats anglais.

Patrice s'exclama :

— Mais il y a une route, une vraie route ! Pourquoi ne l'a-t-on pas prise ?

Nazim baissa la voix :

— Parce qu'elle longe le pays rebelle et traverse la cité interdite où les balles ne manquent jamais leur but. Or, le maharajah (1), mon maître, m'a rendu responsable de vos précieuses vies...

lés comme des paons, des hérons pourprés, des ibis, des flamants couleur d'aurore, des martins-pêcheurs vêtus de violet comme des évêques, des foulques, et surtout des hydrofaïsans, chamarrés d'or, qui parcouraient sans arrêt sur leurs larges pattes les feuilles de lotus.

De ce lac rayonnaient des avenues dallées de marbre blanc. A l'entour, l'eau circulait dans des canaux incrustés de mosaïques et, sous le sombre feuillage des arbres exotiques, retentissaient les cris des bulbul, des merles ou des mésanges casquées de plumes comme des danseuses chinoises.

— Je ne vous ai pas encore montré le plus beau. Suivez-moi.

Il conduisit les jumeaux sous une galerie de marbre, supportée par des colonnes sculptées

(1) Nom donné à tous les princes de l'Inde.



de guirlandes de fleurs dont les pétales étaient d'onyx, de lapis-lazuli, de sardines, de grenats et d'émeraudes. Le sol était recouvert de mosaïques imitant une jonchée de bouquets. Le jeune Indien appuya sur un bouton caché dans une corolle et, aussitôt, des fontaines dissimulées dans la corniche se mirent à bruir, laissant tomber une nappe d'eau qui formait une muraille plus irisée qu'un arc-en-ciel.

— Oh !

— C'est à cet endroit que les grands Mogols passaient les heures les plus chaudes.

— Eh bien ! ils devaient se plaire à Daoulatabad !

— Peuh ! ils avaient dix palais plus merveilleux encore. Daoulatabad, pour eux, n'était qu'un relais sur la route de Samarkand.

— J'avais entendu papa citer le « Séjour de la Fortune » comme un lieu magnifique, mais il ne le plaçait pas ici.

— Il existe un autre Daoulatabad au Dekkan.

— Je ne pense pas qu'il soit plus beau ni plus reposant que cet extraordinaire séjour aquatique. Quel luxe de fontaines !

Bhimsi était devenu grave :

— Tu peux dire quelle prodigalité, car dans la « ville-d'en-bas » qui, elle appartient au désert, l'eau est si rare qu'un gobelet d'eau croupie coûte 5 annas. Certains étés, les gens meurent de soif.

Nelly étouffa sous sa main un soupir horrifié :

— Ferme vite ces fontaines, Bhimsi !

Indigné, Patrice s'exclama :

— A quoi pensaient donc les grands Mogols ?

— A leur unique plaisir.

— Et le maharajah de So-

pour ne fait-il rien pour la « ville-d'en-bas » ?

— Il ne vient pour ainsi dire jamais ici ; il nous a dépêchés de Sopour, où il vit habituellement, afin de vous accueillir. Il ne se plaît guère à Daoulatabad.

— Pour quelle raison ? C'est si joli, ici !

Bhimsi eut un éclair dans ses yeux de laque noire :

— Pourquoi ? Venez voir.

Les enfants traversèrent un bois peuplé d'antilopes apprivoisées qui levèrent seulement la tête à leur passage, tandis que des nuées d'oiseaux caquetaient joyeusement, à demi cachés par les feuilles.

— Nous arrivons au Jardin des Perles.

Il y avait des kiosques de marbre qui étincelaient au soleil comme les rangs d'un collier.

Bhimsi escalada lestement un rempart crénelé. De là, on dominait la sauvage vallée enclose dans ses étranges montagnes.

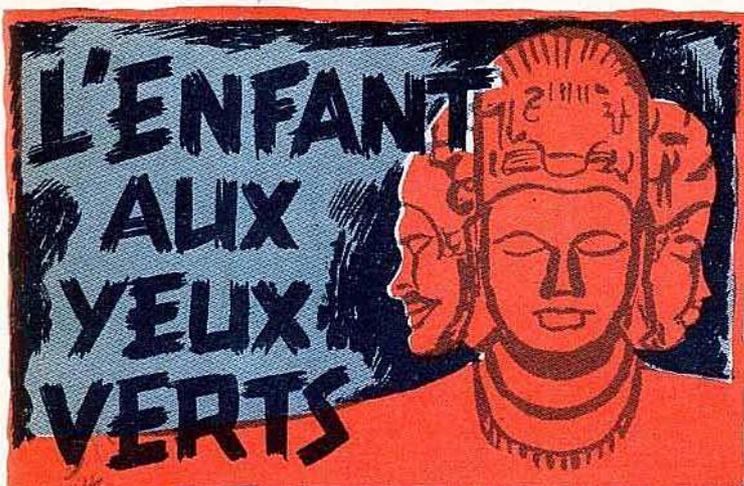
Penchée sur le créneau, Nelly distingua d'abord le bazar de la ville-d'en-bas, d'où montait un bourdonnement perçant et voilé tout ensemble, puis son regard s'évada vers la route en zigzags plaquée contre les abruptes parois et, enfin, elle découvrit, au fond de la vallée, une ville aux minarets blancs, aux murs très clos, que l'éloignement semblait faire danser sur la pâleur du ciel.

Elle se retourna avec un regard interrogatif.

— C'est la cité interdite, dit Bhimsi.

(A suivre.)

La semaine prochaine :
L'ami retrouvé.



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Nelly et Patrice habitent les Indes où leur père est consul de France. Invités avec leurs parents dans un des palais du maharajah de Sopour, ils arrivent à Daoulatabad, « le séjour de la fortune ».

— Interdite, pour quelle raison ?

— Parce qu'elle contient le mausolée d'un saint musulman, qui fut détruit à plusieurs reprises par des ennemis de l'Islam. Depuis, les rebelles appréhendant que des infidèles saccagent à nouveau le sanctuaire ont interdit l'entrée de la ville à ceux qui ne professent pas la religion de Mahomet. S'il n'est pas musulman, l'homme qui passe la porte de la cité n'en revient jamais vivant.

— La cité paraît fort belle.

— Elle l'est.

— Tu y es allé ?

Bhimsi eut un léger sourire :
— Etant le dernier de ma lignée, ma mère m'a fait jurer de ne pas exposer ma vie inutilement.

Plus tard, les hommes de ma race régleront leurs comptes avec les rebelles.

— Ce sont uniquement des rebelles, qui habitent la cité ?

— La plupart descendent des hordes de Gengis Khan.

Patrice cligna les yeux d'un air renseigné :

— Des Mongols.

— Des Waziris, des Kohistanis et des Hazaras. Beaucoup ont le type mongol.

— Tu en connais ?

— Ils viennent librement commercer au bazar de la ville d'en bas. Daoulatabad est une ville indienne où tous les hommes, qu'ils soient hindous,

bouddhistes, musulmans ou chrétiens peuvent séjourner et ouvrir boutique, s'ils le veulent. Nous autres hindous sommes conciliants au point de vue religions.

— Tu es hindou ?

Bhimsi se redressa orgueilleusement :

— Je descends des Rajpouts de Chittore. La ville de mes ancêtres a été détruite par Ala-Oudin, un musulman, et sa population exterminée.

— Oh !... Il y a longtemps ?

— Oui. Depuis cette tragédie, les hommes de Chittore ne sont jamais revenus dans leur pays. Ils portent leur foyer à la selle de leurs chevaux. Mais ils n'ont pas oublié...

Nelly s'accouda au rempart et regarda les minarets de la cité interdite sur lesquels pleuvait l'averse d'or du soleil.

— Je pense qu'il doit exister un moyen de visiter la ville sans se faire tuer...

Son frère lui bourra l'épaule :

— Es-tu devenue folle ?

Puisque Bhimsi vient de te dire qu'on assassine les gens chez les rebelles !

Bhimsi coupa la discussion qui s'amorçait :

— Nous pouvons en toute sécurité parcourir le bazar de Daoulatabad. Il est bien rare que des Waziris ou des Hazaras ne soient pas en train d'y marchander des étoffes.

— Allons-y !

Les rivières, à leur source, ont une eau douce ; dès qu'elles se sont mêlées à l'Océan, leurs eaux ne sont plus bonnes à boire

LA RENCONTRE

LE bazar était un lieu passionnant. Ses ruelles, telles des fissures d'or sombre, grimpaient à pic entre les échoppes adossées au roc où, sous les auvents minuscules, les vendeurs pesaient les graines et les fruits, sans même se préoccuper des essaims de mouches qui bourdonnaient autour d'eux.

Mais ce qui donnait son attrait à ce bazar, c'était un antique caravansérail (1), placé au bout de la ville ; là, parmi des centaines de chameaux entravés, se pressaient les nomades qui venaient des pays de l'épouvante où souffle le vent de sable.

Tartares, Tibétains, Turkmènes, Tadjiks, Kirghizes, Pa-

thans, Afghans, Kohistanis, Hazaraks farouches...

Les femmes de ceux-ci se tenaient à l'écart, voilées par une étoffe qui partait du sommet de leur tête pour tomber jusqu'à leurs pieds chaussés de babouches d'or. De ces fantômes, on ne distinguait même pas le regard, les yeux étant dissimulés sous la cagoule par une étroite grille en points ajourés.

Intriguée, Nelly se tourna vers Bhimsi :

— Quels sont ces spectres ?

— Des musulmanes de la région. Ici, on voile les filles sous le « tchaddour » à partir de l'âge de dix ans.

— Quelle barbarie ! Elle devrait étouffer sous ce suaire !

Soudain, une singulière musique, une mélodie de cloches, détourna l'attention des en-



fants. C'était une caravane de chameaux qui rejoignait l'Afghanistan tout proche. Les chameliers hirsutes, aux faces de Mongols, avec leurs femmes aux oripeaux bariolés, offraient un spectacle qui ne pouvait se situer dans le temps. Ces gens, qui suivaient la même route que leurs ancêtres, portaient les mêmes haillons, les mêmes turbans que les sujets de Gengis Khan...

Dans le scintillement d'une lumière dorée par le soir, le chameau de tête, orné de plumes, de colliers de perles bleues et d'oreilles de renard, s'avancait, secouant la cloche attachée à son cou. En sourdine, les chameliers reprenaient la mélodie de la route, scandée par les cloches des bêtes qui suivaient.

Des vieillards, chevauchant de petits ânes, fouettaient à coups de badine les retardataires.

Amusés, Bhimsi, Patrice et Nelly allaient suivre le défilé, lorsqu'un gamin se planta devant eux :

— Nelly...

— Dennis !... Que fais-tu ici ?

— J'ai suivi mon « cousin ». Sais-tu qu'il est militaire, lieutenant ! dit le jeune garçon, se rengorgeant comme s'il eût été lui-même titulaire de ces galons.

— Je l'ignorais. Il est ici ?

— Etant Ecossais, « nous » sommes affectés à la garde de la frontière du Nord-Ouest depuis Landi Khotal jusqu'à Daoulatabad. « Nous » faisons partie de la fameuse brigade de Peshawar, « nous »...

— « Nous » !... Comment « nous » ?

— Enfin, Donald ! Puisque je suis à la fois son cousin et son « boy », c'est-à-dire un autre lui-même, je dis « nous »... c'est simple à comprendre !

— Fort bien. Alors, le lieutenant Mac Donald...

Nelly ne put terminer sa phrase. Deux bras vigoureux l'avaient fait pivoter tandis qu'une voix qui avait un accent écossais à faire frémir, jetait joyeusement :

— Bien sûr que l'ami Mac Donald est ici !

Nelly éclata de rire.

Rouge de teint, rouge de cheveux, Donald était néanmoins très beau sous la courte veste blanche et le kilt orné de trois queues de renard. Il cambra le torse pour saluer la petite fille :

— Puis-je connaître à mon tour la raison de cette heureuse rencontre ?

— Mes parents sont les hôtes du maharajah de Sopour.

— Au palais ? Tiens ! Tiens ! Son altesse serait-elle de retour sans que personne le sache ?

— Non, le maharajah est demeuré à Bombay. Il a mis son palais à notre disposition pour quelques semaines, afin que papa, féru d'archéologie, puisse explorer à sa guise l'ancien royaume de Kapiça.

Donald marmonna entre ses dents :

— Il n'est pas le seul à avoir cette ambition !

— Auriez-vous la même ?

— Oui, bien que cela ne s'accorde guère avec le métier que je fais. J'avoue que le désir de connaître les passes de Khaïber et les ruines laissées par les conquérants est pour beaucoup dans ma « vocation » militaire. Lorsqu'on est un cadet de famille, peu riche par conséquent, s'engager dans l'armée coloniale est la seule façon de voyager en s'instruisant.

— Eh bien ! puisque vous vous intéressez si fort au royaume de Kapiça, j'espère que vous viendrez faire la connaissance de mon père ?

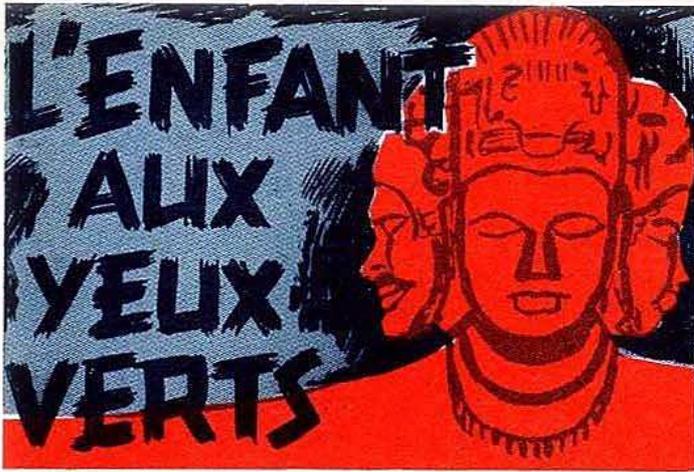
— Certainement.

(A suivre.)

La semaine prochaine :

Donald veut pénétrer dans la cité interdite.

(1) Enclos où l'on parque les caravanes.



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Nelly et Patrice habitent les Indes où leur père est consul de France. Invités avec leurs parents dans un des palais du maharajah de Sopour, ils arrivent à Daoulatabad, « le séjour de la fortune », et retrouvent Dennis et son « cousin » Donald.

Le jour où Donald parut au palais, il trouva son colonel en visite chez ces bizarres Français qui osaient passer leurs vacances en plein pays rebelle.

Le colonel — trente ans de services aux Indes — se flatte de connaître les Indiens mieux que ses propres compatriotes. Il ne vivait que pour sa brigade, la discipline et l'honneur de demeurer un gentleman au milieu des pires conditions. En parlant de « sa » frontière du Nord-Ouest, ses yeux bleus étincelaient sous des sourcils fournis comme des moustaches. Il affirmait que même en campagne, il changeait de tenue à 5 heures, tous les soirs, pour prendre le thé.

— En plein désert ?

— Yes. En pleine Kaïber. Lorsque l'eau manque trop cruellement, je me lave le côté droit les jours pairs et le côté gauche les jours impairs. Ensuite, je bois du thé.

Tout le monde éclata de rire. Sauf Dennis, qui était imperméable à l'humour. Il s'exclama :

— Oh ! colonel Sahib, vous ne voulez pas dire... avec la même eau ?

— En la faisant bouillir, j'avale impunément les insectes qui me mangent.

— Eh bien ! j'espère que mon cousin n'aura pas à suivre votre exemple !

— « Cousin » ! « Cousin » ! grommela le colonel en fronçant les sourcils ; depuis quand les lieutenants de ma brigade ne se conforment-ils pas à l'exemple de leur commandant ?

Donald se mit au garde-à-vous :

— Ils font plus, Sir, ils boivent leur sueur en guise de whisky !

Dennis se sauva au jardin en se bouchant les oreilles tandis que le colonel s'adressait à Donald sur un ton sévère :

— Mac Donald, je n'aime pas que les Blancs se mélangent aux gens de couleur. Où avez-vous ramassé ce « boy » qui vous traite de « cousin » ?

— C'est un Anglo-Indien, Sir, un petit Mac Donald.

Le colonel poussa une espèce de rugissement :

— De votre famille ?

— Non, c'est un enfant inconnu qui s'est embauché de lui-même à mon service. Il est orphelin.

— Orphelin ou pas, c'est un métis. Or, ni les Blancs, ni les Indiens ne considèrent les métis comme des leurs, tenez-vous-le pour dit.

— Je me suis aperçu, en effet, que tout le monde leur tourne le dos. C'est... c'est tragique, Sir.

— Tragique ou non, Mac Donald, veuillez désormais à ce que votre « boy » demeure à sa place. On ne sait jamais ce que pensent ces Anglo-Indiens, ni de quelles trahisons ils sont capables.

Ne pouvant discuter avec son supérieur, Donald préféra quitter le salon pour se rendre au jardin. Les jumeaux suivirent sa retraite. Nelly était révoltée. Les remarques de l'officier britannique avaient blessé son esprit de justice. Les larmes aux yeux elle s'approcha du lieutenant :

— Quel affreux bonhomme, ce colonel, il...

— Chut ! voici Dennis.

Dennis était tout surexcité : — Bhimsi et moi venons de voir du haut des remparts la fameuse cité interdite. L'air est si transparent aujourd'hui qu'on aperçoit les gardes Kohistanis à la porte !

— C'est un Anglo-Indien, Sir...

Donald poussa un hurlement joyeux :

— On attaque ?

— Oui ! crièrent les enfants.

— Nelly, derrière moi ! Vous, les garçons, vous représentez les rebelles. Au large !

Donald sortit une pipe de sa poche, fit un moulinet qui la changea aussitôt en mitrailleuse et, tac ! tac ! tac ! plongea à la poursuite des « rebelles ».

L'Ecoçais avait le don de se mettre dans la peau du personnage qu'il voulait jouer. Il était un de ces êtres privilégiés qui gardent éternellement leur âme d'enfant.

Ce fut une bataille mémorable, splendide. Assaillants et assaillis, péle-mêle dans l'herbe, se battaient sans merci.

Lorsque Donald revint au salon avec ses « ennemis » enchaînés à l'aide de ficelles, il jouait triomphalement d'une cornemuse faite d'une chaise retournée, enrubannée de chiffons multicolores ! C'était si drôle que le colonel lui-même se mit à rire à pleine gorge.

Ah ! la belle journée, les joyeuses heures ! Les enfants auraient suivi au bout du

monde cet enchanteur qui savait si bien être leur ami...

A l'heure du thé, le colonel s'étonna de ne point voir le beau Bhimsi au milieu des serveurs indiens. Il interrogea le consul :

— Pourquoi n'employez-vous pas le petit Rajpout à servir le thé ?

— Bhimsi ?... Mais le prince Bhimsi n'est pas un domestique !

— Bhimsi... ce nom me dit quelque chose...

— L'ancêtre du prince, Bhimsi, fut l'époux de Padmani, la dernière reine de Chittore.

— Ah ! je me souviens de cette épopée, la plus belle, certes, de l'histoire indienne !

Patrice, les yeux brillants se rapprocha :

— Oh ! Sir ! pourriez-vous nous la conter ?

— Votre père doit la connaître...

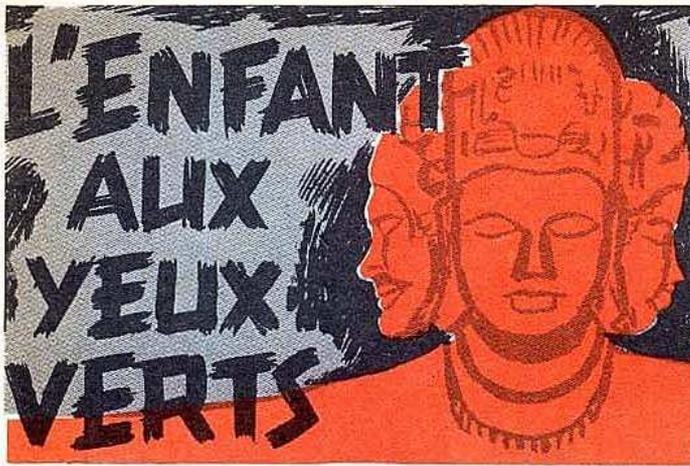
— Seulement dans ses grandes lignes, j'aimerais l'entendre en détail.

— Vraiment ? Alors, écoutez.

(A suivre.)

La semaine prochaine :
La princesse Padmani.





Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Invités avec leurs parents dans un des palais du maharajah de Sopour (Indes), Nelly et Patrice retrouvent leur ami Dennis et son « cousin » Donald. Le colonel, supérieur de Donald, raconte l'aventure de la princesse Padmani.

Dans un danger extrême il faut combattre jusqu'à la mort.

LA GESTE DE PADMANI

Il y a très longtemps, vivait au royaume de Mewar, une femme qui était d'une beauté incomparable.

Elle avait épousé le prince Bhimsi, régent du royaume.

Le renom de la princesse Padmani était si grand qu'il était venu aux oreilles d'Ala-Oudin, un empereur mongol qui venait de mettre à sac les villes de Delhi, de Lahore, d'Amritsar et d'Agra...

Le musulman résolut d'ajouter à ses conquêtes celle de la belle Padmani, et il vint mettre le siège devant Chittore, la capitale du Mewar.

Chittore paraissait une forteresse inexpugnable, étant construite sur un piton rocheux entouré par une ligne de remparts flanqués de grosses tours. Elle était approvisionnée d'eau par plusieurs réservoirs et ne pouvait guère être réduite par la famine, ses gigantesques greniers étant bien pourvus.

De plus, des milliers de soldats rajpouts veillaient aux créneaux.

Derrière eux se dressaient des temples et des palais, plus merveilleux les uns que les autres, qui se reflétaient dans les eaux d'un lac.

De son camp, le Mogol, après avoir examiné les défenses de la ville et sa situation, comprit vite qu'il ne pourrait réduire Chittore que par la ruse. Il envoya donc un émissaire au prince Bhimsi, lui demandant une audience afin de parler de paix.

Bhimsi répondit à l'ambassadeur musulman qu'il pouvait assurer son maître que les rois de Mewar étaient toujours prêts à accueillir en frères ceux qui venaient à eux la main tendue.

Ala-Oudin, se fiant à la parole indienne put entrer dans Chittore en caracolant à la tête d'une escorte de soldats qui brandissaient l'étendard vert de Mahomet...

A la porte de sa capitale, le prince Bhimsi attendait son hôte. Il était seul et à pied.

L'empereur mongol vit d'un coup d'œil que la place ne

pouvait être facilement investie et que ses défenseurs figés au garde-à-vous sur leurs éléphants ou leurs chevaux, se battraient jusqu'à la mort pour leur prince et leur liberté.

Bhimsi et l'emmena prisonnier au grand galop...

Derrière les créneaux, les soldats du prince avaient tout vu du guet-apens sans pouvoir intervenir. La consternation régna dans Chittore lorsqu'on apprit qu'Ala-Oudin ne relâcherait son prisonnier que si Padmani consentait à devenir sa femme.

Au cas où la princesse refuserait, se retranchant derrière son premier mariage, Bhimsi serait mis à mort et Ala-Oudin épouserait sa veuve.

La consternation se changea en désespoir quand on sut que Padmani avait accepté de se livrer pour sauver le prince et éviter le saccage de Chittore.

Dans la rue, les gens se lamentaient :

— Est-il possible, ô Rama!... Une Rajpoutni devenir l'épouse d'un envahisseur musulman! O Civa! O Vishnou! O Ganéça! O dieux!... Quelle honte!

Mais Padmani avait son plan.

Elle avait fait avertir Ala-Oudin qu'elle arriverait à son camp accompagnée par toutes les dames d'honneur de sa suite, en stipulant que la loi du *zenana* (1) devrait être strictement observée, c'est-à-dire qu'aucun homme ne devrait s'approcher des jeunes filles.



Ecoutez !...

Aussi baissa-t-il ses lourdes paupières pour questionner d'une voix mielleuse :

— Ne puis-je voir la princesse Padmani ?

— Ce n'est pas la coutume indienne, mais la *ranée* (1) paraîtra néanmoins à mes côtés lorsque nous discuterons dans la salle de « l'harmonie jamais troublée » de l'avenir de nos peuples.

Ala-Oudin fut ébloui par la beauté de Padmani...

Lorsque la *ranée* se fut retirée, Bhimsi, qui ne voulait pas montrer moins de confiance que le Mogol, accompagna celui-ci jusque sous les remparts. Après avoir salué son hôte, il allait repasser la porte de la ville.

Ala-Oudin leva le bras.

Au signal, l'escorte musulmane tomba sur l'imprudent

(1) Princesse.

Les cinq cents Indiens rejetèrent alors les *saris* (1) qui les masquaient et, cimenter au poing, coururent délivrer leur prince.

Le coup de main, bien que rapide, avait été aperçu.

Les musulmans se jetèrent à la poursuite du couple qui galopait vers Chittore. Les chevaliers rajpouts combattirent la horde mongole, pied à pied, pouce par pouce, et le dernier tomba quand les portes de la ville se refermèrent sur Bhimsi et Padmani.

Le conquérant mongol écumait de rage à la pensée d'avoir été joué par une femme. Il dut se replier, mais, quelques mois plus tard, il revint mettre le siège devant la cité qu'il convoitait.

Chaque fois que les musulmans tentaient l'escalade des murailles, ils laissaient des monceaux de cadavres à ses pieds. Ala-Oudin s'entêtait, renouvelait ses assauts..., un autre, encore un autre...

Chittore résista douze ans.

Les assiégés auraient pu tenir plus longtemps encore si le bois pour les bûchers où l'on incinérât les morts n'était venu à manquer. La peste ravagea la ville, puis la famine commença à décimer ceux qui restaient.

Bhimsi résolut de tenter une percée. Auparavant, il appela un noble de sa suite pour lui confier l'enfant nou-

veau-né qu'il avait eu de Padmani :

— Veille sur celui qui sera peut-être roi de Chittore, essaie de te réfugier dans les monts Aravalis en profitant de la surprise causée par notre attaque et...

Bhimsi n'avait pas terminé de donner ses dernières instructions que Padmani, alertée par un pressentiment, était devant lui :

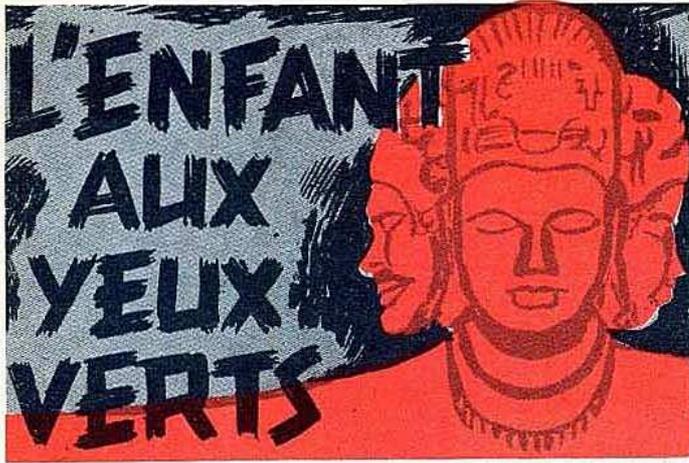
— Mon bien-aimé, si tu pars combattre les Mogols, je veux être à tes côtés, afin de mourir avec toi.

(A suivre.)

(1) Voiles servant de vêtement aux Indiennes.

La semaine prochaine :
La ville sans défenseurs.

(1) Appartement réservé aux femmes.



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Nelly est depuis plusieurs semaines à Daoulatabad. Son père, consul de France à Bombay, a été invité par le maharajah de Sopour à passer ses vacances dans ce nid d'aigle à la frontière des Indes et il a amené sa famille. Le colonel raconte l'histoire de la princesse Padmani.

— Padmani, je te conjure de garder ta vie pour notre peuple. Je refuse ton sacrifice. Tu dois rester au palais.

— Bien. Et si la victoire t'échappe ?

Les deux époux demeurèrent silencieux, mais dans leur esprit, le *djôhar* (1) était décidé.

Le prince Bhimsi partit à la tête de tous les hommes de Chittore. A un contre mille, ils combattirent comme des titans.

Aucun ne revint.

Lorsque le Mogol voulut retrouver le cadavre de Bhimsi, il dut le chercher sous des monceaux d'armes brisées et de musulmans exsangues...

Son ennemi disparu, Ala-Oudin se crut maître de Chittore. Il ordonna l'ultime assaut de la ville désormais sans défenseurs.

Hébété de stupeur, il vit ses soldats repoussés une fois de plus !

Et pendant des mois, le Mogol assiégea la cité sans qu'elle se rende.

Une nuit, ayant réussi à construire une tour de bois pour escalader le rempart, les musulmans pénétrèrent enfin dans Chittore. Ils tuèrent les sentinelles et se répandirent dans la ville. Sous la lune, les terribles cimenterres s'abattirent sur les Rajpouts qui, rue par rue, ruelle par ruelle, marche par marche, défendaient leur Chittore jusqu'à ce qu'ils tombent.

A l'aube, l'empereur mongol, le conquérant de quarante peuples, se pencha sur les cadavres et il découvrit que les derniers guerriers de Chittore n'étaient que des femmes !

... Des jeunes filles aux longs cheveux, au grave visage immobile...

Ala-Oudin se mit à hurler : — Padmani ! Il me faut Padmani ! Tuez ses gardes ! Il me la faut vivante !

On fouilla le palais, on descendit dans les jardins, on fouilla la ville, les temples : la princesse échappait à toutes les recherches.

Enfin, un nuage de fumée guida la soldatesque.

Les appartements souterrains du palais du Soleil avaient été remplis de matières inflammables sur lesquelles on avait amoncelé les

trésors qui tentaient la cupidité mongole : l'or, les diamants et les femmes...

Car, à la suite de Padmani, les héroïques survivantes de Chittore étaient montées sur le bûcher !

Bientôt, la ville ne fut plus qu'un brasier. Pour toute victoire, Ala-Oudin ne tenait que des cendres...

La gorge serrée, Patrice demanda au colonel :

— Alors, le prince Bhimsi que nous connaissons ?

Nazim, qui était survenu pour desservir le thé, répondit :

— Son Altesse est le descendant de l'enfant qui fut caché dans les monts Aravalis.

Donald s'approcha du jardin sur lequel le soir descendait :

— L'histoire est un perpétuel recommencement : les Hindous sont toujours sur le qui-vive à cause des musulmans de cette damnée frontière du Nord-Ouest. C'est égal, je voudrais parcourir leur fameuse cité interdite. Elle contient, paraît-il, entre autres merveilles, le tombeau d'un grand Mogol, un tombeau en or rouge, qui est un trésor archéologique inestimable...

Le colonel bondit sur sa chaise :

— Y songez-vous, Mac Donald ? La brigade a déjà perdu une dizaine de jeunes fous qui avaient voulu regarder de trop près les mosquées de la cité. Chaque rocher de la route cache un rebelle et chaque mur masque un fusil. Tant que les tribus respectent le tacite traité du « chacun chez soi », nous n'avons pas le droit de pénétrer chez elles. Les Waziris et les Afghans sont des guerriers redoutables, ne l'oubliez pas... et la moindre provocation peut mettre le feu aux poudres. Le gouvernement anglais ne tient pas à avoir des difficultés ici, surtout avec l'effervescence régnant actuellement entre

musulmans et hindous au sujet de la fameuse « Partition », qui risque de scinder l'Inde en plusieurs morceaux...

Le consul leva la tête :

— Vous craignez la « Partition » et ses conséquences ?

Le colonel rétorqua d'un ton bourru :

— Je crains plutôt que l'esprit d'aventure entraîne mes lieutenants sur un mauvais terrain. Retenez mes paroles, Mac Donald : la frontière du Nord-Ouest est considérée depuis toujours comme zone d'opérations militaires. Par conséquent, la désobéissance d'un officier est punie par le Conseil de guerre...

Les mots sont la voix du cœur.

L'OISEAU DE HIM

Plusieurs semaines s'étaient écoulées.

Dans la famille française, on commençait à parler de la fin des vacances et du retour à Bombay.

Chaque jour, escorté par des Afghans de la garde du maharajah, le consul partait à la recherche des collines au sommet plat qui marquaient l'emplacement de villes ensevelies. Il revenait radieux de ses explorations, ramenant des tronçons de colonnes, des jarres, des statues archaïques, des tessons délicatement décorés qui montraient le raffinement des hommes qui avaient vécu dans cette contrée.

L'archéologue avait toujours une trouvaille à brandir dès son arrivée :

— Regardez cette statuette, elle date de l'époque gréco-bouddhique !

— C'est-à-dire ?

— Qu'elle a été sculptée deux cents ans avant l'ère chrétienne. Admirez cette ligne, le drapé purement grec du vêtement, contrastant avec la sérénité asiatique du visage aux yeux clos, au mystérieux sourire.

— C'est un bouddha ?

— C'est le Bouddha ! Çakya-Mouni vu par un artiste du royaume Kapiça. Et cette tête que j'ai ramassée un peu plus loin ! Je crois qu'elle représente Hermaïos, le dernier roi grec du Sud de l'Hindou-Kouch.

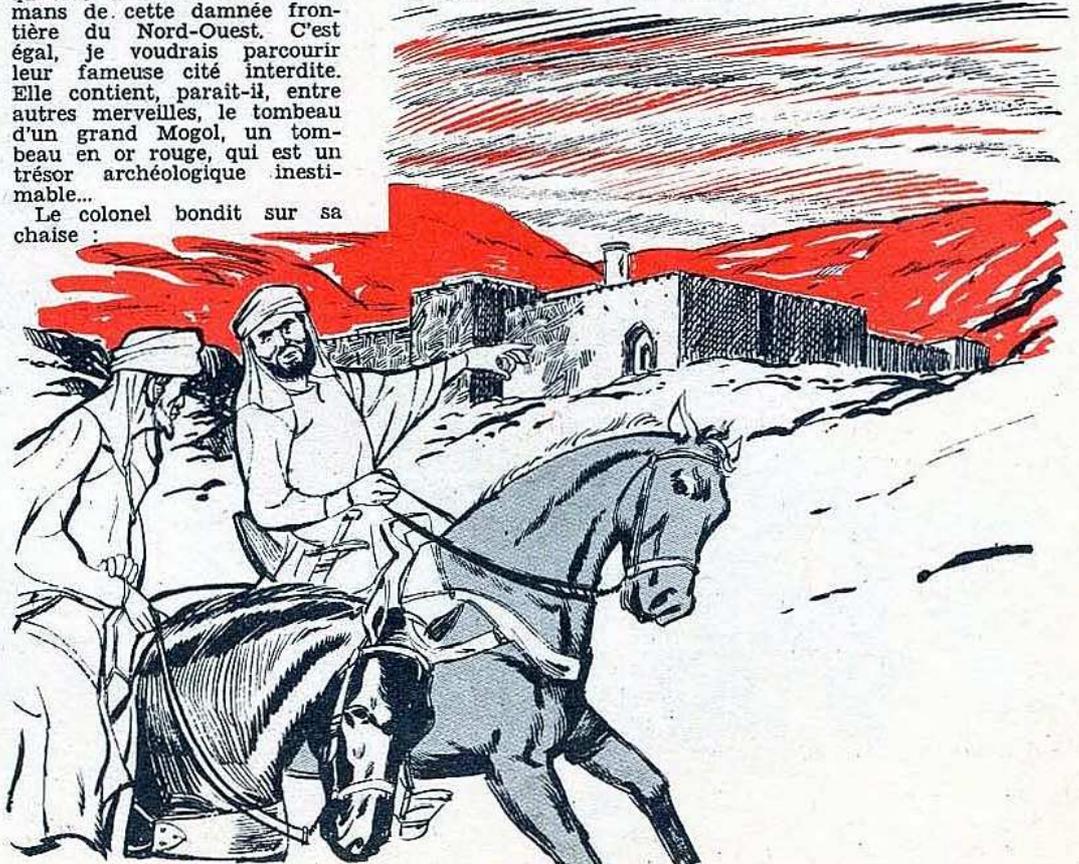
La femme du consul se pencha sur Hermaïos :

— Ce doit être passionnant de découvrir de telles choses. Désormais, je fais partie des expéditions !

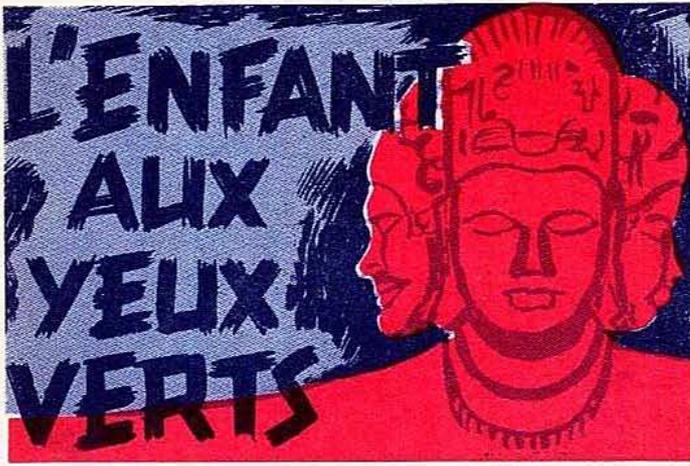
(A suivre.)

La semaine prochaine :
Une caravane arrive.

Chaque jour, le consul partait escorté par des Afghans.



(1) Suicide indien pour éviter le déshonneur.



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Nelly est depuis plusieurs semaines à Daoulatabad. Son père, consul de France à Bombay, a été invité par le maharajah de Sopour à passer ses vacances dans ce nid d'aigles à la frontière des Indes et il a amené sa famille. Il revient d'une promenade dans les ruines d'anciennes villes.

Les enfants se mirent à sauter de joie :

— Nous aussi, nous irons !

Leur père eut un geste de négation :

— Impossible, mes petits. Le pays n'est pas assez sûr. A la rigueur, votre maman peut m'accompagner, mais vous seriez une gêne dans mon travail. Je préfère que vous restiez à Daoulatabad.

— En compagnie de Barbeblanche, murmura Patrice, boudeur.

Comme s'il eût compris, le langur sauta sur l'épaule du petit garçon en avançant les lèvres pour une grossière embrassade.

La famille éclata de rire tandis que Patrice, fâché, allait se réfugier sous la véranda.

Nelly paraissait ne jamais remarquer les sautes d'humeur de son frère. Lorsqu'il boudait, ce qui arrivait souvent, elle allait rejoindre de nouveaux amis qu'elle s'était fait au bazaar. La plupart étaient des enfants de nomades, venant des divers pays de l'Asie centrale. La fillette passait des heures à écouter le récit naïf de leurs randonnées et des incidents de leurs voyages. Pour arriver à les comprendre, elle s'était astreinte à apprendre l'urdu avec Dennis et Bhimsi, et elle ne se débrouillait pas trop mal malgré les différents accents des conteurs.

— Tu es douée pour les langues, disait Dennis. Courons au bazaar voir si tu as bien retenu ta leçon d'aujourd'hui !

Quant à Patrice, il dédaignait de se mêler aux gens de la ville-d'en-bas.

Nelly lui lancait parfois :
— Tu mériterais d'être le petit-fils du colonel. Tu te montres encore plus intolérant que lui !

— Je n'aime pas ton caravansérail rempli de natifs jamais débarbouillés.

— Ils ne sont peut-être pas très propres, car ils voyagent sans cesse dans des pays sans eau, mais si tu savais comme ils sont gentils, hospitaliers ; si tu entendais les histoires extraordinaires qu'ils racontent !

— Je préfère en lire dans mes livres.

— L'autre ! Au temps de la mous-

son, lorsque nous ne pourrons plus sortir, nous lirons ; mais actuellement, viens les voir !

— Je reste avec Bhimsi.

— Bhimsi est déjà dans la ville-d'en-bas. Il guette l'arrivée d'une caravane de Samarkand. Allons, viens.

— Non.

— Une autre caravane est annoncée pour ce soir, elle escorte, paraît-il, un bouddha vivant... Tu penses, voir un dieu vivant !

— Je m'en moque ! Pour moi, ce sont tous des pouilleux !

— Tiens ! je descends ! Tu me fais bouillir avec ta crainte des microbes !

Nelly se fit ouvrir la porte de bronze par Nazim et, joyeuse, elle s'élança vers le bazaar.

Dehors, l'air était immobile, ce qui promettait la fournaise dès que le soleil serait un peu plus haut. Malgré la chaleur suffocante, la petite fille se hâta en direction du caravansérail où un brouhaha tumultueux indiquait que la caravane était arrivée.

Elle ne venait pas de Samarkand, mais de Gilgit, dans le Hounza, et transportait des soieries et des châles tissés dans le Baltistan.

La plupart des caravaniers avaient le type de Nazim. C'étaient des hommes athlétiques, à peau claire, capables de faire des randonnées de 100 kilomètres à pied dans une journée, et ceci en pleine montagne ! Ils étaient vêtus d'un manteau ouvert sur une veste brodée et coiffés de toques rondes à bourrelet.

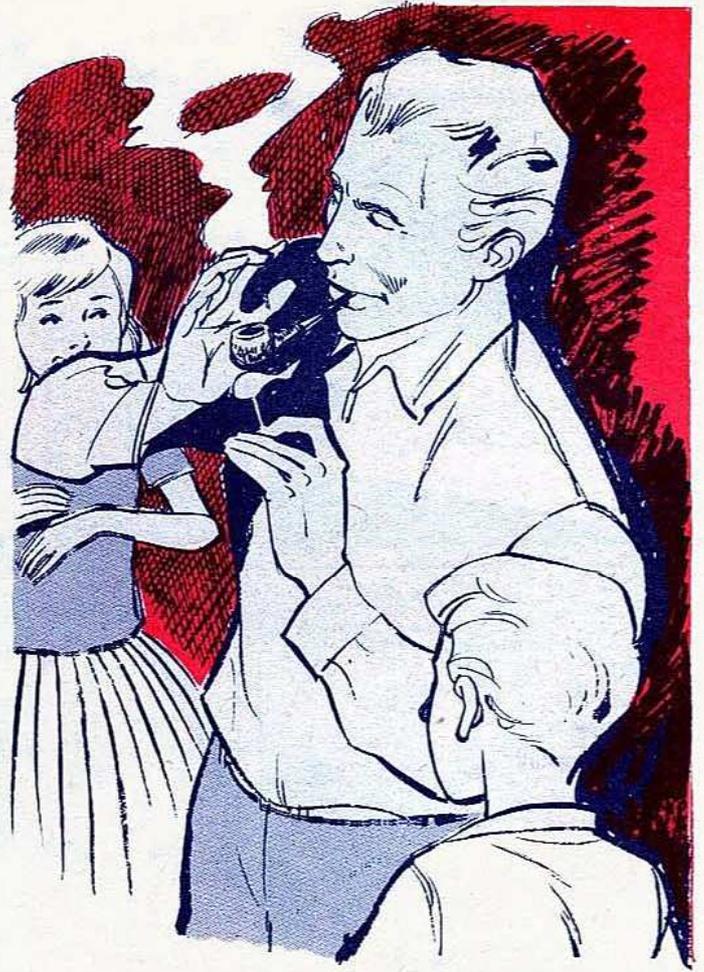
Dans la foule, Nelly chercha Bhimsi.

En vain.

Lassée, elle tourna son attention vers les Hunzuket. L'un d'eux étendit le bras vers elle comme pour ramasser un invisible objet, invitant ainsi la fillette à s'approcher. Il tenait à la main un châle d'une finesse incomparable et d'un dessin exquis. Le châle était immense. Nelly le soupesa et fut étonnée de sa légèreté. Intriguée, elle regarda le caravanier d'un air interrogateur.

L'homme se mit à rire et, par des battements de bras, il indiqua qu'il s'agissait de quelque chose se rapportant à un oiseau :

— Tosa !



— Impossible, le pays n'est pas assez sûr.

— Tosa ?... Qu'est-ce que c'est, tosa ?... Le prix ? Le poids ? Ah ! voici Bhimsi, il va me renseigner !

Le jeune prince était accompagné par Nazim, tout heureux de rencontrer des compatriotes. Ils échangèrent des saluts, demandèrent des nouvelles du pays Hounza, donnèrent des renseignements. Cela n'en finissait plus. Enfin, Nelly réussit à attirer l'attention de Nazim sur le châle qu'elle tenait toujours à la main :

— Nazim, mon frère, que signifie « tosa » ?

L'Hunzuket se pencha sur la mousseline précieuse, tandis que le caravanier expliquait :

— J'essayais de faire comprendre à la petite étrangère que c'est un tissu en plumes d'oiseaux. Tâte, il est aussi souple que l'eau, aussi douxillet que la fourrure d'un chat !

— Je connais ce genre de tissage et je connais l'oiseau. Jadis, étant enfant encore, on m'a envoyé dans la jungle pour collecter des plumes de tosa. Ton châle doit être sans prix.

— 500 roupies (1), kaldar. Pour toi, seulement 300.

Nazim eut un sourire :

— Je t'achète le châle pour la jeune memsahib qui m'appelle son frère...

— Son frère ?

— Tous les Indiens sont ses « frères », et le plus beau, c'est qu'elle pense réellement que nous sommes tous frères. Elle est née ici.

— Elle ne parle pas notre langue ?

— Le hounza est compli-

qué, long à apprendre, mais Nelly parle *hindi*, *mahrati*, *tamoul*..., selon son interlocuteur. Ecoute-la converser avec les Cachemiriens de ta caravane !

Le marchand regarda la fillette qui caressait les petits chevaux poilus en demandant toutes sortes de renseignements sur le long voyage qu'ils venaient de faire à travers l'Himalaya.

Il plaça le châle dans les mains de Nazim en murmurant :

— Donne-le à la jeune fille comme un présent de l'oiseau des neiges.

Et il repoussa l'argent que Nazim lui tendait. L'instant d'après, il avait disparu dans la foule.

Les chevaux, énervés par la chaleur, commençaient à ruer et à se battre. On annonça la fermeture des portes du caravansérail pour procéder au déchargement des marchandises. Nazim appela Bhimsi et Nelly pour reprendre le chemin du palais.

— Venez, je vous conterai l'histoire de l'oiseau tosa.

Installés sous la galerie de marbre des grands Mogols, préservés de l'air embrasé par le rideau des fontaines, les enfants fixèrent Nazim qui avait pris la pose des conteurs orientaux en s'accroupissant sur ses jarrets. Il leva la main :

(A suivre.)

La semaine prochaine :
Donald disparu ?



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Nelly est depuis plusieurs semaines à Daoulatabad. Son père, consul de France à Bombay, a été invité par le maharajah de Sopour à passer ses vacances dans le nid d'aigles à la frontière des Indes. Nelly a reçu un châle de Tosa. Nazim raconte l'histoire de cet oiseau.

— Lorsque j'étais un tout jeune garçon, j'aimais aller voir travailler mon grand-père, qui était le chef tisserand du village. Ce matin-là, je trouvai le vieil homme dehors, immobile, en contemplation devant un petit oiseau blanc perché sur un buisson :

— Vois, Nazim, un tosa !

— L'oiseau de Him ?

— Oui, le premier. D'autres vont suivre : c'est avec leurs plumes que l'on tisse les plus beaux châles de Cachemire.

— Pas avec la laine des ibex ?

— La plume de tosa, cardée et filée, est supérieure en douceur et en légèreté à l'ibex, mais il en faut des quantités, c'est pourquoi les châles tosa sont si rares.

Mon grand-père appela tous les tisserands du village, et il fut convenu que chacun partirait à l'aube du lendemain pour recueillir les plumes de tosa. C'était là une entreprise de longue haleine. J'étais leste, aguerri à la marche. Aussi, grand-père m'envoya à sa place dans la jungle, après m'avoir recommandé de prier les dieux pour me garder de la peur des fauves et, surtout, de faire attention à ne pas effaroucher les oiseaux.

C'est dans une forêt de chênes que j'ai trouvé mon premier nid. J'attendis que le tosa s'absente pour grimper sur la branche où il gîtait. Une fois là, je ramassai plumes et duvet. Nid après nid, poignée après poignée, j'augmentais ma récolte, demandant pardon en mon cœur aux mamans tosa qui avaient préparé avec tant d'amour la couchette de leur nichée. Suivant les conseils de mes compagnons, je laissais quelques plumes dans les nids, afin que le couple aux ailes de neige ne soit pas chassé par le trop visible passage des hommes. La quête demanda plusieurs jours. J'eus la joie de remettre à mon grand-père mon tribut de plumes. Elles étaient fort belles à mes yeux ; cependant le tisserand en écarta beaucoup comme étant imparfaites.

Ensuite, les femmes se mirent à filer. Vint le jour du tissage. Mon grand-père et ses aides jeûnèrent et se baignèrent dans l'étang du village. Après la prière en commun, ils s'approchèrent du

métier, et les doigts agiles poussèrent la navette qui tirait derrière elle le fil arachnéen. Pour guider les artisans, grand-père « chantait » le châle, car lui seul connaissait le dessin du tissage. Une longue phrase mélodieuse signifiait tel point, une autre, tel relief... L'œuvre fut enfin terminée. Dans un silence religieux, grand-père demanda à ma sœur aînée de mesurer le châle. Il était presque aussi large que long :

— Plus de 2 mètres !

Le vieux tisserand enleva alors un anneau d'or qu'il portait au doigt et, par cet étroit orifice, il fit passer l'étoffe tout entière !

— Soyez fiers ! Le châle est sans défaut : léger comme l'oiseau tosa, doux comme les mains d'une mère, brillant comme notre joie !

Nazim prit le châle donné par son ami le marchand et, ôtant à son tour la bague qu'il portait, il réussit devant les enfants émerveillés « l'épreuve de perfection ».

— Prends, Nelly. C'est un présent du caravanier de Baltis, qui saluait en toi une amie de notre peuple.

— Cette merveille est pour moi ? Pour moi !

Nazim et Bhimsi riaient de la joie montrée par la petite fille.

— L'oiseau de Him !

Tout à coup, les rires s'éteignirent. Dennis arrivait en courant sous la galerie mogole. Il était d'une pâleur de cendre.

Sans même s'embarrasser des préliminaires de la politesse, il demanda haletant :

— Mon cousin..., avez-vous vu mon cousin ?

— Non. Pourquoi ?

— Donald a disparu.

— Disparu ? Ne devait-il pas partir en permission ?

— Il est en congé depuis hier, pour trois jours.

Nazim leva les mains :

— Alors, tout s'explique ! Ton officier est soit à Peshawar, avec ses camarades, soit avec le consul de France parti

en compagnie de ses gardes ce matin. Ils devaient profiter de l'éclipse de lune qui aura lieu la nuit prochaine pour traverser sans danger le pays rebelle. Or, comme Donald Sahib est aussi féru d'archéologie que mon maître...

— Tu as peut-être raison... Hélas ! le tombeau de l'Iman dans la cité interdite attirait aussi mon cousin.

— Voyons ! calme-toi et réfléchis, dit Bhimsi, notre ami écossais n'est pas fou, tu le verras revenir en même temps que le consul. Celui-ci a refusé d'emmener ses enfants...

— Je retourne au camp me renseigner...

L'homme est un enfant né à minuit. Quand il voit le soleil il croit qu'hier n'a jamais existé.

DONALD KHAN

LA veille de cette disparition, la chaleur avait été atroce. Confinés dans leur bungalow, deux highlanders surveillaient le thermomètre, s'attendant à voir l'alcool s'évaporer.

— 55° à l'ombre ! Le mur est-il encore garni de défenseurs ? Qui est de service ?

— Restez étendu, Mac Kay. Votre activité me rend malade ! Je suis certain que le plus fanatique des rebelles dort tranquillement au creux d'un rocher.

— Soif ! Et ce Dennis qui n'arrive pas ! Depuis une heure, nous attendons ces citronnades !

— Je l'ai chargé de trouver du whisky et de la glace pour fêter ma première permission. On m'a accordé trois jours.

— Heureux garçon ! Descendez-vous sur Peshawar ou sur Nowshera ?... mais... que faites-vous ?

Donald tourna vers son compagnon de chambrée un visage enduit de teinture brune :

— Je prépare mon maquillage pour la soirée donnée par les lanciers de Jamrud. Je dois jouer le rôle d'un Indien dans leur pièce...

— Seigneur ! Faire des essais de beauté par 55° à l'ombre !

— Les lascars du Bengale n'attendent certainement pas la mousson d'hiver pour leur réception.

— Hélas ! Ils n'ont pas plus d'imagination que leurs chevaux. Inviter à danser par cette chaleur !

— C'est donc le meilleur moment pour savoir si oui ou non ce fond de teint peut tenir dans la fournaise de ce doux printemps ! Comment me trouvez-vous ?

Mac Kay se dressa sur un coude :

— Sympathique. Vous avez l'exacte trogne d'un bandit. Seulement... il y a cette damnée couleur de cheveux qui jure avec votre minois indien.

Sans répondre, Donald ceignit ses reins d'une vaste culotte bouffante, passa une chemise aux pans flottants, un gilet aussi riche de taches que de broderies, puis il se coiffa d'une calotte de velours autour de laquelle il enroula un turban :

— Et ainsi ?

(A suivre.)

La semaine prochaine :
Le cousin Mac Donald
a-t-il disparu ?





Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING



moins à Gengis Khan... voyez ce sauvage regard de l'habitude des steppes !

— Un whisky pour Donald Khan !

— Merci, mes amis, car toutes mes bouteilles ont été pulvérisées par ce maladroit de Dennis !

— Comptez-vous entrer dans l'Intelligence Service, Mac ?

— Pourquoi pas ?

— Je vous prédis une belle carrière sous les traits de Donald Khan ! Vous me rappelez K 79 des Services secrets. Il était capable de se fondre parmi les pèlerins du Gange, paraissant être un de ces fakirs dasnameh, qui vont entièrement nus, couverts seulement d'argile blanche et de cendre. Jamais plus redoutable limier n'a veillé sur l'Inde. Armé de sa seule intelligence, K 79 réussissait à déjouer les pres complots et à coffrer les agitateurs sans jamais être dévoilé.

L'homme qui veut se mêler de choses qu'il ne connaît pas, périt et reste sur le carreau.

L'EQUIPE de DONALD KHAN

A la minute où le soleil apparaissait, la clameur des muezzins s'éleva au-dessus de la cité interdite, traînant longuement le nom d'Allah aux échos de la montagne. Un homme qui portait le

— Moi, j'ai connu K 52. Il s'attaquait aux trafiquants d'opium. Si vous l'aviez vu travesti en coolie, en bonze, voire sous le sari d'une femme indoue !

Mais Donald n'écoutait plus la louange des héros du Service secret. Une idée venait de germer dans sa tête : s'il profitait de son déguisement pour aller dans la fameuse cité interdite en relever le plan et voir par la même occasion le tombeau d'or de l'Iman. Après tout, il était libre d'employer sa permission comme bon lui semblait, et puisque tout le monde s'accordait à le trouver méconnaissable sous son costume musulman, c'était une chance à tenter...

... Le devoir militaire allié à sa passion pour l'archéologie... quel coup de maître !

Une heure plus tard, Donald passait la chicane qui verrouillait le camp.

turban des Kohistanis s'arrêta de grimper vers la ville pour examiner celle-ci. La cité était enfermée dans des murs que l'on sentait énormes.

Et d'une hauteur décourageante !

A quelque 100 mètres de la

RESUME. — Dennis a annoncé la disparition de Mac Donald. Pourtant, ce dernier, déguisé en Indien, a été fêté par tous.

Mac Kay émit un sifflement d'admiration :

— Votre propre mère vous renierait ! Il ne vous manque plus qu'une barbe pour paraître Kohistani !

Donald brandit un postiche aux longues moustaches.

— J'ai pensé à ce détail. Mais comment faire tenir cette barbe, il n'y a pas d'élastique.

— De la colle !

— Si je m'empêche le visage je ne pourrais ni parler ni boire.

— Un gars des monts Grampians privé de boire !

— Avouez que l'éventualité est tout simplement lugubre.

— Tragique, mon cher ! Oh ! une idée. Si vous couviez la barbe à votre turban ?

— Mac Kay, vous êtes génial !

— C'est ce que ma nourrice a toujours pensé de moi. Seul, notre colonel semble ignorer mes facultés.

Mac Kay aida son ami à ajuster la toison à son turban, puis il se recula pour juger de l'ensemble. Mac Donald était méconnaissable.

— Réussi ?

— Si je vous rencontrais entre chien et loup dans la Khaïber, je n'hésiterais pas à vous envoyer deux balles dans la peau.

— Aïe !... sus au rebelle, Mac Kay ! Défendez-vous !

A ce moment, le battant de la porte fut poussé et Dennis parut, chargé d'un lourd plateau. On entendit une dégringolade de verres et de bouteilles, puis une galopade de pieds nus :

— Alerte ! Alerte ! On assassine mon cousin !

Donald bondit aux trousses de Dennis :

— Es-tu fou ?

— Do... qu'est-ce... qu'est-ce...

— Je suis grîmé en Indien, triple sot !

De toutes parts, les portes claquaient. Des têtes apparurent, tandis que les exclamations fusaient :

— Mais c'est ce sacré Donald !

— Pas mal le travesti !

— Je l'ai pris pour un nomade !

— Il ne lui manque plus qu'un « rudraksha » (chapelet).

— En tout cas, le poignard courbe est d'un pur dessin kohistani...

— Glorieusement répugnant ce gilet. Où avez-vous déniché ces frusques de « bud-mash » ? (1).

— Au bazaar.

— Vous nous aviez caché notre parenté afghane, Mac !

— Oh ! l'ascendance de Donald doit remonter au

(1) Mauvais garçon.

forteresse, Donald pouvait tout juste apercevoir les minarets et le dôme des mosquées, d'un bleu de turquoise, qui se découpait sur le ciel implacablement pur.

Rien ne bougeait encore. Les *moullahs* (2) avaient tu leurs invocations exaltées.

Soudain, une lourde porte s'ouvrit dans le rempart et des gardes aux figures maigres jaillirent de l'ombre.

Ils étaient armés de fusils, bardés de cartouchières.

Donald sentit la salive sécher dans sa bouche : comment allait-il passer devant ces farouches rebelles ?

Une lente charrette trainée par des buffes aux colliers de perles rouges montait à cet instant vers la ville. Les bêtes peinaient sur le sol aussi poudreux que la cendre où les roues s'enfonçaient. Le conducteur multipliait en vain coups, menaces et encouragements. Donald s'approcha et, silencieusement, aida le vieil homme à pousser la voiture. Il franchit ainsi la porte redoutée sans éveiller l'attention.

Un hochement de tête souriant le remercia de son intervention.

Lâchant la charrette, Do-

(2) Prêtres musulmans appelant les fidèles à la prière.

Donald s'enfonça dans le labyrinthe des petites rues.

Les devantures cadencées d'énormes verrous commençaient à s'entrouvrir sur un miroitement de cuivres ciselés comme des dentelles, de selles en velours brodées d'or, de faïences rares ou de meubles naïvement peinturlurés.

Peu à peu, un peuple basané sortait de maisons mystérieusement grillées, un peuple aux têtes inquiétantes, aux prunelles sauvages, silencieux comme des fantômes sur leurs pieds nus.

Donald suivit une rue, couverte de roseaux, qui tamisaient la lumière comme un vitrail en répandant des ombres dansantes, tandis que les mouches, en paquets, en essaims, en nuages, tournoyaient sans répit, sautant d'un couffin de fruits sur les yeux des gens avec la même avidité. Le dédale du marché, plongé dans une pénombre brusquement éclaboussée de soleil, était d'une complication inimaginable.

(A suivre.)

La semaine prochaine
A la découverte
de la cité interdite.



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Nous sommes à la frontière des Indes. Le lieutenant Mac Donald avait fort envie de visiter la ville interdite des musulmans. Il a succombé à la tentation. Le voilà déguisé en Arabe dans la ville sainte.

Plusieurs fois Mac Donald se retrouva au même point sans avoir pu reconnaître les rues aux murs aveugles par où il était passé. Il arriva au bazaar des artisans. Là, des Afghans se promenaient, une fleur de souci à la bouche, admirant au passage un tapis soyeux ou l'éclat d'un gilet brodé. Des savetiers dans leur minuscule boutique travaillaient à des babouches dorées comme des mitres d'évêque. Plus loin, des teinturiers préparaient les bains de leurs cotonnades dans d'immenses jarres de terre cuite. Et, au milieu de cette animation, de lentes caravanes défilaient, chameaux au cou tendu, machonnant au-dessus des têtes un universel mépris.

Derrière un mur de pisé, une mosquée toute bleue apparut. Elle était si belle que Donald comprit qu'il se trouvait devant le sanctuaire de l'empereur Mogol. Il contourna le mur, enjamba les mendians étendus au soleil, passa devant le kiosque aux ablutions et se trouva entre des parois revêtues de faïences de toutes les nuances de bleu, représentant d'inimaginables

arabesques fleuries, à la gloire d'Allah.

Après avoir pris soin de laisser ses sandales à la porte, l'Européen entra.

De précieux tapis étouffaient les pas. Des lanternes ouvragées comme des bijoux gigantesques, ornées de rubis, de saphirs et d'émeraudes, pendaient au plafond. Donald, émerveillé, erra dans le palais de turquoise, cherchant sous les voûtes le sarcophage d'or du conquérant...

Tout à sa curiosité, il ne s'était pas aperçu que la mosquée s'emplissait pour la première « rika » du jour. Une voix s'éleva du « menhar ». Face au « mihrab », les croyants s'agenouillèrent...

Avec horreur, Donald se sentit le point de mire d'une assistance de fanatiques qui allaient reconnaître en lui un infidèle.

Il se jeta sur les dalles aux côtés d'un vieillard qui se prosternait. Les dos s'inclinaient comme champ de blé sous la brise...

... Allah !... Allah !...

Les fronts touchaient les dalles de la mosquée.

Donald courbant la tête un peu trop vite sentit son turban se détacher. Coiffure et fausse barbe roulèrent devant lui.

Eperdu, imberbe et roux comme un démon, l'Écossais tenta un mouvement de réputation pour récupérer son couvre-chef.

Trop tard, des imprécations retentissaient déjà sous les voûtes.

En trois bonds élastiques, Donald se retrouva dehors. Comme une meute, les croyants dévalèrent à la poursuite du profanateur. Celui-ci passait au-dessus des obstacles, renversant couffins et jarres, accrochant les piquets des échoppes, bousculant les ânes, les chameaux, les marchands et leurs balances, faisant choir les éventaires de boulettes frites et de chappatis...

Ayant réussi à distancer ses ennemis, Donald tourna dans une ruelle et, apercevant un petit mur, sauta par-dessus comme un jaguar.

Tapi derrière, il entendit ses poursuivants passer en trombe, puis revenir sur leurs pas.

Indécis, les Afghans se scindèrent en plusieurs

groupes pour fouiller le quartier.

Mac Donald était tombé dans un jardin. Il regarda autour de lui, aperçut des parterres de fleurs et, tout au fond, de grands arbres qui, malgré l'absence de vent, semblaient agités d'une lente respiration. Ils portaient de gros fruits veloutés d'un lilas très doux. Tandis que Donald s'approchait pour se mettre à couvert, l'un des fruits s'envola, suivi par ses frères. C'étaient des pigeons !

Le ciel fut obscurci par leur vol. On entendit des cris. L'alerte avait été donnée. Des têtes surmontées de turbans parurent sur le faite du mur.

Coudes au corps, Donald se mit à courir vers l'extrémité du jardin. Il ramassa un baliveau qui servait de tuteur à un arbre et, s'élevant dans les airs grâce à cette perche improvisée, passa à nouveau la muraille.

... Pour tomber dans les bras de ceux qui l'attendaient, là...

L'instant d'après, roué de coups de bâtons, aux trois quarts assommé, il était jeté dans une geôle d'un mètre sur deux en compagnie d'un Hindou, enchaîné à la paroi depuis bientôt cinq ans...

L'ivoire ne pousse pas dans la gueule des rats.

LE COURAGE DE LA NUIT

DENNIS parcourait le camp en tous sens :
— Où est le lieutenant Mac Donald ?
— Parti en permission.

— Sans m'en avertir ?

Les officiers s'esclaffèrent :
— Le lieutenant n'avait sans doute pas besoin de s'encombrer d'un moutard pour descendre en ville !

— Lorsqu'il sort, mon cousin ne veut jamais me quitter, car il ne parle ni le pouchoutou ni l'urdu.

— Pour dire deux mots à une bonne bouteille, un Écossais se passe aisément d'interprète.

Mac Kay ajouta :

— Le seul désagrément à prévoir pour Donald, serait qu'on refuse de lui servir à boire s'il a eu l'idée saugrenue de conserver son costume musulman !

Les officiers se regardèrent, égayés par les souvenirs de la veille :

— ... Mes frères... un whisky au nom d'Allah !
— Impayable, ce Donald !

(A suivre.)

La semaine prochaine :
Dennis retrouvera-t-il Donald ?

Derrière un chariot ! C'est ainsi que Donald était entré dans la ville interdite.





Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Dennis est un jeune métis fort attaché à son ami le lieutenant Mac Donald. Celui-ci a disparu. Dennis est persuadé qu'il est allé dans la ville interdite des musulmans.

— Un comédien-né ! J'en ai rarement vu de meilleur !

— On eût juré qu'il était Kohistani !

Dennis était inquiet :

— Vous ne pensez pas qu'il est sorti sous son déguisement ?

Les hommes s'interrogèrent :

— Qui a vu Mac s'éloigner du camp ?

Personne ne put répondre à la question.

L'enfant s'accrocha à Mac Kay :

— Est-il parti hier au soir ou ce matin ?

— Comment le savoir ? J'étais encore au mess à l'heure du couvre-feu et de service ensuite chez le commandant. Donald avait trois jours, qu'il doit passer à Peshawar à boire des whiskies et à se promener à l'ombre des jardins. Ne t'en fais pas pour ce veinard !

Dennis était loin de partager l'optimisme de Mac Kay :

— Pourvu que...

— Que, quoi ?

— J'ai peur. Donald n'avait qu'une idée en tête : visiter la cité interdite. Il voulait voir de tout près les mosquées bleues et toucher le mausolée d'or du Mogol.

— Absurde ! Réfléchis un peu. Les rebelles ne boivent que de l'eau. Tu imagines un gars des Grampians passant sa précieuse permission à boire de l'eau !

— Mon cousin n'est pas un buveur, la plupart du temps il préfère la citronnade à tous les whiskies. J'ai peur qu'il n'ait mis son plan à exécution et ne soit actuellement aux mains des rebelles...

— Non. Mac Donald est officier, comme moi. Il sait, comme je le sais, que s'il enfreint les ordres du colonel, il passera en conseil de guerre.

— Alors ?

— Il serait fusillé. On ne badine pas avec la discipline sur la frontière du Nord-Ouest.

— Donald a pu se croire libre avec une permission dans sa poche. Il faut aller le rechercher. Les rebelles font périr les étrangers dans des supplices épouvantables quand ils en découvrent un chez eux. Ils leur crévent les yeux, leur coupent les poings, les pendent par les pieds...

— Assez ! Ne me casse pas les oreilles avec tes supposi-

tions parce qu'un homme t'a laissé tomber pour aller se distraire à Peshawar !

— Je suis certain qu'il n'y est pas. Il mourait d'envie de photographier le sarcophage d'or, afin d'épater tout le ré-

— Sans doute a-t-il menti... Tous les métis mentent. Ils jurent avoir vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles. Vous marchez... Boum ! vous tombez en plein traquenard et, naturellement, l'instigateur de ce beau coup se rejoint ses frères de l'autre côté de la barrière. Des félons !

Dennis était parvenu à rougir, malgré la teinte foncée de son épiderme. Suffoquant d'indignation, il cria :

— Je vous montrerai que j'ai raison !

— Veux-tu te sauver au bazaar !

Désespéré, l'enfant se mit à errer dans le camp. Que faire si les blancs refusaient de le croire ? S'il essayait de convaincre les Hindous ?

Il s'approcha des soldats gourkhas :

— Votre lieutenant court un grand danger. Il est allé dans la cité interdite. Aidez-moi à le retrouver ?

— Impossible pour nous, Hindous ! Ignore-tu que nous sommes à couteaux tirés avec ces gens-là ? Aller chez les musulmans équivaut à rechercher une mort ignominieuse. Nous n'avons pas peur de la mort, mais nous ne voulons

— Bon ! Je ne le suis qu'à moitié, alors, frères, aidez-moi en tant qu'Hindou ?

Un des Gourkhas cracha ostensiblement son bétel :

— Tu es un hors-caste. Va-t-en !

Les larmes aux yeux, Dennis était parti en courant...

Personne ne voulait le croire, personne ne voulait l'aider.

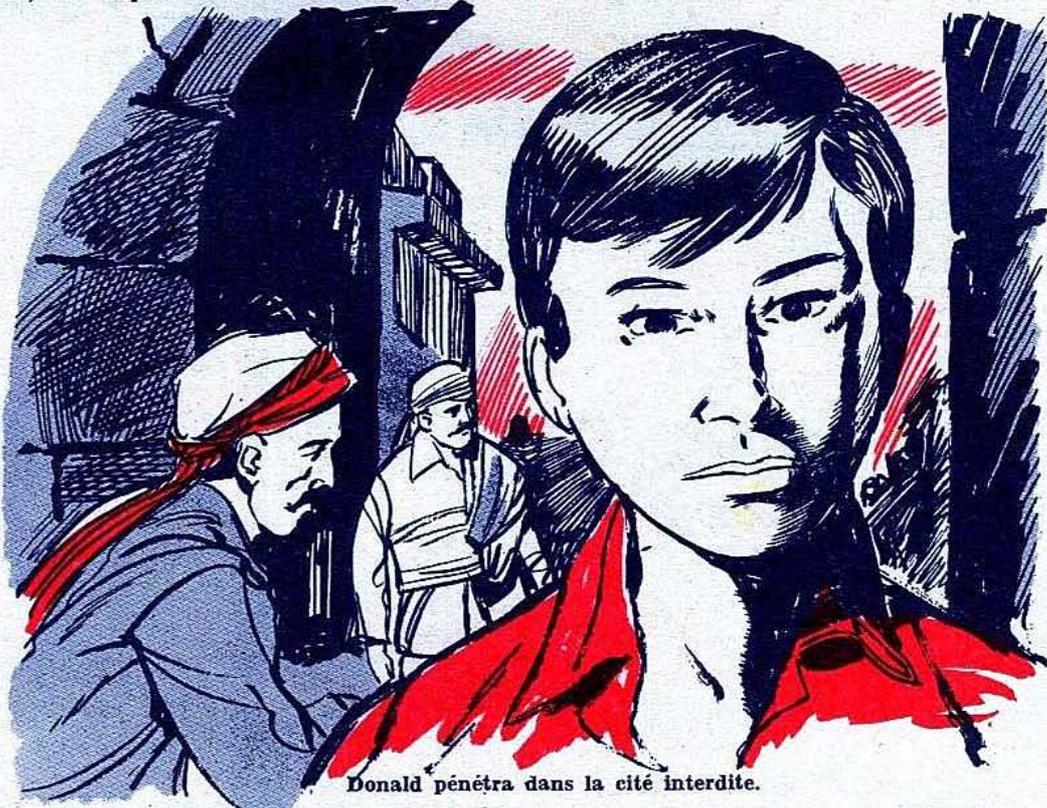
C'est bon, il irait seul.

Avec courage, il pénétra dans la cité interdite. Fébrile, il se mit à chercher dans les rues grouillantes la trace de ce cousin qu'il aimait. Courant à droite, furetant à gauche, prêtant l'oreille, le cœur cognant dans sa poitrine lorsqu'on le regardait avec une attention un peu trop soutenue...

Tel un limier, Dennis suivait une à une toutes les pistes qui pouvaient le mener à Donald.

... Cette ruelle ?... Cette petite voie ?... Ce marché ?... Cette mosquée ?... Un regard par les barreaux de cette fenêtre...

Hors d'haleine, Dennis s'arrêta pour réfléchir ou porter encore ses pas. Juste à cet instant, il saisit des phrases



Donald pénétra dans la cité interdite.

giment. Il m'a parlé de son projet et je l'ai dissuadé de le mettre à exécution, car les rebelles, je les connais, moi ! Je tremble pour mon cousin...

— Ne m'énerve pas ! Si dans trois jours Donald n'est pas rentré, je te promets de reconsidérer la question. Mais pas avant, as-tu compris ? A présent, file au bazaar, je ne veux plus de toi au camp !

Mac Kay souleva son casque, laissant voir la blancheur de son crâne et ses yeux cernés de rides blanches pendant qu'il s'épongeait le front. Il grommela :

— Vingt fois j'ai averti Donald qu'il allait trop loin dans son intimité avec les « natives ». Pour un peu, ce gosse nous entraînerait dans une expédition militaire : aller délivrer Donald chez les rebelles !

pas perdre notre caste. De plus, il faut un ordre à un soldat pour qu'il puisse sortir du camp.

— Si j'allais trouver le colonel ?

— Il vaut mieux qu'il ignore la débilité de ton Sahib. S'il apprend qu'un lieutenant a déserté...

— Mais ce n'est pas un déserteur ! Il s'est rendu chez les rebelles par simple curiosité !

— Personne ne va là-bas par curiosité, voyons !

— Si. Les Ecossais peuvent le faire. Je les connais, puisque j'en suis un !

Un rire énorme secoua les Gourkhas :

— Tu feras bien de prier les dieux de mieux te débarbouiller lors de ta prochaine reconnaissance, si tu veux passer pour un blanc !

coléreuses que des hommes échangeaient en remontant la rue.

— ... Oh ! dans la prison du rempart !... Il était au tombeau de l'Iman... un *firangi* !...

Angoissé, pressentant le pire, Dennis s'orienta vers les remparts. Une bande de gamins qui l'observaient lui barra la route :

— D'où viens-tu, toi qui as des yeux verts, des yeux de poisson ? Tu n'es ni un Waziri ni un Kohistani et encore moins un Hazara. Tu n'es pas des nôtres !

(A suivre.)

La semaine prochaine :
L'audacieux projet
de Nelly.



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Donald, l'officier écossais, a disparu dans la ville interdite des rebelles. Dennis, le jeune métis, est parti à sa recherche. Nelly, la petite Française, ne sait pas encore que Donald a disparu.

Dennis croisa les bras :
— Je suis né en Inde, comme vous !
— C'est un firangi ! C'est un firangi !

Une pierre aiguë fut lancée contre l'enfant aux yeux pâles. Elle fut suivie par bien d'autres...

Un bras cassé, le front ouvert, sanglant de dix blessures, Dennis avait été jeté dehors.

Il s'était trainé comme il pouvait, au-devant d'une caravane tibétaine qui venait de surgir de la montagne et qui, heureusement, se dirigeait sur Daoulatabad.

Dennis avait fait appeler ses amis du palais.

Avant de s'évanouir, il avait réussi à leur conter son aventure et à leur dire qu'il savait que Donald était enfermé dans une prison du rempart.

Nelly et Patrice étaient consternés.

Leurs parents, partis la veille en expédition, les avaient laissés à la garde de Sandjivaka et de Nazim.

Celui-ci suggéra :

— Le mieux est d'emmener Dennis au plus vite à l'hôpital de Nowshera.

Bhimsi murmura :

— Dennis a eu le courage de la nuit, un courage de soldat qui va au danger sans chercher sa récompense. Il est

Ce qu'on peut faire par la ruse on ne pourrait le faire par la force.

NELLY

Depuis longtemps, Nelly connaissait un moyen de pénétrer dans la cité interdite.

Elle parlait urdu presque couramment à présent et, en bavardant avec l'un, avec l'autre, elle s'était instruite peu à peu des particularités des tribus rebelles.

Ravis de l'attention que leur témoignait la petite fille, les marchands du bazaar se complaisaient à lui fournir mille renseignements. Dans leur bouche, le mot « hier » prenait aussi la signification d'« aujourd'hui ».

... Gengis Khan, Tamerlan, Koulibai, Baber, Akbar surgissaient de leur mémoire aussi prestigieux, aussi vivants que s'ils venaient, sur l'heure, de quitter Daoulatabad pour regagner Samarkand.

juste qu'il soit conduit à Nowshera, comme un sahib. Je l'accompagne.

Généreux pour une fois, Patrice offrit ses services :

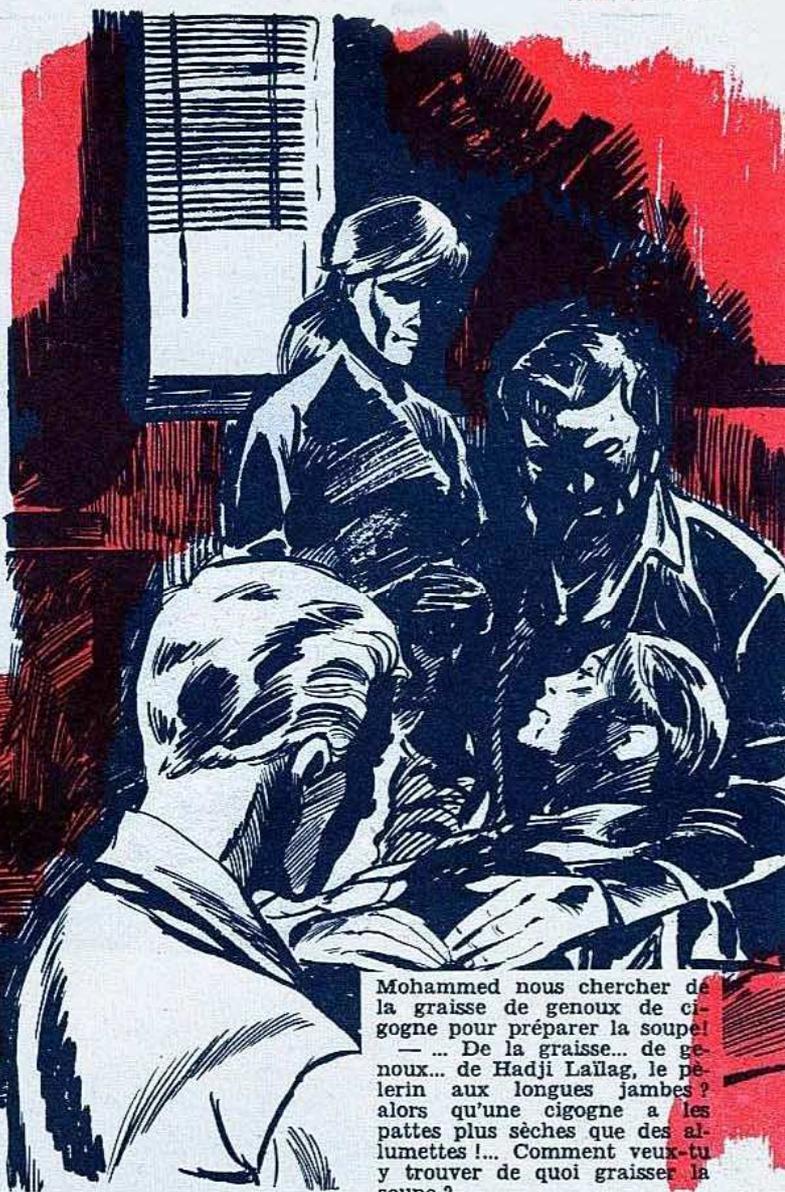
— J'aiderai à soutenir Dennis, car la course sera longue et dure. Toi, Nelly, reste ici avec Sandjivaka.

La fillette eut un furtif sourire en se baissant pour embrasser Dennis. Elle lui souffla à l'oreille :

— Pars tranquille, moi, j'irai chercher ton cousin !

— Les Hazarahs font partie du peuple de Gengis Khan, c'est-à-dire que ce sont des Mongols qui viennent d'au-delà du Gobi. Ils disent que leur patrie est le plus beau pays du monde et qu'ils ne peuvent parler d'elle qu'en chantant. A dire vrai, la Mongolie est une immense prairie où courent des milliers de chevaux, mais pour un cavalier, la steppe où il peut galoper à en perdre haleine est en effet le plus beau pays du monde ! Par conséquent, Nelly, si tu parles chevaux et steppes à un Hazarah de la cité, tu es sûre de trouver le chemin de son cœur nostalgique.

Chez les Waziris, ces guerriers, c'est l'esprit de clan qui domine. Etant en danger grave, si tu connais l'appel du clan, cet appel en mi-



— Il faut vite emmener Dennis à l'hôpital.

neur : « O... Wazirioooo ! O... ooooooh ! » et qu'un Waziri soit à portée de voix, tu peux être certaine d'être secourue.

Les Tadjiks ne mettent rien au-dessus de Samarkand, et tu verras les yeux des Kohistanis briller de fierté si tu leur parles de la pieuse Kaboul...

Ainsi, chaque jour, Nelly apprenait les maîtres mots qui lui ouvriraient les portes de la cité musulmane.

Tous les enfants du bazaar aimaient Nelly et voulaient la faire entrer dans leur bande. Elle était devenue l'amie préférée. Par jeu, elle s'amusait à revêtir le « tchaddour » qui la voilait des pieds à la tête, pour la plus grande joie des fillettes indigènes. Elles lui disaient :

— Ne fais pas voir tes mains, surtout, c'est un grave péché pour une musulmane.

— Sauras-tu marcher pieds nus, comme nous le faisons, Nelly ?

Nelly envoyait ses sandales danser au fond de la pièce :

— Regardez plutôt ! J'aime marcher sans souliers !
— Tes pieds sont un peu délicats pour une montagnarde et, surtout, trop propres ! Attends, on va te teindre les ongles avec du henné ! Là ! c'est parfait ! A présent, cours chez le marchand Mamoud

Mohammed nous chercher de la graisse de genoux de cigogne pour préparer la soupe !

— ... De la graisse... de genoux... de Hadji Lallag, le pèlerin aux longues jambes ? alors qu'une cigogne a les pattes plus sèches que des allumettes !... Comment veux-tu y trouver de quoi graisser la soupe ?

Les petites filles riaient, frappant de joie dans leurs mains aux paumes teintes :

— Yo ! Yo ! tu comprends même les plaisanteries de notre peuple ! Tu es pareille à nous !

Cet après-midi-là, Nelly se souvenait de ces scènes en courant vers le bazaar. Elle avait son plan pour essayer de délivrer son ami Donald.

Elle entra chez Youssouf, le marchand de raisins kichmich (1) :

— Tes filles sont-elles là ?

— Où veux-tu qu'elles soient ? Passe la chicane derrière mon échoppe et va dans l'endéroun (2), tu les trouveras.

(A suivre.)

(1) Raisins séchés.

(2) Appartement des femmes.

La semaine prochaine :
Nelly chez les rebelles.

TIMBRES

ACHETEZ des timbres-poste garantis tous authentiques et différents.

500 ETRANGER : 5 N. Fr.

200 FRANCE : 5 N. Fr.

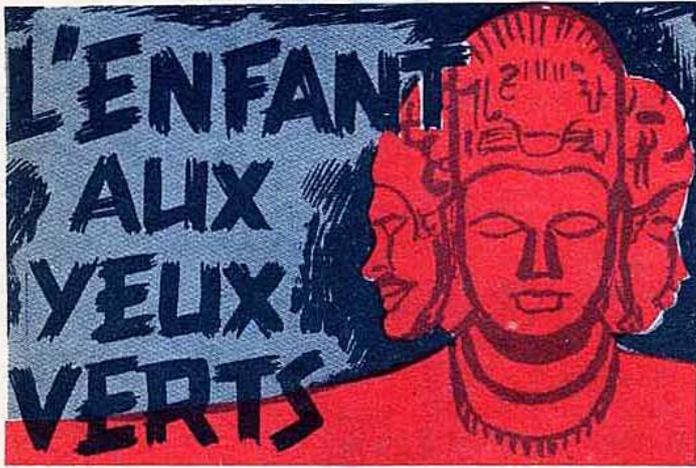
100 COMMUNAUTE : 3 N. Fr.

LES 3 COLLECTIONS 10 N. Fr.

CATALOGUE GRATUIT n°6

FULCHIRON 24, rue Justice

DRANCY (Seine)



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Donald, un officier écossais a disparu dans la ville interdite des rebelles. Dennis, un jeune métis parti à sa recherche, est revenu blessé au palais. Nelly, la petite Française, veut, elle aussi, aller au secours de Donald.

Parvenue au harem, la petite Française posa sur le tapis le châle tosa qu'elle leur apportait :

— Bibi Sourya, qui est à peu près de ma taille, voudrait-elle me céder son costume de sortie contre mon châle ?

— Le châle tosa ?

— Oui, je n'ai pas d'argent, mais je voudrais tant avoir un tchaddour !

Il y eut un bref conciliabule.

— Bibi Djané, ma sœur aînée, te donnera le tchaddour

et moi le pantalon à sous-pieds. En échange, nous voudrions ta lampe qui s'allume toute seule et..., si tu le peux, bien sûr, un de tes savons au parfum ? Tu pourras garder le châle...

— Entendu pour ma lampe électrique. J'y joindrai plusieurs savons, dit Nelly très satisfaite.

— Tu emportes les habits ?

— Je vais les mettre tout de suite !

— Fais attention en circulant au bazaar.

— Ne vous inquiétez pas... Quelques instants après, Nelly s'élançait derrière une caravane qui regagnait la cité interdite.

Elle courait dans la poussière impalpable, brûlante, faite de mille débris énigmatiques pilonnés par les vents depuis des siècles, depuis que le conquérant mongol avait tout détruit sur son passage. Quand les ânes aux longues oreilles ourlées de poils blancs s'arrêtaient trop longuement en chemin, Nelly aidait un tout petit garçon aux yeux bridés à taper sur la croupe des retardataires en criant :

— Boro ! Boro !

Fouillant, fouettant, les enfants se hâtaient de rattraper la dizaine de cavaliers qui marchaient en tête de la tribu suivis de la cohorte haletante de leurs femmes, bébés sur la hanche, marmots trébuchants à la main, confondus dans un tournoiement de voiles, de poussière et de cris.

Qui donc pouvait se préoccuper d'un tchaddour de plus ou de moins dans ce flot anonyme ?

Ombre parmi les ombres, Nelly entra chez les rebelles.

Dans les ruelles obscures aux farouches grillages, les cavaliers se dispersaient. Les femmes rappelaient leur nichée par de longs cris répétés par les murs :

— Chirine ! Boro ! Boro ! (1).

— Leïla !

(1) Vite ! Vite !

— Nour ! Boro ! Boro !

— Rabia !

En quelques minutes, Nelly fut séparée de ses compagnons de route. Son cœur battit d'excitation et de peur : elle avait réussi, mais il lui fallait à présent découvrir où se trouvait Donald.

... Dennis avait parlé des remparts, mais les suivre tout de suite semblait imprudent... Il y avait des gardes à la porte, et là..., des tours qui bouchaient le chemin de ronde...

Tenant son tchaddour bien fermé, l'enfant avança dans la cité.

D'innombrables oisifs, assis sur leurs jarrets, se tenaient le long des rues que Nelly parcourait, le front moite, n'osant demander à personne le chemin d'une prison...

... Ces centaines de rebelles décœuvrés, tassés haillons contre haillons, épaule contre épaule, et qui pouvaient se lever tout à coup, hurlants, poussés par le démon de la haine...

Oh ! cette ville engourdie, susceptible de devenir toute vibrante des clameurs d'un massacre...

Ces hommes aux visages cruels qui la suivait d'un long regard avaient-ils reconnu en elle l'étrangère, la *firangi*... ou bien écoutaient-ils simplement la cadence de ses pieds nus ?

... Faire le tour de la cité, scruter les remparts, trouver les ruelles qui y mènent... Oh ! ces rues enchevêtrées dans lesquelles elle se perdait ! Elle était déjà passée dans ce quartier où des étoffes ruisselantes de lessive s'égouttaient sur la tête des passants, et ce minaret, renflé comme un turban..., trois fois elle l'avait aperçu profilé au bout de cette venelle...

Où se trouve le cachot de Donald ?

Dans l'éternelle pénombre des rues cloutées d'or, Nelly furetait, tournait, se cognant parfois à des fanatiques qui marchaient les yeux au ciel, psalmodiant des versets du Coran.

La chaleur était affreuse. Nelly étouffait sous le tchaddour qu'elle ne pouvait soulever, fût-ce un instant, pour respirer à son aise.

Elle regarda, hébétée d'envie, des femmes qui remplissaient leurs cruches à la fontaine.

Boire ? Il n'y fallait pas songer !

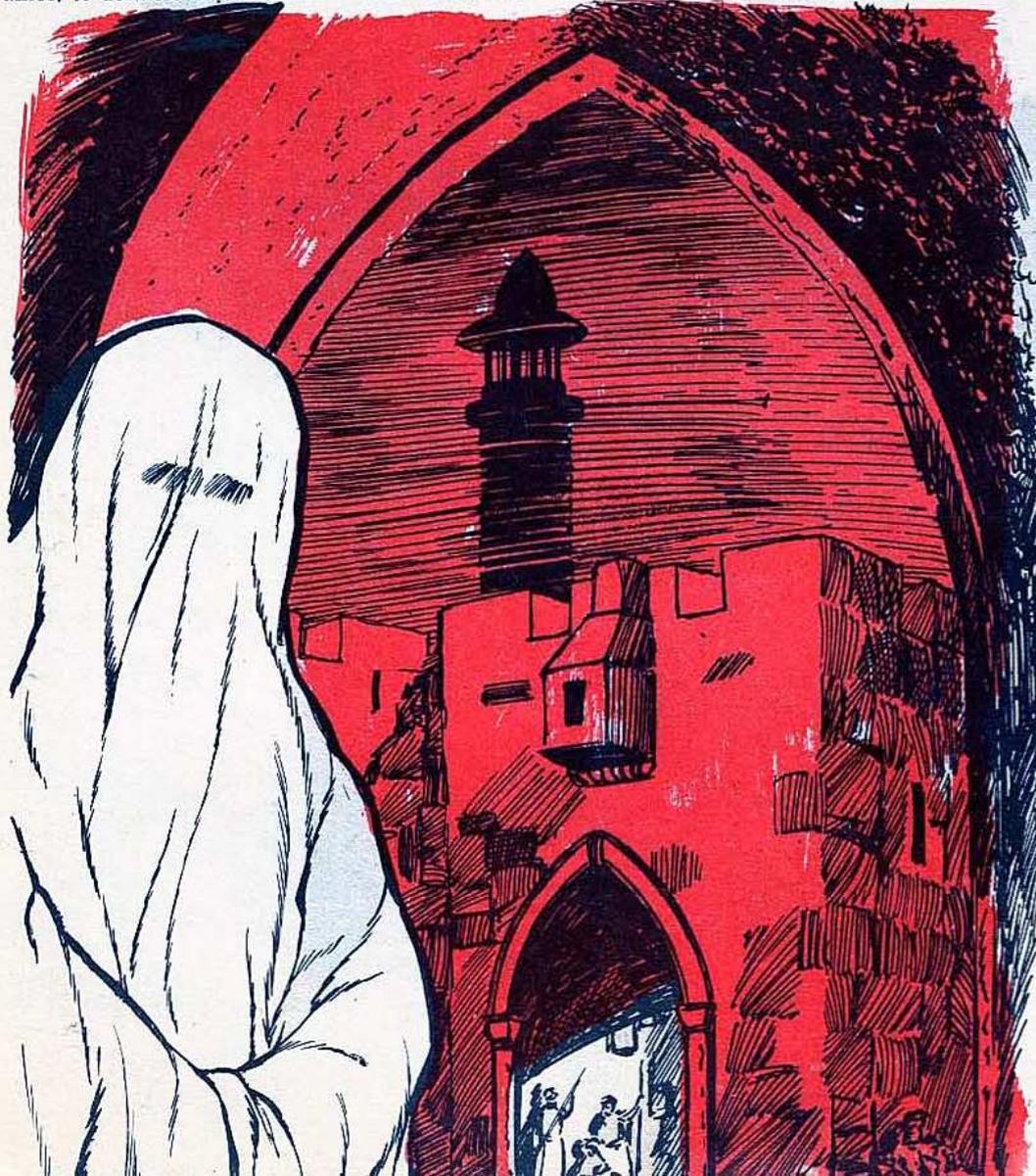
Enfin, l'effroyable fournaise s'apaisa. L'intense lumière d'Asie se voila peu à peu de mauve, puis de bleu, et, dans le soir qui s'abattait sur la ville, on entendit les muezzins lancer leur appel passionné vers Allah. Harassée, fiévreuse, Nelly n'avait toujours rien trouvé.

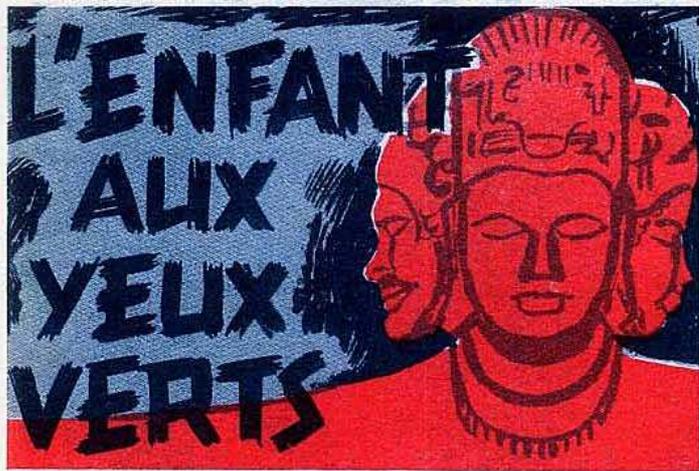
Allait-elle renoncer ? Sortir de la cité quand il en était encore temps ? L'exemple de Dennis la galvanisa. Elle passerait la nuit ici, sans céder au découragement.

(A suivre.)

La semaine prochaine :
La grande éclipse.

Nelly étouffait
sous le tchaddour.





Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Donald, un officier écossais, a disparu dans la ville interdite des rebelles. Dennis, un jeune métis, parti à sa recherche, est revenu blessé au palais. Nelly, la petite Française, est partie, elle aussi, au secours de Donald.

Dans l'air devenu plus frais, le menu peuple des marchands s'interpellait en phrases sonores comme des disputes. Les échoppes se fermaient une à une, les rues se désertaient.

Nelly vit un vieil homme, si vieux qu'il semblait à peine vivre, qui s'arrêtait, étonné, devant elle :

— Kanoum ! (1) le soleil est couché, rentre chez toi. Ne sais-tu pas qu'il est défendu aux femmes de circuler lorsque la nuit est tombée ?

Celui qui dans les événe-

ments imprévus conserve sa présence d'esprit se tire toujours d'embarras. Nelly paya d'audace :

— Ma famille vit près de la prison du rempart, mais je me suis égarée, ne sortant presque jamais.

— Eh bien ! Kanoum, tourne la rue du côté de la main avec laquelle tu manges, tu retrouveras ton chemin, le rempart est au bout.

Toute soit oubliée, vive et souple comme un lézard, Nelly se glissa vers la prison.



mesures de Bonnie Dundee, puis il entonna à pleine voix le *God save the King*, afin de faire savoir au petit gars des Highlands avec quelle hâte on l'attendait !

Furieux de cet intermède musical, les gardes s'approchèrent et donnèrent des coups de crosse dans les barreaux pour faire taire le prisonnier.

Sous la lune, Nelly distingua leurs silhouettes qui se profilaient en blanc sur le rempart. Quelle chance ! le cachot de Donald était juste en face de sa ruelle ! Elle voyait même luire la lourde targette qui bloquait la porte.

Quelle lune ! Elle éclairait comme en plein jour !

Nelly leva la tête pour mieux la considérer. Mais ?... mais oui... le disque éclatant semblait rogné peu à peu sur un bord... un halo rouge montait...

L'enfant se souvint que son père avait parlé d'une éclipse qui devait avoir lieu.

Soudain, des détonations retentirent. Les musulmans tiraient sur le dragon qui dévorait la lune, afin de l'effrayer et lui faire vomir l'astre qu'il avalait. Puis il y eut un charivari de tambours, de chaudrons, de casseroles, de cris. C'était à qui taperait le plus fort pour intimider le monstre. Autour de Nelly, la rue grouillait maintenant de monde. La peur s'était emparée des rebelles. Des hurlements montaient vers la lune, dont la tache noire s'accroissait.

On gémissait, on invoquait les prophètes, on adjurait Harout et Marout, les mauvais anges, de rappeler le dragon auprès d'eux.

Chameaux, ânes et chevaux, effrayés par l'insolite tintamarre, participaient au désordre en s'enfuyant à travers les rues.

Hommes, femmes, enfants, prosternés dans la poussière, demandaient pardon à Allah.

— Toba ! Toba !

Lorsque la terre eut caché le soleil, les nuages prirent une teinte soufrée qui porta à son comble l'hystérie de la foule. Pour ces primitifs, c'était la fin du monde qui s'annonçait.

— Intercède pour ton peuple, Mahomet !

— Intercède pour nous, Enoch !

Les moullahs, les yeux révulsés, clamaient :

— Priez ! Voici venir Azraël, l'ange de la mort ! Priez ! misérables hommes !

— Toba ! Toba !

C'était un tumulte d'effroi indescriptible.

Nelly comprit qu'une chance s'offrait à elle. Elle courut au bas de la ruelle. Les gardes tiraient sur la lune sans se préoccuper de ce qui se passait autour d'eux.

Réunissant ses forces, l'enfant fit glisser le verrou qui barrait la geôle. Elle souffla :

— Vite, Donald !

— Seigneur ! C'est la gosse !

— Oh !... venez vite !

Donald se leva péniblement en expliquant :

— Ils m'ont donné la bastonnade...

— Mettez votre bras autour de mon cou. Nous avons une chance sur cent de passer. Dans cinq minutes il sera trop tard. Je vous aiderai à marcher...

Les cris de frayeur restaient assourdissants :

— Toba ! Le salut sur toi, Adam ! Le salut sur toi, Mahomet !

(A suivre.)

Dans l'adversité, le découragement est une marque de lâcheté.

TERRE DES OMBRES

LA nuit tomba, brutale comme toujours en cette Inde qui ignore les crépuscules.

Immédiatement, le canon du couvre-feu tonna, forçant commerçants et fâneurs du bazaar à se hâter vers leurs *khané* (2).

Car nul n'avait le droit de circuler dans la pieuse cité, à moins d'être muni d'un mot de passe réclamé par des veilleurs placés de loin en loin et d'être porteur d'une lanterne, dont la forme demeurerait inchangée depuis les premiers âges de l'Islam.

Tassée sur elle-même dans la ruelle descendant au rempart, essayant de se confondre avec la borne sur laquelle elle s'appuyait, Nelly n'osait plus faire un mouvement.

Il ne pouvait pas être question d'aller reconnaître les abords de la prison. Du bout de la rue, l'enfant entendait les gardes converser dans un grand remue-ménage d'armes et de fusils.

Que faire ? Les oreilles bourdonnantes, Nelly s'efforçait de faire le point. Fatiguée comme elle l'était, il lui faudrait sans doute passer la nuit à la même place, sans bouger. Pourvu qu'elle ne s'endorme pas...

Jusqu'à l'aurore...

... Avec les crampes, qui, déjà, la tenaillaient. Des brises chaudes parcouraient le grand pays brûlé. Vers le ciel ruisselant d'étoiles des chants montèrent. Souvent, les Afghans s'accompagnaient du *redab* (3) ou d'un tambourin. Tous avaient de belles voix

profondes qui se répondaient de jardin à jardin. Waziris et Kohistanis rivalisaient d'ardeur. Parfois, ils siffaient simplement un air de leurs montagnes.

Cela donna une idée à Nelly. Si elle profitait de ces aubades pour faire savoir au prisonnier qu'il n'était plus tout seul dans la cité interdite ?

La fillette savait que la chanson favorite de Donald, celle qu'il avait toujours à la bouche, était *Bonnie Dundee*. Elle se mit à en siffler les premières mesures. Puis elle attendit. Pourvu que Donald entende... pourvu qu'il comprenne qu'il fallait faire savoir dans quel coin du rempart il se trouvait.

Brusquement, un silence terrifiant s'était établi.

Dieu ! Qu'avait-elle fait en lançant ce signal ! Les gardes allaient remonter la rue, la découvrir ! Pendant quelques instants, les nerfs littéralement sortis de la peau, Nelly ne fut plus qu'une petite fille qui tremblait dans la nuit.

Dans sa geôle, Donald avait eu une exclamation de joie. Celui qui siffait si bien *Bonnie Dundee* ne pouvait être qu'un Ecossais de son régiment : le 31^e de Dundee !

Mac Kay, sans doute !

Le lieutenant tenta d'approcher des barreaux de sa prison. Il se trainait car les rebelles lui avaient infligé la bastonnade sur la plante des pieds en attendant de le pendre à l'aube...

Ce brave Mac Kay arrivait juste à point !

Donald siffla les dernières

(1) Femme ! Madame.

(2) Maisons.

(3) Espèce de violon.

La semaine prochaine :
Enfin délivré !



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RESUME. — Donald, un officier écossais, a disparu dans la ville interdite des rebelles. Dennis, un jeune métré, parti à sa recherche, est revenu blessé au palais. Nelly, la petite Française, est partie, elle aussi, au secours de Donald.

Donald, agrippé aux épaules de Nelly, remontait lentement la rue. Ses pieds avaient perdu leur adresse à tâter le terrain. Et ils étaient si douloureux ! Parfois, l'Écossais ne pouvait retenir un cri de souffrance, heureusement perdu dans le vacarme environnant. Il avançait en se mordant les lèvres. Il lui semblait qu'il marchait sur deux choses inertes qui n'étaient plus des pieds et qui ne lui appartenaient pas.

Energique, Nelly guidait cette marche aveugle.

Soudain, elle sentit contre son flanc une bête au poil rude. Un âne !

Hisser Mac Donald sur le dos de l'animal fut l'affaire d'une seconde.

— Toba ! continuait à crier la foule.

— C'est la fin du monde, j'entends le galop du cheval de Mahomet ! Ouvrez les portes ! Sortons tous !

Donald sur son âne, Nelly courant derrière, s'échappèrent de la cité interdite au milieu de la multitude vociférante.

L'Écossais jeta un coup d'œil vers le ciel. Le phénomène de l'éclipse prenait fin...

Les musulmans levèrent les bras vers l'astre retrouvé, puis s'embrassèrent sur l'épaule en se congratulant. Le tintamarre des coups de fusil et des chaudrons heurtés faisait place à des « you ! you ! » aigus comme des sifflets.

Fouettant l'âne qui portait Donald, Nelly s'élança vers Daoulatabad, sans un regard en arrière, un regard qui l'eût retardée.

Le véritable ami est celui qui peut nous retirer du malheur lorsque nous y sommes tombés et qui sait ne mettre aucun retard quand il s'agit de chercher un moyen de nous sauver.

L'ABANDONNÉ

La famille de Nelly n'était pas encore de retour lorsque la fillette parvint à Daoulatabad. Ouf ! personne ne saurait son équipée !

Exténuée, l'enfant donna ordre à Sandjivaka d'aller au camp des Highlanders, avertir Mac Kay, car Donald, en proie à la fièvre, lui donnait de l'inquiétude.

Mis au courant des mésaventures de Donald Khan, Mac Kay fit transporter son camarade à l'hôpital militaire. Il expliqua au major :

— Mon ami ne peut se tenir debout. Il a attrapé ce mal pendant sa permission, en allant se promener du côté de la cité interdite...

— Ah ! Ah !... je vois, elles sont quelquefois mortelles, ces excursions...

— Hum ! oui, justement. Peut-être que vos soins... éclairés pourront lui éviter des complications...

— ... Militaires ? Hum ! je vois !

Le major examina les jambes et les pieds de Mac

Donald avant d'inscrire sur un papier de l'hôpital :

« Coup de chaleur consécutif à une trop brutale acclimatation. Dix jours de lit avec bains et diète hydrique. »

Il tendit la feuille à Mac Kay :

— Veuillez transmettre cette attestation à votre colonel. Vous pourrez ajouter de ma part que je ne pense pas que le lieutenant Mac Donald fasse une rechute !

Des jours passèrent. Dennis guérissait, lui aussi.

Bientôt, le front et la joue étoilés de cicatrices, son bras encore plâtré, il put revenir au camp des Highlanders, près de son cousin. Les Écossais, au courant de sa bravoure, lui firent fête. Comme il était fier, le petit Dennis, en regardant Mac Kay bien-droit dans les yeux. Il lui avait prouvé qu'il n'était pas un Indien félon, mais un vrai Sahib, comme lui !

des convulsions que l'Inde traversait.

— L'Inde indépendante va naître, les Anglais vont s'en aller. On rappelle les soldats de la frontière du Nord-Ouest.

Des jours affreux...

Vint ce matin d'été où Mac Donald, sur le point de s'embarquer, dut faire comprendre à Dennis qu'il ne pouvait l'emmener en Angleterre :

— Dennis..., je pars sur un transport de troupes où, hélas ! seuls les militaires sont admis.

— Tu ne vas pas me laisser à Bombay ?

— Il le faut.

— C'est possible ! Je ne suis pas un Indien ! Je m'appelle Mac Donald, tout comme toi !

— Mon pauvre enfant, tu es né en Inde, et les nouvelles lois font que tu es sujet indien. Il vaut mieux pour toi demeurer ici... pour y continuer tes études...

Amer, Dennis murmura :

— Dans une école spéciale pour les sangs-mêlés ? Personne ne veut de nous..., pas même toi, mon cousin.

Géné, l'Écossais détourna les yeux :

— Je suis soldat, il me faut obéir aux ordres et suivre mon régiment. J'ai parlé de toi à nos amis. Je reviendrai peut-être...

La sirène du bateau appela trois fois.

— Adieu, Dennis.

Sur le Ballard Pier, l'abandonné regarda l'immense navire qui s'éloignait, emportant tous ses rêves.

L'enfant suffoquait de sanglots sans larmes.

... Combien, ô combien de fois reviendrait-il sur cette jetée pour scruter l'Océan..., vide de tout espoir ?

Dennis se sentait exclu du monde.

Il ferma les yeux, baissa la tête. Ce fut à cet instant qu'il sentit une main prendre la sienne.

Nelly était venue le chercher. Elle lui sourit :

— Nous t'attendons à la maison, petit frère...

FIN

La semaine prochaine :

Début d'un autre roman captivant :

« LE DERNIER LOUP »



Il n'avait qu'un seul chagrin : Nelly était partie.

En effet, leurs vacances terminées, les Français avaient regagné Bombay.

Hélas ! que d'événements en leur absence.

Il ne pouvait plus être question pour Nelly de parcourir les rues où, chaque jour, des bagarres éclataient entre les Indiens de religions différentes.

Tcharoudanta, Késava, Sou-sila venaient parfois converser à travers la grille de Cuffe Parade :

— Surtout, Nelly, ne va pas te promener en ce moment au bazaar, hindous et musulmans se font la guerre...

Le consul de France parlait souvent devant les jumeaux